







LES

VOLEURS

DU

GRAND MONDE

Paris. — Imprimerie A. POUGIN, 13, quai Voltaire.

PONSON DU TERRAIL

LES

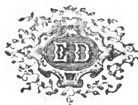
VOLEURS

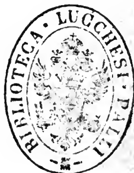
DU GRAND MONDE

V

MOUSSELINE







PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1870

LES VOLEURS

DU GRAND MONDE

CARTAHUT

I

Revenons maintenant à Ludovic.

Nous avons laissé le fiancé de M[me] de Cernis dans cette salle d'armes bizarre dont les murs avaient la faculté de devenir tout à coup lumineux ; et nous l'avons laissé au moment où on l'amenait les mains tendues vers le portrait de la veuve qui venait de lui apparaître tout à coup.

Mais, on s'en souvient, l'obscurité s'était faite soudain, le portrait était rentré dans l'ombre, et Ludovic, la sueur au front, s'était retrouvé dans les ténèbres.

Ainsi donc, dans cette maison mystérieuse

où on le conduisait sous le prétexte d'un duel, où deux hommes allaient se battre à outrance pour une femme, il trouvait le portrait de Mme de Cernis.

Mme de Cernis, qui serait sa femme dans deux jours !

Et puis, que signifiait ce costume indien dont elle était revêtue, et ce bracelet d'or auquel était rivée une lourde chaîne ?

Ludovic se demandait tout cela, les cheveux hérissés, le cœur serré par une indicible angoisse.

Et soudain une idée folle, terrible, épouvantable, lui traversa le cerveau.

Il se rappela sa rencontre avec le capitaine Gaston de Rochemine,

Avec M. de Rochemine qui lui avait affirmé que Mme de Cernis était la maîtresse du rajah indien Iskender.

Il est vrai qu'un homme qui disait être le lieutenant de vaisseau M. de Mersey lui avait affirmé que M. de Rochemine était fou.

Mais maintenant, en présence de cet abandon où M. de Mersey le laissait, à la vue de ce portrait, qui devait-il croire, lui Ludovic, de M. de Mersey qui accusait le capitaine de

folie, ou du capitaine qui lui avait tout d'abord paru tout raisonnable ?

Et le doute, le doute poignant et terrible qui s'empare de l'homme qui aime, à l'endroit de la femme aimée, étreignit de nouveau le cœur de Ludovic.

Il voulut faire un pas, et ses jambes fléchirent sous lui.

Il voulut crier...

La voix expira dans sa gorge.

Et comme il prenait son front à deux mains, se demandant s'il n'était pas de nouveau le jouet de quelque horrible rêve, l'obscurité cessa comme par enchantement.

Le mur s'éclaira de nouveau.

Ludovic jeta un cri.

Le portrait avait disparu.

C'était maintenant le mur qui était peint et représentait des personnages confusément groupés.

On eût dit un verre gigantesque de lanterne magique qui n'a point passé encore devant le foyer de lumière qui doit faire saillir vigoureusement la scène qu'il représente.

En effet, le mur avait bien retrouvé sa transparence lumineuse,

Mais une transparence encore vague, encore

indécise; une aube matinale qui attend pour s'enflammer le premier rayon du soleil.

Une âpre et fougueuse curiosité s'était emparée de Ludovic.

Qu'allait-on lui montrer encore?

Et son regard se fixait ardent sur le mur qui semblait de verre et ressemblait quelque peu à un diorama dont le gaz n'est pas ouvert entièrement.

Tout à coup l'aube devint aurore, le mur s'éclaira graduellement.

Graduellement aussi les ombres confuses se détachèrent en vigueur sur ce fond lumineux.

Ludovic jeta un cri.

Ce n'était qu'un tableau,

Mais un tableau dans lequel chaque personnage paraissait vivant et de grandeur naturelle,

Un tableau gigantesque représentant une de ces forêts impénétrables de l'Inde qui servent d'asile aux tigres, aux étrangleurs et aux cipayes révoltés;

Et dans un carrefour de cette forêt, on voyait un palanquin assailli par une troupe d'hommes demi-nus, portant des lambeaux d'uniformes anglais.

Dans le palanquin, une femme éperdue, joignant les mains, demandant grâce.

Et ces hommes au visage bronzé, aux dents blanches, au rire de démon, l'entouraient.

Et Ludovic reconnut dans la femme Mme de Cernis, et dans ceux qui l'entouraient ces cipayes rebelles qui, au dire de M. Gaston de Rochemine, avaient enlevé la veuve pour la livrer au rajah Iskender.

Était-ce donc l'histoire de Mme de Cernis qu'on allait ainsi raconter à Ludovic?

Et comme il attachait un regard avide sur cette bizarre peinture, le machiniste invisible qui manœuvrait ce décor baissa subitement la rampe.

C'est-à-dire que le mur s'éteignit et que tout rentra dans l'obscurité pour la seconde fois.

Ludovic avait oublié le faux M. de Mersey.

Ludovic, à demi fou de rage et de terreur, semblait être changé en statue.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Puis le spectacle recommença après l'entr'acte.

Une clarté vague succéda aux ténèbres, le mur s'éclaira peu à peu; la lumière confuse devint plus nette et plus blanche, et un nouveau décor apparut.

La scène avait changé.

C'était maintenant le palais du rajah.

Le rajah Iskender, vêtu de soie et d'or, contemplait en souriant une femme qui était à ses genoux et le suppliait.

Cette femme, c'était toujours Mme de Cernis.

— Toujours l'histoire de Rochemine! pensait Ludovic, dont le front était inondé de sueur.

Alors il se produisit aux yeux de Ludovic une chose commune au théâtre.

Dans une féerie, dans un drame à grand spectacle, on enferme un petit décor dans un grand.

A un moment donné, la toile du fond se lève, le reste du décor glisse dans la coulisse et un nouveau spectacle apparaît.

Les choses se passèrent ainsi aux yeux de Ludovic.

Une ombre se répandit sur le mur devenu kaléidoscope; puis, quand la lumière reparut, la scène avait changé, les rôles aussi.

Ce n'était plus la belle Européenne délivrée par les cipayes qui était à genoux et demandait grâce; c'était le rajah.

Mme de Cernis couverte de bracelets et de

pierreries, vêtue d'une robe de cachemire, les épaules nues, était couchée sur un large divan.

Le rajah Iskender était à genoux, dans l'attitude d'un amant qui soupire et n'a point encore trempé ses lèvres à la coupe des voluptés suprêmes.

L'esclave dominait le maître maintenant.

Ludovic poussa un cri de rage.

Le décor changea encore.

Mme de Cernis était dans les bras d'Iskender!...

Et Ludovic tomba à la renverse.

....

Combien de temps dura son évanouissement?

Ludovic ne le sut pas en rouvrant enfin les yeux.

Cette fois, le fantastique avait fait place à la réalité.

Ludovic n'était plus dans l'obscurité.

Mais, à la clarté bizarre et presque surnaturelle de ce mur transformé en diorama, avait succédé la lumière des quatre torchères brûlant dans la salle d'armes.

Ludovic était stupéfait.

La salle d'armes était bien dans le même état que lorsqu'il y était entré, conduit par le prétendu M. de Mersey.

Les panoplies garnissaient les murs, les torchères brûlaient, projetant une lumière sur tous les objets.

Enfin, au milieu de la salle était toujours accroché un tableau qu'un rideau recouvrait.

Ludovic, qui était tombé à la renverse sur le parquet, se retrouva couché sur un des divans qui régnaient le long des murs.

Il éprouvait une certaine lourdeur de tête, mais il avait l'usage de tous ses membres.

Il se leva et alla droit au portrait.

Puis, d'une main fiévreuse, il tira le rideau.

O surprise!

Ce n'était plus le portrait de M[me] de Cernis!

C'était tout simplement un tableau, une copie de la fameuse chasse au lion d'Horace Vernet.

Alors Ludovic se posa cette question étrange :

— Ai-je dormi ou suis-je fou?

La première hypothèse avait quelque vraisemblance.

Ludovic, laissé seul dans la salle d'armes, s'était allongé sur un divan et s'y était endormi.

Puis il avait été le jouet d'un cauchemar terrible, dont le point de départ avait été le tableau recouvert d'une toile verte.

Mais alors, s'il avait rêvé, pourquoi se trouvait-il seul?

Qu'étaient devenus ceux qui l'avaient amené sous prétexte de duel?

Ludovic se trouva suffisamment délié, par les circonstances, du serment que le faux M. de Mersey avait exigé de lui.

Et, se rangeant à cette opinion qu'il avait été le jouet d'un cauchemar, il murmura :

— Cette fois, je veux savoir où je suis et pourquoi on m'a amené ici, car la plaisanterie, outre qu'elle est de mauvais goût, se prolonge un peu trop.

Ludovic se dirigea vers la porte, et, comme une heure auparavant, il essaya de l'ouvrir.

Mais la porte était fermée et tous les efforts de Ludovic furent impuissants.

La première fois il avait frappé avec le poing.

Cette fois ce fut avec le pied.

Mais, tandis qu'il faisait tout ce vacarme, la flamme des torchères pâlit.

— Ah çà! s'écria Ludovic, est-ce que cela va recommencer?

Les torchères s'éteignirent tout à fait.

De nouveau, Ludovic se trouva plongé dans l'obscurité.

Alors il lui fallut bien abandonner cette hypothèse consolante qu'il avait dormi et rêvé.

Le mur s'était bien réellement éclairé, déroulant devant lui, comme un diorama, une succession de tableaux qui semblaient vouloir reproduire la vie passée de Mme de Cernis.

Mais l'homme qui aime a une foi robuste.

Et, frappant du pied et comme si des oreilles invisibles eussent pu l'entendre, il s'écria :

— Et qui me dit, après tout, que ce n'est pas une longue suite de calomnies confiées à la peinture?

Comme si le mystérieux impresario qui présidait à ce spectacle eût voulu répondre à ce désir, Ludovic vit reparaître la clarté blanchâtre sur le mur.

Cette fois ce fut le tableau qui devint lumineux.

Mais, ô surprise !

Le tableau était redevenu portrait.

Non plus le portrait de Mme de Cernis, mais celui du rajah Iskender.

Ludovic fit un pas en arrière, puis, se raffermissant dans sa foi robuste, se retranchant dans son amour, il s'écria une fois encore :

— Après tout, ce n'est qu'une peinture ! Je suis chez un Robert Houdin quelconque et

cela ne prouve rien. Si l'on veut me convaincre, qu'on me montre le rajah en chair et en os...

Le nouveau défi fut entendu.

Il fut entendu et accepté.

Car le mur s'entr'ouvrit alors.

Ou plutôt, le portrait fit place à une glace sans tain, et le cadre ressembla tout à coup à celui d'une cheminée double mettant en communication un grand et un petit salon.

Ludovic s'approcha.

De l'autre côté de la glace sans tain, il vit une galerie longue et étroite comme un couloir.

Cette galerie était éclairée par une lampe suspendue à la voûte et dont la lumière était adoucie par des globes dépolis.

Deux hommes se promenaient de long en large, se donnant le bras.

Ludovic jeta un nouveau cri.

L'un de ces deux hommes était le rajah.

C'étaient bien le même costume, la même figure que représentait le portrait.

Seulement, l'homme était vivant, bien vivant, il marchait, il gesticulait, il parlait...

Et l'homme avec qui il s'entretenait sans que les paroles pussent parvenir à travers la

glace jusqu'à Ludovic, c'était le faux M. de Mersey.

— Cette fois, murmura Ludovic, je sens que je deviens fou !

Il eut un accès de rage et voulait s'élancer vers cette glace et la briser pour se frayer un passage jusque dans la galerie.

Mais alors un nouveau phénomène se produisit :

Un phénomène plus étrange encore que tout ce qui venait de se passer.

Comme il allait atteindre la glace et frapper du poing au beau milieu, Ludovic se trouva tout à coup projeté en arrière par un choc électrique.

On eût dit qu'on venait de décharger sur lui une bouteille de Leyde tout entière.

Trois fois il revint à la charge, et trois fois cette force mystérieuse le rejeta loin de la glace.

Le rajah et M. de Mersey se promenaient toujours de long en large.

Tout à coup une porte s'ouvrit dans le fond de la galerie.

Ludovic se tenait à distance maintenant, mais il pouvait toujours voir.

Et Ludovic regarda.

Et quand il eut regardé, il recula tout naturellement; il n'eut pas besoin d'être poussé par ce fluide électrique dont était chargée la glace sans tain.

Le personnage qui apparaissait au milieu de la galerie, Ludovic l'avait reconnu.

C'était son père.

Oui, c'était bien le bonhomme Ramel, que nous avons laissé au coin de la rue Royale, auprès de la Madeleine, montant dans ce coupé mystérieux dans lequel il reconnut peu après qu'il était prisonnier.

Ramel était conduit par un domestique.

Il avait le visage enflammé, le front en sueur, et paraissait en proie à une vive agitation.

Il aborda M. de Mersey, ou plutôt l'homme qui prenait ce nom.

Celui-ci lui répondit avec calme.

Mais l'inquiétude peinte sur le visage du bonhomme Ramel parut augmenter.

— Mon fils! criait-il, où est mon fils?

Ce cri parvint à Ludovic à travers la glace.

— Me voici, mon père, me voici! répondit Ludovic.

Mais la voix de Ludovic n'éveilla aucun écho.

On eût dit qu'on venait de capitonner la salle dans laquelle il parlait.

Le bonhomme Ramel ne secoua pas même la tête.

Alors Ludovic s'élança de nouveau vers la glace, et de nouveau le fluide électrique le repoussa.

En même temps, il vit le faux M. de Mersey prendre son père par la main.

Et Ramel parut se rassurer un peu...

Puis Ludovic le vit s'éloigner, conduit par le faux M. de Mersey.

Ce dernier ouvrit une porte dans le milieu de la galerie, et tous deux disparurent par cette porte.

Le rajah demeura seul.

Ludovic le dévorait du regard.

C'était donc là l'homme qu'on disait avoir été l'amant de Mme de Cernis !

Ludovic n'osait plus croire, après tout ce qu'il avait vu, que la veuve eût été calomniée, mais l'amour survit au mépris.

Et Ludovic murmura :

— Oh ! que je puisse seulement rejoindre cet homme et le tuer !

Mais la glace sans tain s'élevait entre lui et le rajah, comme une barrière infranchissable ;

Et, quelque effort qu'il pût faire, le fluide électrique le rejetait toujours en arrière.

— Je ne veux pourtant pas mourir ici ! s'écria-t-il.

Et il s'approcha du mur opposé et y décrocha un pistolet de tir.

— Voilà qui triomphera de l'électricité, murmura-t-il.

Et il ajusta le rajah à travers la glace.

Puis il serra le doigt.

Mais le coup ne partit pas, le pistolet n'était pas chargé ; et comme il en cherchait un autre, un nouveau spectacle vint encore distraire son attention.

La lampe qui éclairait la galerie s'éteignit.

Tout rentra dans les ténèbres.

Puis, au delà, loin, bien loin, comme s'éclaire subitement le fond d'un théâtre, une lumière apparut, et à mesure que cette lumière grandissait, Ludovic, les cheveux hérissés, reconnut cette salle intérieure du palais du rajah qu'il avait déjà vue en peinture; mais c'était de la réalité cette fois.

La baguette d'une fée avait-elle donc transporté Ludovic dans l'Inde ?

La salle était vide.

Mais tout à coup une porte s'ouvrit dans le fond.

Alors Ludovic jeta un cri.

Trois personnes entraient par cette porte :

Une femme demi-nue et enchaînée;

Deux hommes vêtus en cipayes et qui paraissaient être ses geôliers.

Cette femme, c'était Mme de Cernis.

Et vis-à-vis une autre porte s'ouvrit.

Et par cette porte apparut le rajah.

Alors Mme de Cernis tomba à genoux et leva vers lui ses mains suppliantes qu'une lourde chaîne réunissait.

Et Ludovic, éperdu courut encore vers une des panoplies et y prit un autre pistolet avec lequel il ajusta de nouveau le rajah, à travers la glace sans tain.

. . . .

II

Ludovic, qui semblait être en proie à une série d'hallucinations depuis une heure ou deux, n'avait pas été cependant le jouet d'une illusion nouvelle quand il avait cru voir passer son père dans la galerie.

C'était bien le bonhomme Ramel, et nous allons vous dire comment il était venu.

Ramel, on s'en souvient, était monté dans cette voiture qui stationnait au coin de la rue Royale.

Il y était monté sur la foi d'un billet de Mme de Cernis.

Mais était-ce bien Mme de Cernis qui le lui avait écrit ?

Ramel commença à en douter lorsque, ayant essayé d'ouvrir les portières et de baisser les glaces, il eut reconnu que ses efforts étaient inutiles.

— Je crois que je suis pincé! murmura-t-il.

Ce mot de *pincé* avait une singulière et éloquente signification dans sa bouche, si on songe à ce que Ramel avait été jadis et à son opinion touchant le prince géorgien et sa suite.

Une chose dont Ramel ne doutait pas, c'était la haine de Cartahut.

Dès lors, son esprit admettait toutes les hypothèses.

Et la peur prit le bonhomme de nouveau, une peur mêlée de rage, et il essaya de briser les glaces du coupé à coups de poing.

Mais elles étaient épaisses sans doute, car il ne parvint qu'à se meurtrir les mains.

Le coupé roulait toujours.

Ramel désespéré continuait à faire un vacarme d'enfer.

Tout à coup, la voiture s'arrêta.

En même temps, une portière s'ouvrit.

Mais elle s'ouvrit et se referma si rapidement que Ramel n'eut pas le temps de s'élancer dehors.

Par contre, un homme monta rapidement et se trouva assis à côté de lui.

Mais si Ramel, surpris, n'avait pas eu le temps de descendre, il avait eu le temps de jeter un furtif regard au dehors et il avait aperçu des arbres.

Évidemment on le ramenait au bois de Boulogne.

Les glaces dépolies ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux dans le coupé.

Cependant Ramel y vit assez clair pour examiner ce compagnon de voyage qui lui arrivait si brusquement et d'une façon aussi inattendue.

C'était un homme d'environ trente ans, à la physionomie distinguée et un peu froide, et dont la mise et toute la personne révélaient un gentleman accompli.

— Monsieur, lui dit Ramel d'une voix que la colère assourdissait encore, me donnerez-vous enfin le mot de cette énigme?

— De quelle énigme parlez-vous, monsieur? répliqua froidement le nouveau venu.

— Où me conduit-on?

— N'avez-vous pas reçu un billet?

— Sans doute, mais...

— Mais quoi?

— Pourquoi ne peut-on ouvrir cette portière? pourquoi ne peut-on voir à travers ces glaces?

Un sourire glissa sur les lèvres du gentleman.

— Je vous trouve bien curieux, dit-il.

— Et moi, fit Ramel exaspéré, je vous déclare...

— J'écoute, monsieur, répliqua l'inconnu, voyant que Ramel s'arrêtait.

— Je vous déclare que je ne veux pas rester ici plus longtemps.

— En vérité!

— Et que je veux sortir sur-le-champ. Si...

— Achevez donc, monsieur.

L'accent de l'inconnu avait quelque chose de froid et de railleur qui acheva d'exaspérer le père de Ludovic.

— Je veux sortir! répéta Ramel.

Et il secoua la portière avec fureur.

— Monsieur, lui dit l'inconnu en lui posant

la main sur le bras, au lieu de vous mettre inutilement en colère, écoutez-moi.

Ce calme impressionna Ramel, qui parut s'apaiser un peu.

L'inconnu reprit :

— Tout à l'heure, vous avez couru au bois de Boulogne.

— Oui, dit Ramel.

— Persuadé que votre fils s'était battu en duel.

— C'est vrai.

— Et vous avez rencontré un garde à cheval qui vous a dit qu'en effet un duel avait eu lieu.

— Oui.

— Et que le blessé était un grand jeune homme blond; et dans ce signalement...

— J'ai reconnu mon fils! s'écria Ramel.

— Vous vous êtes trompé!

Ramel étouffa un cri.

— Votre fils est vivant, parfaitement vivant, dit l'inconnu, et il n'a rien de commun avec la personne qui s'est battue.

Ramel suspendait son regard aux lèvres de son mystérieux compagnon.

Celui-ci ajouta :

— Il y a eu, en effet, un duel au bois de

Boulogne, mais votre fils n'y était pas, et le garde à cheval vous a, sans le vouloir, induit en erreur.

— Mais où donc est mon fils? s'écria Ramel.

— Je suis chargé de vous conduire en un lieu où vous le verrez.

— Et il ne lui est rien arrivé?

— Absolument rien.

Ramel regardait son interlocuteur dans le blanc des yeux.

— Ne me trompez-vous pas? murmura-t-il enfin.

— Je vous dis la vérité.

— Mais enfin le billet que j'ai reçu... est-il...

— De Mme de Cernis?

— Oui.

L'inconnu eut un nouveau sourire :

— Monsieur Ramel, dit-il, je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

— Ah!

— Je vous répète que votre fils n'est ni mort ni blessé, et que vous allez le voir tout à l'heure.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure. Ne me demandez rien de plus.

Et l'inconnu se rejeta dans son coin et parut disposé à garder le silence.

Cependant le coupé roulait toujours et il venait de rouler sur un pont suspendu.

Il suivait sans doute le même chemin que la voiture qui deux heures plus tôt avait emmené Ludovic.

Le bonhomme Ramel fit alors le même raisonnement que son fils.

— Tout à l'heure, se dit-il, j'étais dans le bois de Boulogne. Donc je passe sur le pont de Suresnes : où diable me conduit-on?

Quelques minutes s'écoulèrent.

L'inconnu paraissait plongé dans une rêverie profonde et ne soufflait mot.

— Monsieur, lui dit Ramel, permettez-moi une question.

— Faites, monsieur, et si je puis y répondre je le ferai, répondit l'inconnu.

— Arriverons-nous bientôt?

— Dans un quart d'heure.

— Merci.

Et Ramel se mit à rêver à son tour.

Il ne pouvait plus en douter maintenant; son fils était tombé aux mains des Russes, c'est-à-dire de Tuhatrac et de sa bande.

Qu'allait-on faire de lui?

Et pourquoi l'emmenait-on, lui, Ramel, pour qu'il rejoignît son fils?

Tout à coup le bonhomme frissonna.

Un horrible pressentiment venait de s'emparer de lui.

— Ces gens-là, pensait-il, sont capables de tout... Qui sait s'ils ne vont pas me tuer mon fils sous mes yeux?

Et Ramel, la sueur au front, s'adressa de nouveau à l'inconnu :

— Monsieur! fit-il d'une voix suppliante.

— Que désirez-vous? répondit courtoisement l'inconnu.

— Vous m'avez dit que mon fils ne s'était pas battu?

— Je vous le répète.

— Donc il est bien portant?

— Oui, monsieur.

— Mais... ne court-il aucun danger?

L'inconnu tressaillit.

— Monsieur, dit-il, je pourrais ne pas vous répondre.

Ramel joignit les mains.

— Au nom du ciel, monsieur, si vous êtes père...

— Eh bien! je consens à vous répondre.

Ramel attacha sur lui un regard avide.

— Oui, reprit cet homme, votre fils court un grand danger.

— Un... danger... de mort?

— Oui.

Ramel étouffa un cri.

— Mais nous arriverons à temps, n'est-ce pas? fit-il d'une voix entrecoupée.

— Que voulez-vous dire?

— A temps pour le sauver?

— Nous?

Et il y eut comme une sourde ironie dans la voix de cet homme.

— Mais, balbutia Ramel, n'allons-nous pas... pour... le sauver...

— Son salut ne dépend pas de nous.

— De qui donc? acheva Ramel devenu livide.

— De lui.

Et comme l'inconnu disait cela, la voiture s'arrêta après avoir roulé sous une voûte.

— Nous sommes arrivés, dit l'inconnu.

En même temps la portière s'ouvrit.

L'inconnu sauta lestement à terre.

— Descendez, dit-il, et suivez-moi.

Ramel descendit.

Ses jambes fléchissaient sous lui et il marchait comme un homme ivre.

Cependant il jeta un regard autour de lui, dominé par une âpre curiosité.

Il voulait savoir où il était.

Mais il ne vit qu'une cour bordée par de hautes murailles, et devant lui une maison à trois étages qui ressemblait à toutes les maisons possibles.

Était-il à la ville ou à la campagne?

C'était là ce qu'il n'aurait pu dire.

— Suivez-moi, répéta l'inconnu.

— Mais où me conduisez-vous? demanda Ramel.

— Voir votre fils.

Cette réponse lui donna des forces.

— Allons! fit-il.

L'inconnu se dirigea vers la maison et Ramel le suivit.

Il pénétra d'abord dans un large vestibule au milieu duquel, bien qu'il fît grand jour, brûlait une lampe suspendue au plafond.

Alors l'inconnu posa sa main sur l'épaule de Ramel.

— Ecoutez-moi bien, fit-il.

Ramel le regarda avec anxiété.

— Ma mission finit ici, reprit cet homme. Je me suis chargé de vous amener.

— Vous allez me quitter?

Et Ramel fut pris d'un violent effroi.

— Derrière cette porte que je vais vous ouvrir, poursuivit l'inconnu, s'ouvre une galerie. Dans cette galerie, vous trouverez deux hommes qui se promènent.

— Et puis?

— Vous leur demanderez lequel des deux est M. de Mersey.

Ce nom fit tressaillir Ramel.

— Et quand celui-là vous aura répondu, vous lui demanderez à voir votre fils.

— Et je le verrai?

— Oui.

— Vivant?

— Je vous le répète, parfaitement vivant.

— Mais ne m'avez-vous pas dit...

— Je n'ai plus rien à vous dire.

Et l'inconnu poussa une porte au fond du vestibule, et Ramel se trouva au seuil de cette galerie dans laquelle le rajah Iskender et le faux M. de Mersey se promenaient en causant.

Tout à l'heure, le bonhomme Ramel était pâle comme la mort.

Maintenant son visage s'était coloré.

— Lequel de vous est M. de Mersey?

— C'est moi, répondit l'un d'eux.

— Monsieur, dit Ramel d'une voix essoufflée par la colère, je suis le père de M. Ludovic Ramel.

— Je le sais, répondit froidement M. de Mersey.

— Où est mon fils ?

— Il est ici.

— Où ? je veux le voir.

— Vous le verrez, dit le faux Mersey. Suivez-moi.

Et il l'entraîna.

Ramel passa devant la glace sans tain sans se douter que son fils le voyait et l'appelait.

Le faux M. de Mersey poussa une porte au fond de la galerie et dit à Ramel :

— Marchez tout droit devant vous.

Ramel vit alors une autre galerie faiblement éclairée, au bout de laquelle se trouvait un escalier.

—Voyez-vous cet escalier? dit le faux M. de Mersey.

— Oui.

— Gravissez-le.

— Et je trouverai mon fils ?

— Vous trouverez en haut une personne qui vous le montrera.

Ramel était toujours fort ému ; mais le

sentiment de l'amour paternel le dominait et lui donnait du courage en ce moment.

L'escalier vers lequel il se dirigea ressemblait à ceux que les cafés et les magasins utilisent pour mettre leur rez-de-chaussée en communication avec l'entresol et le premier étage et qui aboutissent au beau milieu d'une pièce.

Ramel le gravit.

Quand il fut sur la dernière marche, il se trouva dans une petite salle plongée dans une demi-obscurité et au milieu de laquelle se trouvait un objet bizarre.

C'était une sorte de caisse carrée, haute d'un mètre et terminée par un chapeau de fer-blanc percé de plusieurs trous lumineux.

On eût dit le chapiteau d'une colossale lanterne sourde.

La salle était déserte du reste.

— Ludovic ! cria Ramel.

Mais Ludovic ne lui répondit point.

Alors le bonhomme Ramel eut l'idée de s'approcher de ce bizarre appareil.

Chaque trou lumineux, il y en avait quatre, était garni d'une lentille.

Ramel colla son œil à l'un d'eux.

Alors il revit la galerie dans laquelle Isken-

der et le faux M. de Mersey se promenaient.

Cependant cette galerie devait se trouver sous ses pieds.

Comment expliquer ce phénomène?

Ramel pensa que, par une succession de verres et de lentilles habilement disposés en sens différent, il avait devant lui, en apparence, ce qui, en réalité, se passait au-dessous de lui.

Et il s'approcha du second trou et regarda pareillement.

Alors il vit la salle d'armes, et dans la salle d'armes son fils.

Ludovic, pâle, frémissant, regardait évidemment quelque chose.

Quoi?

Le bonhomme Ramel ne le savait pas.

Seulement la salle d'armes passait par une succession de clartés éblouissantes et de pénombres subites; puis, tout à coup, elle se trouva plongée dans les ténèbres, et Ramel ne vit plus rien.

Alors il releva la tête et poussa soudain un cri terrible.

Un homme, entré dans la salle sur la pointe du pied, se trouvait devant lui.

— Cartahut! exclama-t-il.

— C'est moi, dit le nouveau venu.

Et il fit un pas vers Ramel.

Celui-ci le regardait avec des yeux qui semblaient vouloir sortir de leur orbite.

— Toi! toi! disait-il.

Et ses dents claquaient de terreur.

— Moi, que tu as cru mort, dit froidement le prince géorgien; moi qui suis vivant, mais qui ai soif de vengeance!

Ramel était sans armes.

Il n'avait même pas un couteau sur lui.

— Ah! tu veux te venger? dit-il en regardant toujours le prince.

Et sa voix était sourde et son visage exprimait une sinistre épouvante.

— Tu es le premier sur ma liste, dit Cartahut. J'ai commencé par toi.

— Frappe donc! dit Ramel.

Et il parut attendre que le prince tirât les poignards qu'il avait à sa ceinture.

Celui-ci haussa les épaules.

— Je n'ai pas attendu dix années pour me contenter de ta vie, dit-il.

Ramel frissonna et songea à Ludovic.

— Mon fils! murmura-t-il.

Cartahut eut un ricanement féroce.

— Ah! tu as deviné? fit-il. Eh bien! vois...

Et il le poussa vers l'appareil lumineux et, lui indiquant un trou :

— Regarde par là! dit-il.

Et Ramel vit alors la scène de la salle d'armes tout entière et telle que nous la racontions naguère.

Il vit son fils devant le portrait de Mme de Cernis, puis celle-ci entrant enchaînée dans le salon du rajah et tombant aux pieds d'Iskender pour lui demander grâce.

Et Ramel, frissonnant, se tourna vers Cartahut :

— Tue-moi, dit-il. C'est ton droit. Mais mon fils est un honnête homme... mon fils ne t'a jamais fait de mal... mon fils...

Cartahut l'arrêta.

— La vie de ton fils, dit-il, n'est pas entre mes mains. Regarde!...

Ludovic s'était armé d'un second pistolet et il visait le rajah. Cette fois le coup partit; mais la balle n'atteignit point la glace et Ramel vit l'éclair sans entendre la détonation.

Et Ludovic tomba à la renverse.

Ramel jeta un cri.

— Mort! mort! dit-il.

— Non, dit Cartahut. Mais prie Dieu qu'il ne se tue pas tout à l'heure.

Et comme Ramel le regardait éperdu :

— Ce que tu vas voir tout à l'heure, reprit Cartahut, ton fils le verra aussi.

— Ah!

— Et peut-être qu'alors son désespoir sera si grand qu'il se tuera.

— Mon Dieu!

Et Ramel tomba à genoux.

Cartahut se mit à rire.

— Mais regarde donc! fit-il, regarde!...

Et il entraîna de nouveau Ramel frissonnant vers l'étrange appareil et le força à appliquer son œil à l'un des trous lumineux.

Celui-là permettait de voir la chambre du rajah et Mme de Cernis toujours à genoux devant Iskender...

Qu'allait-il donc se passer?

Ramel sentit ses jambes fléchir, mais Cartahut le retint...

. . . .

Mme de Cernis, enchaînée, était à genoux devant le rajah.

Elle demandait grâce.

Le rajah souriait d'un sourire féroce.

Mme de Cernis ne se contentait pas de joindre ses mains chargées de fer, elle parlait.

Dans quelle langue?

En langue hindoue, sans doute, car, bien que le son de sa voix montât par l'appareil lumineux et parvînt jusqu'à Ramel, celui-ci ne comprenait pas.

Et Cartahut lui dit :

— Il faut que tu sois au courant; je vais te traduire ce qu'ils disent.

Et, en effet, Mme de Cernis disait :

— Iskender, je t'ai trahi... Iskender, pardonne-moi! toi qui es né sous le ciel brûlant de l'Inde, tu dois comprendre les orages du cœur et les passions indomptables qui courbent une âme et la ravagent.

Et le rajah répondait :

— J'avais mis mon cœur et ma vie dans ton amour, et ton amour ne m'appartient plus... Tu as mérité la mort... tu vas mourir!

— Grâce! grâce! répétait la malheureuse femme.

— Je t'ai achetée vingt mille roupies; tu m'appartiens... j'ai le droit de faire ce que je voudrai de toi, répliqua Iskender.

Alors il frappa sur une boule de bronze qui retentit comme un gong chinois.

A ce bruit, la porte qui avait livré passage à la captive s'ouvrit de nouveau et un homme, qui tenait un sabre court à la main, entra.

Cet homme était le bourreau d'Iskender, son justicier dans l'Inde.

Mme de Cernis le reconnut sans doute, car elle jeta un cri terrible.

— Fais ton devoir ! dit Iskender.

Les deux hommes qui avaient amené Mme de Cernis la maintinrent à genoux.

Et le bourreau passa derrière elle...

Ramel, lui aussi, poussa un cri.

— Regarde par ici, maintenant, lui dit Cartahut.

Et il le poussa vers un autre trou, celui qui permettait d'embrasser d'un regard la salle d'armes.

Et Ramel vit son fils à genoux devant la glace sans tain, un autre pistolet à la main et visant le bourreau...

Mais, cette fois encore, l'éclair seul brilla, aucune détonation ne se fit entendre, et Ludovic, ivre d'horreur, ferma les yeux.

Alors Cartahut entraîna Ramel vers l'autre trou.

— Regarde encore ! dit-il.

La scène avait changé.

Le bourreau, les gardiens, venaient de disparaître.

Mme de Cernis était dans les bras du rajah, et le rajah la couvrait de baisers furieux...

Soudain une détonation épouvantable se fit entendre.

— Ton fils vient de se tuer! dit Cartahut.

Mais, comme il disait cela, un cri terrible lui échappa.

Le rajah, frappé en pleine poitrine, se tordait sur le sol en blasphémant.

Et dans la salle d'armes, Ludovic gisait évanouï sur le parquet!

Et Cartahut, pâle de fureur, s'élança au dehors en s'écriant :

— Qui donc a tiré ce coup de pistolet?

III

Une fois encore, revenons sur nos pas et voyons ce que faisait Jeanne.

Elle était allée le matin, on s'en souvient, chez M. Charles Honneau; elle lui avait tout confié en lui disant :

— Vous seul pouvez m'aider à le sauver, et je compte sur votre vieille amitié pour lui.

Charles Honneau était un garçon taciturne, flegmatique et froid en apparence.

En réalité, c'était un homme énergique et qui savait prendre une résolution.

— Ma petite Jeanne, dit-il, tout ce que vous venez de me raconter me prouve une chose.

— Laquelle ? fit Jeanne.

— C'est que Ludovic est entre bonnes mains.

— Hein ? que voulez-vous dire ?

— Que les gens qui ont intérêt au mariage de Mme de Cernis avec Ludovic sont des gens avec qui nous devons compter.

— Bon ! après ?

— Récapitulons un peu, reprit Charles Honneau, qui demeurait grave et presque impassible.

Ludovic est très-amoureux de Mme de Cernis.

— Hélas ! soupira Jeanne.

— Mme de Cernis est une femme aux trois quarts perdue ; elle a été la maîtresse d'un rajah, et le hasard vous fait rencontrer un officier de marine qui est très au courant de sa conduite.

— Tout cela est vrai, dit Jeanne.

— Le lendemain, on vous confisque, sous

prétexte de vous mettre en possession d'un héritage.

— C'est bien cela.

— Or, ma petite, poursuivit M. Charles Honneau, des gens qui font tout cela ne sont pas des adversaires faciles à battre, et nous n'avons que quarante-huit heures devant nous.

— Cependant, dit Jeanne avec une impatience anxieuse, il est impossible que Ludovic épouse cette femme.

— Je ne dis pas non.

— Et il faut absolument...

— Je viens de vous montrer les difficultés, mais je ne vous dis point qu'elles soient insurmontables.

— Ah ! dit Jeanne en respirant.

— Et la preuve en est que nous allons nous mettre à l'œuvre.

— Quand ?

— Mais sur-le-champ, ma petite.

— Je suis prête. Qu'allons-nous faire ?

— Monter en voiture, d'abord.

— Et courir chez Ludovic ?

— Non pas.

— Où irons-nous alors?

— Chez Mme de Cernis. Savez-vous où elle demeure?

— Boulevard des Capucines, numéro 25.

— Bien.

— Je ne sais pas ce que vous voulez faire, dit Jeanne, mais j'ai confiance en vous. Allons!

Charles Honneau regarda la pendule de sa cheminée :

— Il n'est que midi, dit-il.

— Eh bien ?

— Il est trop tôt pour aller chez une femme qui, bien certainement, passe toutes ses nuits au bal.

— Alors que faire d'ici là?

— Rien, attendre.

Jeanne s'était approchée de la fenêtre tandis que Charles Honneau parlait.

L'ami de Ludovic habitait, nous l'avons dit, un entresol dans la rue du Helder, et des fenêtres de son fumoir on voyait un coin du boulevard, l'espace compris entre la rue de la Michodière et la rue Louis-le-Grand.

Tout à coup, Jeanne jeta un cri.

— Qu'est-ce donc? fit Charles Honneau étonné.

— Ludovic! j'ai vu Ludovic! répondit Jeanne.

— Seul?

— Non, avec deux messieurs.

— A pied ?

— Non, ils viennent de monter en voiture.

— Ah !

Et M. Charles Honneau s'approcha de la fenêtre ; mais il était trop tard, Ludovic avait déjà disparu.

— Il faut courir après lui, dit Jeanne.

— Non pas, dit Charles Honneau, c'est chez Mme de Cernis qu'il faut aller.

Jeanne n'insista pas. Du moment où elle se confiait à Charles Honneau, elle devait lui obéir.

Un quart d'heure après, le jeune homme avait fait sa toilette du matin et disait à Jeanne :

— Venez !

Mais, en ce moment, un coup de sonnette se fit entendre, et, quelques secondes après, Lucienne entra précipitamment.

Elle était toute rouge, et l'émotion de son geste et de son regard témoignait qu'elle apportait des nouvelles.

— Eh bien ? dit Jeanne, qu'as-tu appris ?

— Madame, répondit Lucienne, il se passe des choses extraordinaires dans la maison de la veuve.

— Qu'est-ce donc ? Parle...

Charles Honneau se rassit et dit :

— Je t'écoute, ma petite, mais sois claire.

— Voici, répondit Lucienne : je connais un valet de chambre qui est en service chez les locataires du second. Mme de Cernis est au premier.

— Bon ! après?

— Les maîtres de Germain, c'est son nom, sont en Italie; ce qui fait qu'il a tout son temps à lui, et comme il est naturellement curieux, il s'amuse à observer ce qui se passe chez Mme de Cernis.

— Fort bien ! qu'a-t-il vu?

— Il y a plusieurs jours déjà que la femme de chambre indienne a disparu, et Mme de Cernis se désole.

— Comment ! exclama Jeanne, Mme de Cernis ne sait pas où elle est?

— Non ! et Germain pense que ce sont les Indiens qui l'ont enlevée.

— Quels Indiens ? fit Jeanne en tressaillant.

— Le rajah et ses serviteurs.

Jeanne jeta un cri.

— Comment ! dit-elle, le rajah est à Paris?

— Oui.

— Comment le sais-tu?

Et Jeanne devint toute tremblante.

— Voici, reprit Lucienne. La cour de la maison est séparée par un mur d'une autre cour dans laquelle on entre par la rue de Luxembourg.

— Et puis?

— Dans cette maison, depuis quinze jours, habitent trois hommes qui sont des gredins. Ces gens-là, qui ne sortent jamais que le soir, intriguaient beaucoup Germain; il les voyait souvent, le soir, soulever un rideau avec précaution et regarder dans le boudoir de Mme de Cernis.

— Après? après? dit Jeanne avec une émotion naissante.

— Quelquefois, un homme vêtu drôlement, et dans la description duquel j'ai reconnu un des Tcherkesses de la princesse Catherine, venait voir mystérieusement les Indiens et leur apportait des lettres.

Alors Germain, de plus en plus intrigué, a voulu savoir ce que tout cela signifiait.

— Continue, ma fille, dit Charles Honneau, qui écoutait gravement.

— Il est allé voir le portier de la rue de Luxembourg, qu'il connaît.

— Quand?

— Hier soir. Il lui a fait part de ce qu'il avait vu et il l'a questionné.

— Et qu'a répondu le portier?

— Qu'il avait cent francs par jour pour ne rien dire; mais on a beau payer la discrétion d'un portier, on ne l'achète jamais, et Germain a fini par savoir que le plus jeune des trois Indiens était le maître et qu'il se nommait le rajah Iskender.

Charles Honneau interrompit Lucienne d'un geste, puis il dit à Jeanne :

— Commencez-vous à comprendre?

— Je ne comprends pas, dit Jeanne, mais j'ai peur...

— Et vous avez raison, dit froidement le jeune homme.

— Mon Dieu !

— Ludovic court un bien autre danger, selon moi, que d'épouser une aventurière.

— Vous me faites frémir, dit Jeanne.

— Si le rajah est à Paris, c'est qu'il aime toujours Mme de Cernis.

— C'est incontestable.

— Et c'est qu'il y est venu pour tuer son rival.

Jeanne jeta un cri.

— Attendez, dit Charles Honneau impassible.

Et s'adressant à Lucienne:

— Continue, ma fille, dit-il.

— Pendant que Germain me racontait tout cela, poursuivit Lucienne, je lui ai demandé à voir le rajah, si c'était possible.

— C'est bien cela, dit Charles Honneau.

— Alors il m'a conduit dans le cabinet de toilette de son maître, de la fenêtre duquel on plonge dans l'appartement du rajah, et nous avons regardé à travers les persiennes closes.

— Et tu as vu le rajah?

— J'ai mieux vu que cela, dit Lucienne.

— Ah! fit Jeanne.

— J'ai vu le Tcherkesse de la princesse.

— Bon!

— Et l'homme à la barbe blanche de la nuit dernière.

— Le père de Nakouma?

— Oui.

Jeanne était excessivement pâle.

Elle regarda Charles Honneau :

— Eh bien! dit-elle, que pensez-vous de tout cela?

— Ma chère enfant, répondit le jeune homme, suivez bien mon raisonnement. Ce n'est pas Mme de Cernis que servait la princesse Catherine en vous retenant à Mennecy.

— Que servait-elle donc ?

— La vengeance du rajah. La preuve en est qu'elle a gardé prisonnière la femme de chambre indienne, qui, selon toute apparence, est dévouée à sa maîtresse.

— Mais, s'il en est ainsi, dit Jeanne, comment admettez-vous que Nakouma ait suivi avec joie l'homme qui est venu la délivrer et qui, selon toute apparence, est son père?

— De la façon la plus simple du monde.

— Vraiment ?

— Son père lui aura dit : Je me suis échappé des mains du rajah. Fuyons...

— Et pourquoi lui aura-t-il dit cela ?

— Pour le tromper.

— Dans quel but ?

— D'en faire un instrument à la vengeance du rajah.

— Voilà que je ne comprends plus.

— Dame ! répliqua Charles Honneau, il y a des choses que je ne sais pas, que je ne peux pas savoir et que, cependant, je devine. On tend quelque piége à M[me] de Cernis et à Ludovic, en ce moment peut-être.

— Ciel !

— Et c'est Nakouma qui, inconsciente, les attire dans ce piége.

Jeanne tremblait de tous ses membres.

— Oh ! mais, dit-elle en levant sur le jeune homme un regard suppliant, vous sauverez Ludovic, vous ?

— Je vais faire tout ce qu'il faudra pour cela, du moins.

Charles Honneau prit un revolver qui se trouvait sur sa cheminée et le mit dans sa poche.

Puis il alla décrocher à une panoplie de la muraille un joli stylet corse enfermé dans une gaîne de velours violet.

— Quand on a affaire à des sauvages, dit-il, il faut prendre ses précautions.

— Moi aussi, dit Jeanne, je veux un revolver.

— En voilà un, répliqua-t-il.

Et il en détacha un autre du trophée d'armes.

Puis s'adressant à Lucienne :

— Va me chercher un fiacre à quatre places, et fais-le entrer dans la cour.

Lucienne obéit.

Jeanne et M. Charles Honneau montèrent en voiture au bas de l'escalier, et le jeune homme baissa les stores.

Puis il cria au cocher :

— Boulevard des Capucines !...

IV

Lucienne était montée dans le fiacre avec sa maîtresse et Charles Honneau.

Celui-ci dit alors à Jeanne :

— Les événements modifient notre conduite du tout au tout.

— Que voulez-vous dire? demanda Jeanne.

— Tout à l'heure, avant que Lucienne ne nous rejoignît, il n'était question pour vous que d'une chose : empêcher le mariage de Mme de Cernis avec Ludovic.

— Et maintenant?

— Maintenant que nous savons le rajah à Paris, il faut prévenir Mme de Cernis.

— Ah!

— Il faut la sauver d'abord, il faut sauver Ludovic. Après, nous aurons tout le temps d'empêcher le mariage.

— Vous croyez?

— Nous n'aurons même rien à faire pour cela; la présence du rajah à Paris suffira pour ouvrir les yeux à Ludovic.

— C'est juste, dit Jeanne.

Le fiacre roulait sur le boulevard des Capucines, comme Charles Honneau disait cela.

Jeanne avait soulevé à demi un des stores et cherchait le numéro de Mme de Cernis.

Tout à coup elle tressaillit et serra vivement le bras à son compagnon.

— Regardez ! dit-elle.

Le jeune homme se pencha en avant.

Deux femmes sortaient du numéro 25.

L'une de ces femmes, Jeanne le devina, était Mme de Cernis.

L'autre, elle la reconnut, c'était Nakouma.

Un homme était avec elles :

L'homme à la barbe blanche et au teint cuivré, qui était sans doute le père de Nakouma.

Ce fut rapide comme l'éclair, les deux femmes et le vieillard montèrent dans une voiture qui attendait à la porte.

Et la voiture partit.

— Un louis de pourboire si tu suis cette voiture! cria Charles Honneau en colère.

Le cocher fouetta ses rosses.

Pendant quelques minutes le fiacre suivit; mais le cocher eut beau fouetter, la voiture qui emportait Mme de Cernis et Nakouma tourna l'angle de la rue Royale avant que

Jeanne et Charles Honneau eussent atteint la Madeleine.

C'était l'heure du bois, et la rue Royale, les Champs-Elysées étaient encombrés d'équipages.

Une fois que le cocher de fiacre eut perdu de vue la voiture, il fallut renoncer à cette poursuite.

— Trop tard! disait Jeanne en se lamentant.

Charles Honneau eut une inspiration.

— Il faut revenir sur nos pas, dit-il.

— Pourquoi? demanda Jeanne.

— Et aller tout droit chez le rajah.

Jeanne ne comprenait pas ce que voulait faire son compagnon, mais elle ne lui résista point.

Ils revinrent donc sur le boulevard des Capucines et s'arrêtèrent à l'angle de la rue de Luxembourg.

Le valet de chambre Germain avait minutieusement expliqué à Lucienne à quel étage se trouvait l'appartement occupé par le rajah.

Lucienne avait répété ces détails à Charles Honneau.

Or, la maison de la rue de Luxembourg

avait cinquante locataires, et jamais, dans la journée, le concierge n'interrogeait les personnes qui allaient et venaient.

Jeanne et Charles Honneau laissèrent Lucienne dans le fiacre, puis ils montèrent tous deux.

Arrivés à la porte qui devait être celle du rajah, Charles sonna fortement.

La porte s'ouvrit presque aussitôt, et un homme se montra sur le seuil.

C'était le Tcherkesse que le prince Tuhatrac avait attaché à la personne du rajah.

Jeanne le reconnut.

Car c'était ce même Tcherkesse qui avait aidé le père de Nakouma à délivrer la jeune fille.

Lui aussi reconnut Jeanne et un geste de surprise lui échappa.

Charles Honneau profita de cette surprise et de la minute d'indécision qui la suivit pour repousser le Tcherkesse à l'intérieur de l'appartement, entra et ferma la porte.

En même temps il tira son revolver de sa poche et le braqua sur le Tcherkesse.

Le Tcherkesse recula.

— Si tu appelles, je te tue comme un chien.

Jeanne s'était pareillement armée de son re-

volver, et le Tcherkesse comprit que les armes qu'il avait à sa ceinture ne lui étaient en ce moment d'aucun secours.

Comme Charles Honneau avançait toujours, le Tcherkesse continuait à reculer.

Et il arriva ainsi jusque dans le salon du rajah.

— Sais-tu le français? dit Charles Honneau.

Le Tcherkesse ne répondit pas.

Charles Honneau avait beaucoup voyagé et il parlait couramment le russe.

Ce fut donc en langue moscovite qu'il continua la conversation avec le Tcherkesse.

Celui-ci regardait toujours Jeanne et semblait chercher la solution d'un problème.

— Ta vie dépend de ta sincérité, dit encore Charles Honneau.

Le Tcherkesse croisa ses bras sur sa poitrine.

Cela voulait dire :

— Interrogez-moi, je répondrai.

— Où est le rajah?

— Parti.

Et le Tcherkesse montra les portes qui donnaient dans le salon et dit :

— Vous pouvez chercher.

— Parti ! exclama Jeanne.

— Oui, fit le Tcherkesse.

— Où est-il allé ?

— Il est allé tuer la jolie femme de là-bas.

Et le Tcherkesse, d'un geste, indiqua la maison voisine.

— Tu mens! dit Charles Honneau! la jolie femme, comme tu dis, n'est pas chez elle.

— Non, elle n'y est pas.

Et un sourire vint aux lèvres du Tcherkesse : Sourire terrible et mystérieux à la fois.

— Prends garde! lui dit Charles Honneau, nous n'avons pas le temps d'attendre. Je te donne une minute pour me dire où est le rajah... ou bien...

Le Tcherkesse continuait à sourire :

— Est-ce que vous voulez sauver la jolie femme? dit-il.

— Oui.

— Et le bel homme blond?

— Lui, surtout.

Jeanne ne savait pas le russe; elle écoutait donc sans comprendre et son angoisse était sans bornes.

Le Tcherkesse continua :

— Je me nomme Ali-Koura; je suis montagnard, et Schamyl, que j'ai servi, m'a appris à me venger.

Tu veux te venger?

— Oui.

— De qui?

— Du rajah.

Et le Tcherkesse accentua de plus en plus son sourire.

Un geste de surprise échappa à Charles Honneau.

Le Tcherkesse poursuivit :

— Et Schamyl m'a appris à ne jamais repousser la vengeance quand elle se présente. Vous venez m'aider à me venger, soyez les bienvenus.

— Ah çà ! exclama Charles Honneau stupéfait, te moques-tu de moi?

— Non. Je parle la vérité vraie.

— Tu veux te venger du rajah?

— Oui.

— Et tu vas me conduire où il est?

— Je suis prêt, si vous voulez me suivre.

En même temps, le Tcherkesse prit à la ceinture ses deux kandgyars et les jeta à terre.

— Me voilà désarmé, dit-il. Vous ne vous défierez plus de moi.

— Eh bien ! conduis-nous où est le rajah.

— Il faut sortir d'ici.

— Bon ! et puis ?

— Il faut aller loin, bien loin, par delà le bois qui s'étend de l'autre côté de Paris, au couchant.

Dans cette indication quelque peu orientale, Charles Honneau reconnut le bois de Boulogne.

— Je suis prêt à te suivre, lui dit-il, si tu me donnes une preuve de ta sincérité.

— Laquelle ? demanda le Tcherkesse.

— Quelle raison as-tu de te venger du rajah ?

— Il m'a trompé.

— Comment ?

— Mon maître, le prince Tuhatrac, est un ami du rajah.

Charles Honneau n'avait pas le temps de demander ce que c'était que le prince Tuhatrac.

— Après ? fit-il.

— Le prince m'a donné au rajah.

— Bon !

— Et le rajah, me montrant une femme par la fenêtre, m'a dit : Trouves-tu cette femme belle ?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien ! enlève-la, amène-la-moi et je te la donne.

— Et il ne te l'a point donnée ?

— Non.

— Alors, tu veux te venger?

— Oui.

— Eh bien ! conduis-nous où est le rajah et tu seras vengé amplement.

Le Tcherkesse eut un regard auquel Charles Honneau ne se trompa point.

Et se tournant vers Jeanne, Charles lui dit :

— Nous avons un auxiliaire et nous pouvons compter sur lui.

—Oui ! dit Jeanne de plus en plus anxieuse, mais nous arriverons trop tard !

Le Tcherkesse, qui avait appris quelques mots de français, comprit les paroles de Jeanne.

— Non, dit-il.

Et il regarda la pendule.

— Nous avons encore trois heures devant nous.

— Eh bien! partons, dit Charles Honneau.

Ils descendirent.

Lucienne attendait toujours dans le fiacre.

Le Tcherkesse la regarda et dit :

— Trop de monde !

— Mais je veux aller avec vous, moi, dit Jeanne.

Le Tcherkesse fit un signe de tête affirmatif.

Alors Jeanne dit à Lucienne :

— Va-t'en à la maison et attends-moi !

— Madame, madame, murmura la femme de chambre, j'ai peur... S'il allait vous arriver malheur !

— Il faut que je sauve Ludovic, répondit Jeanne.

Et elle monta dans le fiacre

Le Tcherkesse grimpa à côté du cocher pour lui indiquer la route, et le fiacre partit...

V

Le fiacre ne prit pas le même chemin que la voiture qui avait emmené Ludovic.

Le Tcherkesse indiqua au cocher l'avenue de la Grande-Armée, puis la route de Neuilly, et le fiacre passa la Seine sur le pont de Courbevoie.

Mais là, au lieu de continuer son chemin tout droit et de monter la côte qui mène au rond-point, chemin que Ludovic et le bonhomme Ramel avaient suivi tous deux, l'un

après l'autre, il tourna à droite et entra dans Courbevoie.

Puis il prit la grande rue, passa devant la caserne, et arriva au rond-point par une ruelle.

Alors, sur un signe du Tcherkesse, le cocher s'arrêta.

Puis le Tcherkesse descendit.

Il ouvrit la portière et dit en russe à Charles Honneau :

— C'est ici.

Charles Honneau et Jeanne mirent pied à terre.

Ce qu'on appelle le rond-point de Courbevoie est une vaste place bordée de quelques pauvres maisons, cabarets ou guingettes pour la plupart.

La caserne est à deux pas.

Au milieu, on a posé la statue de Napoléon, enlevée à la colonne de la place Vendôme.

Quatre ou cinq routes viennent y aboutir.

Charles Honneau et Jeanne se regardèrent.

Quelle était donc celle de ces maisons qui renfermait le rajah, Ludovic et Mme de Cernis?

Le Tcherkesse devina leur pensée.

Et, souriant, il dit à Charles Honneau :

— Nous sommes arrivés, et cependant nous avons encore un bout de chemin à faire, mais il faut renvoyer la voiture.

Charles Honneau mit trente francs dans la main du cocher et lui fit signe qu'il pouvait s'en aller.

Quand le fiacre fut parti, le Tcherkesse dit aux deux jeunes gens :

— Maintenant suivez-moi.

Et il les conduisit jusqu'à l'entrée de la route de Bezon.

Là, il étendit la main et leur montra à deux cents mètres de la route une maison de campagne entourée d'arbres.

— C'est là! dit-il.

— Eh bien! marchons, fit Jeanne.

Le Tcherkesse continua à sourire :

— Ah! si nous arrivions par là, dit-il, on ne nous laisserait pas entrer; il faut prendre un autre chemin.

Il les ramena sur le rond-point et se dirigea vers un cabaret qui se trouvait sur la gauche.

Le cabaret était désert.

Il n'y avait qu'une vieille femme, qui sommeillait derrière les pots d'étain de son comptoir.

Le Tcherkesse entra et lui fit un signe.

La vieille femme se leva alors, et regarda curieusement Jeanne et Charles Honneau.

Le Tcherkesse se tourna vers Charles Honneau.

— Il faut payer ici, lui dit-il en russe.

Charles fouilla dans sa poche et en retira quelques louis.

— Donnez-en cinq, dit le Tcherkesse.

Les cinq pièces d'or tombèrent dans la main crochue de la vieille femme.

Puis elle alluma une lanterne.

Malgré son angoisse, Jeanne regardait tout cela avec une sorte de curiosité âpre.

La lanterne allumée, la vieille femme ouvrit une porte dans le fond du cabaret, et Jeanne et son compagnon pénétrèrent dans une pièce obscure.

Alors la vieille femme souleva une trappe, et Jeanne et Charles Honneau virent apparaître les marches d'un escalier souterrain :

L'escalier de la cave du cabaret, selon toute apparence.

— Vous savez le chemin ? dit la vieille.

— Oui, fit le Tcherkesse d'un signe.

— Il n'y a qu'à pousser la porte, elle n'est pas fermée.

Et, sur cette indication, la vieille remit la lanterne au Tcherkesse.

Puis elle tourna les talons et retourna à son comptoir.

Alors le Tcherkesse dit à Charles Honneau :

— Avez-vous toujours confiance en moi?

— Toujours.

Il regarda Jeanne et sa pantomime exprima la même pensée.

— Allons ! dit Jeanne.

Le Tcherkesse, armé de la lanterne, descendit le premier.

L'escalier n'avait qu'une dizaine de marches et aboutissait à une cave ressemblant à toutes les caves du monde.

Mais au fond de cette cave il y avait une porte.

Le Tcherkesse la poussa.

Alors Jeanne et son compagnon se trouvèrent au seuil d'un corridor souterrain un peu en pente.

— Je comprends maintenant, dit Charles Honneau.

Jeanne le regarda.

— Ce souterrain doit correspondre avec les caves de la maison que nous avons vue tout à l'heure.

Et il fit ce'te même question au Tcherkesse, en langue russe.

— Venez, dit celui-ci.

— Mais comment connais-tu ce passage?

— C'est par là qu'on a amené la jolie femme.

— Ah!

— Hier, nous sommes venus avec le rajah et il m'a tout montré.

— En sorte, dit Charles Honneau, que tu es sûr de ton chemin?

— Très-sûr.

Tout en causant, ils s'étaient aventurés dans le souterrain.

Le Tcherkesse marchait le premier.

Charles Honneau et Jeanne le suivaient en se donnant la main.

— Mais, dit encore le premier, comment le rajah, étranger à Paris, a-t-il pu combiner tout cela?

— Ce n'est pas lui, dit le Tcherkesse.

— Qui est-ce donc?

— Mon maître, le prince Tuhatrac.

Cette fois, la curiosité l'emporta chez Charles Honneau sur toute autre préoccupation.

— Qu'est-ce donc que le prince Tuhatrac? dit-il.

— C'est le fils adoptif de Kouban.

— Qu'est-ce que Kouban?

— Un émir, compagnon de Schamyl, qui est mort au Caucase.

— Et pourquoi ton maître s'est-il associé à la vengeance du rajah?

— Parce que cette vengeance est aussi la sienne.

— Ton maître a donc aimé cette femme? demanda Charles Honneau faisant allusion à Mme de Cernis.

— Non.

— De qui veut-il donc se venger?

— Du père de l'homme qui aime la jeune emme.

— Le père de Ludovic! exclama Jeanne.

— Oui, fit le Tcherkesse d'un signe de tête.

Charles Honneau regarda Jeanne.

La pauvre femme était pâle, mais résolue.

— Il faut sauver Ludovic, dit-elle..

Le Tcherkesse avait allongé le pas.

— Mais, dit encore Charles Honneau, ce n'est pas seulement le rajah que tu trahis, c'est encore ton maître.

— Oui.

— Pourquoi le trahis-tu?

— Parce qu'il a lui-même trahi les Tcherkesses.

— Comment?

— En aimant une femme russe.

Jeanne n'entendait pas ces explications; mais les eût-elle entendues qu'elle n'y eût pas pris garde. Elle était maintenant comme folle d'épouvante et d'angoisse.

Au bout d'un quart d'heure, le Tcherkesse et ses compagnons atteignirent une porte qui semblait fermer le souterrain; mais le Tcherkesse n'eut qu'à la pousser pour qu'elle s'ouvrît.

Alors Jeanne et Charles Honneau se trouvèrent en bas d'un autre escalier.

Le Tcherkesse éteignit sa lanterne.

— Que fais-tu? dit vivement Charles Honneau.

— Il faut me donner la main, dit le Tcherkesse.

— Bon!

— Et la donner également à la dame.

— Très-bien.

— Et puis il faut me suivre et ne plus dire un mot.

— C'est compris.

Ils montèrent.

Charles et Jeanne gravissaient l'escalier sur la pointe du pied.

Mais on eût entendu les battements précipités du cœur de la jeune femme.

Charles, plus maître de lui, comptait les marches.

A la vingtième, le Tcherkesse s'arrêta.

Alors Charles et Jeanne entendirent un petit bruit sec.

Le Tcherkesse avait poussé un ressort, et une porte s'était ouverte.

Mais tous trois se trouvaient néanmoins toujours dans les ténèbres.

— Suivez-moi toujours, et pas de bruit, souffla le Tcherkesse à l'oreille de Charles Honneau.

Ils firent quelques pas dans l'obscurité, puis ils entendirent encore un petit bruit sec.

Le Tcherkesse venait de refermer une autre porte.

— A présent, dit-il, apprêtez vos armes et regardez bien ce que je vais vous montrer.

Il lâcha un moment la main de Charles Honneau.

Alors un rayon de clarté les frappa au visage.

Le Tcherkesse s'était approché d'un mur, et il avait déplacé un tableau qui recouvrait un judas large d'un demi-pied.

Ce judas donnait dans la chambre du rajah, et Charles Honneau et Jeanne aperçurent l'Indien seul et se promenant.

— Faut-il tirer ? demanda Charles Honneau.

— Non, dit le Tcherkesse, pas encore.

— Mais où est Ludovic ? demanda Jeanne.

— Tout près de nous, mais vous ne pouvez le voir.

En ce moment, une porte s'ouvrit dans la chambre du rajah.

Jeanne et Charles Honneau virent apparaître Mme de Cernis enchaînée.

Ils assistèrent à la scène étrange que nous avons décrite déjà, et le Tcherkesse, collant ses lèvres à l'oreille de Charles Honneau, lui expliquait qu'en ce moment même, Ludovic Ramel, fou de désespoir, songeait à se brûler la cervelle.

Et comme, après avoir renvoyé le bourreau, le rajah pressait dans ses bras Mme de Cernis qui, pour sauver sa vie, consentait à se livrer à lui, le Tcherkesse lui dit :

— Faites feu ! il n'est que temps !

Charles Honneau ajusta le rajah.

Mais il n'eut pas le temps de presser la détente.

Un coup de feu partit derrière lui, une balle

lui siffla aux oreilles et alla frapper le rajah en pleine poitrine.

C'était Jeanne qui venait de sauver Ludovic !

VI

En entendant ce coup de pistolet qui venait de frapper à mort le rajah, le prince Tuhatrac s'était élancé, on s'en souvient, pâle de fureur et l'œil en feu, hors de cette salle où le bonhomme Ramel avait vu de si étranges choses.

La foudre n'est pas plus rapide.

Tuhatrac tomba comme une bombe au milieu de cette salle dans laquelle le rajah se tordait dans les convulsions suprêmes de l'agonie, tandis que Mme de Cernis épouvantée cherchait à prendre la fuite. Mais cependant Tuhatrac n'arriva pas le premier.

Il y avait déjà là deux personnes, un homme et une femme :

Jeanne et Charles Honneau.

Tuhatrac marcha droit à l'homme :

— Qui êtes-vous? dit-il.

— Et vous? dit flegmatiquement Charles Honneau.

Tuhatrac fit un pas en arrière et le regarda plus attentivement.

Charles Honneau était calme, presque impassible.

— Qui êtes-vous? répéta Tuhatrac.

— Mon nom ne vous apprendra rien; je me nomme Charles Honneau.

En effet, c'était la première fois que Tuhatrac entendait ce nom.

— Et c'est vous qui... tout à l'heure...

Le prince n'acheva pas. Il avait aperçu Jeanne.

— Vous! vous! fit-il.

Jeanne aussi avait reconnu Tuhatrac.

C'était l'amant ou le mari de la princesse Catherine.

Et Jeanne lui jeta un regard de défi et lui dit avec l'accent du triomphe :

— C'est moi qui ai tué ce misérable!

Le rajah ne donnait plus signe de vie.

Atteint au cœur, il n'avait survécu que quelques secondes à sa blessure.

Tuhatrac était pâle et frémissant.

— Ah! c'est vous, fit-il, qui osez... vous dresser contre moi?...

— Où est Ludovic? demanda Jeanne.

Et elle dirigea vers Tuhatrac le canon de son revolver encore armé.

Mais Tuhatrac avait chassé le tigre dans l'Inde, et comme lui il savait bondir.

Jeanne n'eut pas le temps de faire feu. Tuhatrac s'élança, la prit dans ses bras et lui enleva son arme.

— A moi, Charles, à moi! cria Jeanne.

Et elle se débattait aux mains robustes de Tuhatrac.

Charles fit feu,

Non pas une fois, mais trois, puis six.

Tuhatrac demeura debout et sa fureur fit place à un calme subit.

Qu'étaient donc devenues les balles de Charles Honneau?

S'étaient-elles perdues dans le mur après avoir manqué leur but, ou bien s'étaient-elles aplaties sur quelque cotte de maille mystérieuse?

Toujours est-il que le prince géorgien, sain et sauf, abandonna Jeanne, marcha droit à Charles Honneau stupéfait et leva à la hau-

teur de son front le revolver qu'il avait arraché à la jeune femme.

— Je puis vous tuer, dit-il.

Charles Honneau croisa les bras sur sa poitrine et attendit la mort avec un calme parfait.

— C'est votre droit, dit-il.

Alors un sourire vint aux lèvres de Tuhatrac :

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je prenne la vie d'un homme aussi brave que vous !

Mais Jeanne était venue à son tour se placer devant Tuhatrac :

— Tuez-moi donc, moi, fit-elle, ou rendez-moi Ludovic !

Le sourire de Tuhatrac devint mélancolique.

— Vous êtes une femme héroïque, dit-il.

— Rendez-moi Ludovic, fit-elle.

Il jeta le revolver loin de lui, la prit par la main et lui dit :

— Venez !

— Jeanne, cria Charles Honneau, je vais avec vous.

Tuhatrac passa sur le cadavre du rajah, regarda à peine Mme de Cernis qui s'était accroupie sur le sol et tremblait de tous ses membres, poussa une porte devant lui et en-

traîna Jeanne à travers cette galerie que nous connaissons.

Puis une autre porte s'ouvrit devant lui.

Celle-là donnait dans la salle d'armes.

Au milieu gisait Ludovic.

— Mort! s'écria Jeanne, mort! mort!

— Non, dit Tuhatrac; évanoui seulement.

Jeanne s'était précipitée sur Ludovic; elle l'avait relevé à demi et appuyé contre un des divans qui régnaient le long des murs.

Et, agenouillée, elle l'appelait par son nom, le couvrait de baisers brûlants et lui serrait les mains.

Et au contact de ces tendres caresses, Ludovic poussa un profond soupir, puis il ouvrit les yeux.

D'abord il aperçut Jeanne,

Puis son ami Charles Honneau,

Et enfin Tuhatrac, sévère et triste derrière eux.

Et Jeanne jeta un cri de joie.

— Vivant! vivant! dit-elle. O mon Ludovic!

— Toi ici! fit le jeune homme.

Et il promena autour de lui un regard hébété.

Puis, apercevant Tuhatrac:

— Quel est donc cet homme? fit-il.

Tuhatrac fit un pas vers lui :

— Un homme qui vous pardonne, dit-il.

Ludovic retrouvait peu à peu ses forces; il se redressa donc comme s'il eût été mû tout à coup par un ressort.

Et regardant toujours Tuhatrac :

— Vous... me pardonnez...

— Oui, dit Tuhatrac.

Un souvenenir lointain traversa le cerveau de Ludovic.

— Ah! dit-il, vous êtes le prince géorgien que j'ai vu à l'ambassade russe.

— Oui, dit Tuhatrac.

— Et vous me pardonnez?

— Oui.

— Que vous ai-je donc fait?

Et Ludovic regardait cet homme avec stupeur.

Le prince continua à sourire :

— Ce n'est pas vous qui m'avez fait du mal, dit-il, c'est votre père.

— Mon père! exclama Ludovic, mon père!

Et alors ses souvenirs lui arrivèrent en foule, et il se rappela tout, depuis le passage de son père sous la galerie jusqu'à la scène émouvante entre le rajah et Mme de Cernis.

Et il s'écria en regardant fixement le prince:

— Eh bien! moi, je ne pardonne pas, dit-il, et il me faut la vie du rajah.

Jeanne jeta un cri.

— Ah! fit-elle, il aime encore cette femme.

Mais Ludovic la prit dans ses bras.

— Non, dit-il, non, je ne l'aime plus! je la hais... et je la méprise...

— Et tu peux oublier le rajah, dit Jeanne.

— Oh! non, fit Ludovic, car cet homme m'a infligé pendant deux heures un supplice sans nom; il faut que je me venge.

— On ne se venge pas des morts, répondit Jeanne.

Et comme il la regardait d'un air hébété:

— Je l'ai tué, dit Jeanne.

— Toi?

— Si tu ne me crois pas, dit encore la jeune femme, viens, je vais te montrer son cadavre.

— Et mon père, mon père que j'ai vu tout à l'heure, où est-il?

Et Ludovic regardait Tuhatrac.

— Votre père, répondit le prince, il est vivant et sain et sauf comme vous.

— Où est-il?

— Suivez-moi... vous allez le voir.

Et Ludovic, chancelant encore et brisé par tant d'émotions, suivit Tuhatrac.

Jeanne et Charles Honneau étaient avec lui.

Tuhatrac ouvrit une porte au fond de la salle d'armes.

Cette porte donnait sur un escalier,

Et cet escalier conduisait à une salle supérieure dans laquelle était l'appareil lumineux.

C'était là que le bonhomme Ramel était resté quand le prince s'était élancé au dehors.

Tuhatrac montait le premier.

Comme il atteignait la dernière marche de l'escalier, il entendit un éclat de rire.

— Mon père! s'écria Ludovic.

Le prince s'était arrêté au seuil de la porte à laquelle aboutissait l'escalier.

Un nouvel éclat de rire se fit entendre.

C'était le bonhomme Ramel qui riait.

Pourquoi donc riait-il?

Et Ludovic, frémissant, repoussa le prince et se précipita dans la salle.

Ramel était assis sur un divan, les jambes croisées à la manière des tailleurs, et il riait... riait toujours!

Et Tuhatrac se tourna alors vers Ludovic.

— J'avais pardonné à votre père, dit-il, mais Dieu ne lui a pas pardonné... car il est fou !...

Ludovic voulut s'élancer vers son père.

Mais celui-ci le repoussa :

— Laissez-moi donc tranquille, tas de farceurs ! dit-il. Vous ne me ferez jamais croire que Cartahut n'est pas mort.

— Cartahut ! exclama Ludovic frissonnant.

— C'est mon vrai nom, dit le prince d'une voix grave. Dans ma jeunesse, j'étais un pauvre marin breton que votre père a voulu assassiner...

Ludovic jeta un cri.

— Oh ! acheva Tuhatrac, ce crime n'est rien auprès de tous les autres qu'il a commis.

Et comme Ludovic, Charles Honneau et Jeanne attachaient sur cet homme un regard épouvanté, Tuhatrac se redressa et parut les dominer.

— Ecoutez-moi donc, dit-il.

Et il leur raconta en quelques mots le passé sinistre de Ramel le Normand.

Et Ramel écoutait, lui aussi, riant toujours.

Et quand Tuhatrac eut terminé son récit, Ludovic porta ses mains à son front rouge de honte.

— Oh ! fit-il, ma pauvre mère !

Le prince lui mit la main sur l'épaule :

— Il faut vivre et travailler pour elle, lui dit-il de sa voix triste et grave, car la fortune de votre père est une fortune volée et souillée de sang !

Jeanne avait pris les mains de Ludovic et murmurait :

— Tu travailleras et je travaillerai avec toi !

....

Le bonhomme Ramel riait toujours ! il était fou incurable désormais.

VII

Un matin du commencement de mai, entre cinq et six heures, deux chevaux de selle piaffaient dans la cour de l'hôtel de Gonidec, rue de la Ville-l'Evêque.

L'un, à en juger par la selle, devait être monté en dame.

L'autre était un robuste kob, un peu commun, mais plein d'énergie, et qui était à la fière jument alezane qui hennissait auprès de

lui ce qu'est à une femme de race un vigoureux homme du peuple.

L'alezane était pour la maîtresse;

Le kob pour le jockey qui devait accompagner madame.

Cela voulait dire aussi que madame devait sortir seule,

Et sortir à une heure où, d'ordinaire, il ne fait pas encore jour pour les amazones de Paris.

La vicomtesse était levée depuis longtemps.

Depuis longtemps même elle était prête.

Elle portait une amazone en drap vert, un chapeau à la mousquetaire garni d'une plume de faucon, des gants de daim couleur mastic.

Debout devant la cheminée de son cabinet de toilette dont le foyer était garni de mousse et de fleurs, fouettant avec son stick sa jupe qu'elle relevait de l'autre main, elle causait avec une certaine animation avec deux personnes assises sur une bergère en face d'elle.

La première n'était autre que M. le vicomte de Gonidec.

La seconde, un personnage qu'on sera bien étonné de retrouver en vie, et même assez bien portant.

C'était l'ancien pilote Loudéac, devenu M. de Loudéac : gros comme le bras.

On s'en souvient, six semaines auparavant le bonhomme Loudéac était tombé presque foudroyé dans les salons de l'ambassade russe.

On l'avait ramené chez lui, rue de la Pépinière, et il avait été pendant trois jours en proie à un délire ardent.

Les médecins, appelés en toute hâte, avaient déclaré que le malade n'en reviendrait pas, que c'était un homme mort par avance.

Et cependant, comme on le voit, six semaines après, Loudéac était debout.

Par quel miracle?

Le vieillard avait donc l'âme chevillée au corps?

Voici ce qui s'était passé :

— Dans la maison où Loudéac occupait un appartement à l'entresol, demeurait un gentilhomme russe, le comte Paul.

Le comte Paul, apprenant l'état désespéré de son voisin, avait fait monter la portière et lui avait dit :

— J'ai un ami, Russe comme moi, et qui est un habile médecin. Je vais l'envoyer à votre malade.

Une heure après, un vieillard portant une longue barbe blanche s'installait au chevet de Loudéac, et deux jours plus tard le délire cessait.

Huit jours de plus amenaient un mieux sensible.

Enfin, au bout de trois semaines, le vieillard quittait son lit, pouvait monter en voiture, et se faisait transporter chez Mme de Gonidec, qui lui disait :

— Mon oncle, à votre âge, il est de la dernière imprudence de vivre seul : vous allez rester avec nous.

Depuis trois semaines, en effet, Loudéac habitait l'hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque.

Loudéac n'était plus malade ; il avait retrouvé sa verte vieillesse, et cette bonne tête, pleine de sagesse et d'énergie, qui lui avait permis de mener à bien, durant sa longue carrière, tout ce qu'il avait entrepris.

Donc, ce matin-là, Mme de Gonidec, Loudéac et le vicomte de Gonidec causaient.

Loudéac disait :

— Ceci ne fait plus un doute pour nous, le prince Tuhatrac et Cartahut ne font qu'un.

— Je n'en ai pas douté une minute, répondit Olympe.

— Et moi je doute encore, fit le vicomte.

Mme de Gonidec regarda son mari d'un air de pitié.

— Vous serez donc toujours le même? fit elle.

— Que voulez-vous dire?

— Poltron quand le danger n'est pas sérieux, indifférent et presque aveugle quand le péril est certain.

— Mais, dit M. de Gonidec, je ne crois pas au péril, moi.

— En vérité!

— Avez-vous vu le prince Tuhatrac, vous, Olympe?

— Non.

— Mais, moi, je l'ai vu, dit Loudéac.

M. de Gonidec haussa les épaules.

— Il y a pour moi, dit-il, une chose certaine.

— Laquelle?

— Le prince a quitté Paris.

— Ah! vous croyez? fit Olympe.

— La preuve en est que vous avez fait l'impossible pour vous rencontrer avec lui dans le monde cet hiver.

— Et que je ne l'ai vu nulle part.

— Non, nulle part.

— Eh bien, c'est qu'il ne va pas dans le monde, voilà tout.

M. de Gonidec avait aux lèvres un superbe sourire de pitié.

Il poursuivit :

— Voici un mois que le prince a quitté le Grand-Hôtel.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Que le prince n'est plus à Paris. On l'a vu monter en voiture et se faire conduire au chemin de fer du Nord avec toute sa suite.

— Combien y a-t-il de cela?

— Un mois environ.

— Eh bien, reprit Olympe, depuis un mois, le prince est revenu à Paris sept ou huit fois.

— Qu'en savez-vous?

— Ma police m'en a avertie.

M. de Gonidec haussa les épaules une seconde fois.

— Dans tous les cas, reprit-il, si le prince et Cartahut ne font qu'un, je me demande ce que Cartahut attend.

— Pourquoi?

— Pour essayer de se venger.

Olympe eut un sourire dédaigneux.

— Il a commencé son œuvre depuis longtemps, dit-elle, son œuvre de vengeance.

— Jusqu'à présent, nous ne nous en sommes point aperçus, dans tous les cas.

— C'est que notre tour n'est point venu.

M. de Gonidec tressaillit.

— N'est-ce point votre avis, mon oncle?

Et Olympe regarda Loudéac.

— Tout à fait, répondit Loudéac.

— Ah çà ! reprit M. de Gonidec avec une certaine impatience, au lieu de parler toujours de choses vagues, précisons un peu les faits, s'il vous plaît.

— Je le veux bien, dit Olympe.

— Vous dites que Cartahut a commencé son œuvre de vengeance, n'est-ce pas?

— Oui, dit Olympe avec l'accent de la conviction.

— Par qui?

— Cherchez.

— J'ai vu le notaire, il marie sa fille dans huit jours, et il est parfaitement tranquille.

— Après?

— Kéraniou a dîné hier soir avec nous, et il est parfaitement heureux jusqu'à présent.

— Et puis?

— Quant à Ramel, je l'ai rencontré il y a trois jours.

— Ah ! ah !

— Il était radieux. Son fils fait un mariage superbe.

— En vérité ! fit Olympe d'un ton railleur.

— Il épouse une veuve, mais jeune, fort jolie, et qui a cent mille livres de rente.

— C'est Ramel qui vous a dit cela?

— Oui.

— Il y a trois jours?

— Trois jours ou bien quatre, je ne me souviens pas.

— Eh bien, depuis ce temps-là il s'est passé bien des choses.

— Quoi donc?

— D'abord le mariage est rompu.

— Bah!

— Ensuite, le fils Ramel et sa mère ont quitté leur belle maison de la rue de Rome.

— Pour aller où?

— Pour aller habiter un cinquième étage, dans le haut du boulevard Magenta.

— Par exemple!

— Attendez, ce n'est pas tout.

— Voyons! dit M. de Gonidec, qui commençait à froncer le sourcil.

— Ludovic Ramel était un viveur, courant les petites dames, et passant les nuits au club.

— Bon!

— Il vient d'entrer chez Cail comme ingénieur.

— Est-ce possible?

— Enfin, acheva Olympe, on a admis d'urgence, hier matin, à l'hospice de Charenton, un vieillard frappé d'aliénation mentale, et dont la folie, disent les médecins, est incurable.

— Et... ce vieillard ?

— C'est Ramel.

M. de Gonidec regarda sa femme avec stupeur.

— Mais que s'est-il donc passé ? dit-il.

— Voilà ce que je ne sais pas, mais ce que je veux savoir et ce que je saurai, dit froidement Olympe.

— Quand ?

— Ce soir, peut-être.

— Est-ce pour cela que vous montez à cheval aujourd'hui une heure plus tôt ?

— Peut-être bien.

— Où allez-vous ?

— Au bois, naturellement.

— Et vous pensez y rencontrer...

— Ce même prince Tuhatrac qui, selon vous, a quitté Paris.

Mme de Gonidec se prit à rire ; mais, cette fois, son mari ne protesta point.

Loudéac était demeuré silencieux pendant toutes ces explications.

Le vicomte le regarda.

— Eh bien, fit-il, qu'en pensez-vous, Loudéac?

— Je pense, dit le vieux pilote, que si votre femme abandonnait le gouvernail de notre barque, nous serions bientôt perdus.

— Corps et biens? fit M. de Gonidec pour continuer sa comparaison nautique.

— Corps et biens, répéta Loudéac.

— Alors il faut lui obéir?

— De tous points.

— Et je vous sauverai, dit Olympe.

M. de Gonidec la regarda.

— Je m'expliquerai plus tard, dit-elle.

Puis elle fit un pas vers la porte; mais, avant de l'ouvrir, elle regarda Loudéac et son mari, et leur dit :

— Au fait, mieux vaut que je parle tout de suite.

Et elle revint s'asseoir dans un grand pouff auprès de Loudéac, qui lui dit d'un ton affectueux :

— Parle! ma fille.

VIII

Olympe était souriante et calme.

On eût dit qu'au lieu de parler de choses du plus grand intérêt elle racontait quelque plaisante anecdote.

—Puisque nous en sommes aux comparaisons nautiques, dit-elle, laissez-moi vous en faire une.

— Allez, dit M. de Gonidec.

— A bord d'un navire, poursuivit-elle, quand le mauvais temps arrive, on jette à la mer du lest d'abord, puis tout ou partie de la cargaison.

— Fort bien, dit Loudéac.

— Enfin si la tempête triomphe, on met les passagers et l'équipage dans les chaloupes, et le capitaine quitte son bord le dernier.

— De mieux en mieux, murmura Loudéac.

— Je me figure donc, continua Olympe, que nous sommes à bord d'un navire qui se nomme les *Millions de Cabestan.*

— Joli ! fit M. de Gonidec.

— L'équipage se compose de ceux qui ont volé les millions.

— Ah! très-joli! dit encore le vicomte.

— Le capitaine, c'est moi; le second, c'est Loudéac.

— Et moi, que suis-je?

— Un détestable matelot, dit Olympe; mais, comme vous êtes mon mari, je vous ai donné un grade.

— Merci.

— Le reste de l'équipage se compose de Kéraniou, de Ramel et de ce pauvre Ragoulin, qui marie sa fille.

— Après? fit Loudéac.

— La tempête est venue avec le matelot Cartahut. Elle a fait une première victime...

— Ramel, dit Loudéac.

— Précisément. Maintenant il est probable que Ragoulin suivra et que Kéraniou viendra ensuite.

— Bon! et puis?

— Et puis ce sera votre tour, mon cher vicomte...

— Oh!

— Si d'ici là je ne triomphe de la tempête. Loudéac vous l'a dit, je suis un habile capitaine.

— Voyons, dit M. de Gonidec, assez de comparaisons nautiques comme cela, et parlons raisonnablement et clairement.

— Je le veux bien.

— Je vois que vous êtes décidée à abandonner Ragoulin.

— Dame!

— Et Kéraniou?

— Il le faut bien.

— Et puis, vous... m'abandonnerez?...

— Non, car, vous et moi, nous sommes liés par le même intérêt.

— Et Loudéac?

— Oh! dit Olympe, Loudéac se tirerait bien d'affaire tout seul à la rigueur, mais je ne l'abandonnerai pas.

— Je l'espère bien, murmura le pilote.

— Mais, reprit M. de Gonidec, pourquoi supposez-vous que Cartahut frappera Ragoulin et Kéraniou avant nous?

— Par cette raison toute simple que, lorsque deux hommes montent sur l'échafaud, c'est le moins coupable qui est exécuté le premier.

— Alors, ils sont moins coupables que nous?

— Naturellement.

— Ah!

— Loudéac était l'ami de Cabestan et il l'a trahi.

— C'est juste.

— Cartahut m'aimait et je suis devenue votre femme.

— Hélas! soupira M. de Gonidec.

— Enfin je l'ai trahi, moi qu'il adorait, et j'ai voulu le faire assassiner; je suis donc, à ses yeux, la plus coupable de tous.

— Alors vous serez, selon vous, la dernière page de sa vengeance? fit M. de Gonidec.

— Oui.

Le sourire n'abandonna point les lèvres d'Olympe.

— Je serai sa dernière victime, s'il n'est pas la mienne, toutefois.

— C'est une rude partie à jouer, ma fille, dit Loudéac.

— Je la jouerai, mon oncle.

— Tu la gagneras, j'en suis sûr.

— Je l'espère bien.

M. de Gonidec regardait sa femme avec une naïve curiosité.

— Ecoutez-moi encore, poursuivit-elle; je ne crains Cartahut que dans un seul cas.

— Lequel?

— Dans le cas où il m'aurait pardonné et

ne m'aurait pas inscrite sur sa mystérieuse liste de proscription.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'alors il ne me haïrait pas.

— Vous tenez donc à sa haine?

— Naturellement, pour reconquérir son amour.

Et M. de Gonidec fit un soubresaut sur son siége.

Olympe éclata de rire :

— Ah çà, mon cher, s'écria-t-elle, allez-vous donc jouer à l'Othello?

— Mais...

– Ce serait un peu tard, ajouta-t elle, faisant allusion sans doute à sa vie orageuse et courtisanesque depuis quinze ans.

— Ainsi, dit M. de Gonidec en baissant la tête, vous songez à vous faire aimer du prince?

— J'ai été sa femme autrefois.

— Bien !

— Je veux devenir sa maîtresse.

— Prenez garde de faire fausse route, dit M. de Gonidec.

— Comment cela?

— Le prince a une maîtresse...

— Je le sais.

— Une maîtresse qu'il aime.

— Bah ! il cessera de l'aimer.

— Quand donc ?

— Le jour où il me verra auprès d'elle.

M. de Gonidec ne répondit rien.

Mais son visage exprimait une sorte de scepticisme railleur.

Olympe haussa imperceptiblement les épaules et se leva.

— Je n'ai plus qu'un mot à dire, fit-elle.

— Parlez, dit le vicomte.

— Il est probable que vous ne me reverrez pas aujourd'hui.

— Bah !

— Ni demain...

— Vous allez donc faire un voyage ?

— Non, je ne quitte point Paris.

— Alors...

— Alors, le reste ne vous regarde pas !

Et Olympe ouvrit la porte et gagna l'escalier.

Loudéac se mit à la fenêtre pour la voir monter à cheval.

— Une crâne femme, tout de même, murmura-t-il.

M. de Gonidec ne répondit rien.

Il était devenu tout pensif.

Alors le pilote lui mit la main sur l'épaule :

— Vous n'avez donc pas confiance dans Olympe? dit-il.

— Si, mais...

— Mais quoi?

— J'aimerais autant faire un petit voyage en Amérique ou en Australie.

— Ah bah!

— Et mettre l'Océan entre Cartahut et moi.

— Tarare! fit Loudéac, cela ne vous avancerait pas à grand'chose, mon gentilhomme.

— Vous croyez?

— Et Cartahut irait aussi bien vous chercher dans les pampas que sur le boulevard.

— Mais rien ne nous sauvera donc de cet homme? murmura M. de Gonidec repris d'épouvante.

— Si, Olympe!

— Et si elle ne nous sauve pas?

— Ah! dame! alors...

Loudéac eut un sourire philosophique:

— Je sais bien, dit-il, que vous êtes plus jeune que moi, et que ce sera plus dur; mais moi j'ai quatre-vingts ans, et mourir d'une façon ou d'une autre... cela m'est bien égal.

Et sur cette réflexion, Loudéac ferma la fenêtre.

Olympe était, du reste, sortie de la cour.

. . . .

Mme la vicomtesse Olympe de Gonidec montait au petit galop de chasse l'avenue des Champs-Elysées.

Un groom de quinze ans la suivait à distance, monté sur le robuste poney.

Quand elle fut à la hauteur de la rue de Morny, Mme de Gonidec s'arrêta.

Alors le groom poussa son cheval et la rejoignit.

Le groom était un garçon à la mine éveillée, à l'œil intelligent et astucieux.

La vicomtesse n'avait pas de secrets pour lui, et se faisait accompagner par le petit drôle quand elle donnait rendez-vous à ses amants dans ses promenades à cheval du matin.

— Baptiste, lui dit-elle, approche.

Le groom rangea son cheval auprès de la belle jument alezane.

Puis il attendit.

— Tu es un garçon discret? fit Olympe.

— Madame la vicomtesse a pu s'en apercevoir, répondit-il.

— Tu es intelligent...

— Madame la vicomtesse est bien bonne.

— Une gratification de quinze louis ne te déplairait pas...

— Je ne sers pas madame la vicomtesse par intérêt, mais je ne ferai jamais à madame la vicomtesse l'injure de refuser son argent.

— C'est bien; il y a donc quinze louis pour toi.

— J'attends les ordres de madame la vicomtesse.

— Il faut m'écouter d'abord.

Le groom s'inclina.

— Nous allons au bois, dit Mme de Gonidec.

Une nouvelle inclinaison de tête du groom suivit ces paroles.

— Nous prendrons l'avenue de l'Impératrice d'abord.

— Bon ! fit Baptiste.

— Nous tournerons à droite et nous nous dirigerons vers Madrid.

Le groom attendit encore.

— Nous sortirons par la grille de Madrid et nous traverserons le parc de Saint-James.

— Et puis ? fit le groom.

— A un moment donné, je laisserai tomber ma cravache.

Le groom écoutait attentivement.

— Tu mettras pied à terre pour la ramasser.

— Oui, madame.

— Et, en me la présentant, tu remarqueras bien la maison devant laquelle nous nous serons arrêtés.

— Compris, dit le groom. Est-ce tout ce que madame la vicomtesse m'ordonne?

— Pour le moment.

— Ah!

— Nous verrons après.

Olympe poussa son cheval et le groom reprit sa distance.

Un quart d'heure après, Mme de Gonidec galopait dans cette splendide avenue de Saint-James que bordent les plus belles villas des environs de Paris.

Et elle laissa tomber sa cravache devant un joli chalet en briques rouges, à demi perdu dans la verdure d'un vaste jardin.

IX

Dans ce chalet perdu sous l'ombre de vieux arbres, deux personnes causaient.

Nous les connaissons bien toutes deux, — la

princesse Catherine Mickaloff et le comte Paul.

Ce chalet était la résidence d'été de la princesse russe, qui avait abandonné, dès les premiers jours de mai, son hôtel de l'avenue Lord-Byron.

La princesse était assise au milieu d'une verandah dont toutes les fenêtres étaient ouvertes et qui était remplie de fleurs.

Le comte Paul, en toilette du matin, était venu à cheval.

Les Russes, ceux surtout qui ont habité la Crimée, le Caucase et la Géorgie, ont des habitudes matinales.

Depuis qu'elle était à Saint-James, la princesse se levait à six heures du matin, et souvent allait faire une promenade d'une heure dans le bois.

Ce matin-là, comme elle s'apprêtait à sortir, elle avait vu le comte Paul s'arrêter à la grille.

Le comte Paul était devenu le confident, l'ami fidèle de Tuhatrac, comme on a pu s'en apercevoir, et il lui servait même de messager au besoin, car le prince géorgien, qui s'était quelque peu montré à son arrivée à Paris, était maintenant invisible, à ce point que,

parmi la colonie russe et asiatique, l'opinion générale était qu'il avait quitté Paris et s'en était retourné au Caucase.

Il n'était plus au Grand-Hôtel, il n'avait pas pris possession de celui que Catherine Mickaloff avait décoré et meublé avec tant de soin.

Qu'était-il devenu depuis quelques jours?

Nul, excepté la princesse et le comte Paul, n'aurait pu le dire.

Donc, le comte Paul s'était arrêté à la grille.

Il était à cheval, suivi d'un groom qui montait un de ces petits chevaux ardents que fournissent les plaines de la Crimée, et dont l'épaisse crinière pend presque jusqu'à terre.

Le comte Paul avait jeté la bride au groom, en lui recommandant de promener les chevaux au pas dans l'avenue, puis il avait pénétré dans le jardin du chalet.

Catherine l'attendait dans la verandah.

— M'apportez-vous de nouvelles instructions? demanda-t-elle en lui tendant la main.

— Aucune pour aujourd'hui, ma chère amie

— Vous n'avez pas vu Tuhatrac hier?

— Pas hier soir, du moins.

— Il est toujours avec ses anciens amis de Bretagne?

— Toujours.

Catherine soupira :

— Tout cela est un peu long, dit-elle.

Le comte Paul se prit à sourire :

— Voyons, ma belle amie, dit-il, convenez d'une chose.

— Laquelle?

— C'est que, il y a cinq ou six ans, quand vous passiez encore l'hiver à Pétersbourg et que votre palais était le rendez-vous de toute la jeunesse moscovite, si l'on vous avait dit que vous seriez enlevée un jour par les Tcherkesses, conduite dans une forteresse, et que là vous rencontreriez un homme que vous aimeriez au point de tout oublier pour lui, rang, fortune, patrie, vous vous fussiez mise à rire de bon cœur.

— Et vous, mon cher comte, dit la princesse, souriant à son tour, supposiez-vous alors qu'il se rencontrerait de par le monde un homme qui vous dominerait à ce point que vous deviendriez presque son esclave?

— Assurément non.

— Etes-vous mécontent de votre sort?

— Certes non. J'aime Tubatrac comme un frère et presque comme un maître.

— Et moi, dit Catherine en souriant, je suis heureuse et fière d'être son esclave.

— Ce qui ne vous empêche pas de soupirer, ma pauvre princesse.

Une légère rougeur monta au front de Catherine.

— Tenez, dit-elle, je vais vous faire une confidence.

— Parlez...

— Je suis jalouse.

— Et de qui donc, mon Dieu?

— D'*elle*.

La princesse souligna ce mot.

— La première femme de Cartahut?

— Oui, j'en suis jalouse, depuis qu'il m'a tout dit.

— Mais vous êtes folle, princesse!

— Nullement.

— Vous savez pourtant bien qu'il hait cette femme autant qu'il l'a aimée.

— Il croit la haïr, mais....

— Mais quoi donc, mon Dieu?

— Il l'aime encore, j'en suis sûre.

Le comte Paul éclata de rire.

— Voyons, princesse, dit-il, vous n'y pensez vraiment pas.

— Mais si, au contraire.

— Savez-vous que cette femme a près de quarante ans, aujourd'hui?

— Qu'importe? si elle est toujours belle...

— Et le prince ne vous a-t-il pas dit cent fois qu'il lui réservait un châtiment terrible?

— Oui, il m'a dit tout cela.

— Et vous n'y croyez pas?

— Je crois à sa sincérité, voilà tout. Mais...

— Vous vous défiez de son cœur?

— Oui.

— Et quelle raison avez-vous pour cela?

— Le tour de vengeance qu'il a assigné à cette femme.

— C'est vrai, elle sera la dernière.

— Parce que, dit-il, elle est la plus coupable. Raisonnement absurde, mon ami, poursuivit la princesse, puisque tant que cette femme vivra, je ne pourrai, moi, être la femme de Tuhatrac.

— Un peu de patience, princesse.

— Figurez-vous, reprit Catherine Mickaloff, que j'ai eu la fantaisie de la voir, cette femme.

— Ah! vous l'avez vue?

— Oui.

— Quand cela?

— Pas plus tard qu'hier.

— Alors Tuhatrac n'en sait rien encore?

— Absolument rien.

— Où donc l'avez-vous vue?

— J'ai su qu'elle sortait chaque matin de chez elle, à cheval, suivie d'un groom.

— Bon!

— Et je suis montée dans un fiacre dont j'ai baissé les stores, et je suis allée m'établir au coin de la rue de la Ville-l'Evêque, où elle a son hôtel.

— Et vous l'avez vue de près?

— Elle a passé à côté de moi.

— Eh bien! comment la trouvez-vous?

— Admirablement belle, et depuis hier je suis horriblement jalouse.

— Mais vous avez dû la trouver... vieille?

Et le comte eut un sourire.

— On ne lui donnerait pas trente ans.

— Allons! ma chère princesse, dit le comte Paul en riant, ne vous mettez donc point ainsi martel en tête. Tuhatrac vous aime et n'aime que vous.

— Oh! j'ai peur qu'il ne pardonne à cette femme.

— Soit, dit le comte, admettons-le. Le pardon n'est pas l'amour.

— Mais vous n'y songez pas, mon ami?

— Plaît-il ?

— S'il pardonne à cette femme, elle ne mourra pas.....

— Ah! c'est juste!

— Et il faut qu'elle meure! dit Catherine, dont l'œil eut un fauve éclair, et dans l'âme de qui s'éveilla cet instinct sauvage qui gît au fond du cœur du Moscovite le plus civilisé.

Et comme ils causaient ainsi, ils entendirent sur la route le galop de deux chevaux.

Ce n'était pas rare, à cette heure, dans l'allée de Saint-James, et par cette splendide matinée ensoleillée et embaumée de mille senteurs.

Cependant Catherine Mickaloff tourna la tête et regarda.

Une amazone passait au galop.

Catherine jeta un cri.

— *Elle*! dit-elle.

Le comte Paul en poussa un autre, car, au moment où l'amazone passait devant la grille du chalet, son cheval s'abattit.

Monture et écuyère roulèrent comme une avalanche sur le sol, à la porte même de la princesse Mickaloff.

Le cheval se releva, mais l'amazone demeura étendue au milieu de la route.

En ce moment aussi, le groom arrivait, sau-

tait à bas de son cheval et se précipitait sur sa maîtresse.

L'amazone paraissait évanouie.

Le groom, tout en jetant des cris, s'approcha de la grille et sonna violemment.

Catherine Mickaloff et le comte Paul, pâles tous deux, se regardaient.

— Princesse, dit enfin ce dernier, on nous demande du secours.

— Je vous dis que c'est *elle*.

— Olympe?

— Oui.

Et Catherine parlait d'une voix étranglée.

— Elle ou une autre, dit le comte, il faut la secourir.

Et il s'élança hors de la verandah.

Mais déjà les domestiques de Catherine, mis en rumeur par les coups de sonnette multipliés du groom, avaient ouvert la grille et se trouvaient dans l'avenue.

Le comte arriva au moment où ils relevaient l'amazone évanouie et le front ensanglanté.

— Au secours! au secours! hurlait le petit groom en se tordant les mains.

Le cheval de l'amazone, en se relevant meurtri et couronné, avait pris le galop et retournait vers Madrid.

Le comte Paul fit apporter une chaise longue, on y plaça l'amazone, qui ne donnait plus signe de vie, et on la transporta dans le chalet.

— Morte! fit Catherine en venant au-devant du triste cortège.

— Non, répondit le comte, évanouie seulement et blessée au front.

La princesse attacha sur sa rivale un regard chargé de haine.

— Comme elle est belle ! dit-elle.

Un sourire vint aux lèvres du comte Paul, et il dit en russe :

— Vous n'allez pas la tuer, au moins ?

— La tentation est grande !

— Oui, mais Tuhatrac a ses projets.

Catherine soupira.

Puis elle aida elle-même à transporter Mme de Gonidec, car c'était bien elle, dans une chambre à coucher.

On la plaça sur un lit, et la princesse voulut elle-même laver le sang qui coulait de son front et panser la blessure.

Après quoi elle lui frotta les tempes avec du vinaigre et des sels anglais.

Un soupir s'échappa de la poitrine d'Olympe, mais elle ne rouvrit pas les yeux.

Et cependant Olympe n'était pas évanouie pour de bon, et elle pensait :

— Ce n'est pas mon imbécile de mari qui, au risque de se tuer, se serait ainsi introduit au cœur même de la place ennemie.

Maintenant, j'y suis et j'y reste! A nous deux donc, princesse Mickaloff; nous allons rous disputer le prince Tuhatrac.

Et comme on continuait à lui donner des soins, Olympe pensa qu'elle ne pouvait prolonger indéfiniment son évanouissement, et elle rouvrit les yeux, et comme la princesse était penchée sur elle, elle la regarda...

X

Ce n'était pas une femme comme Olympe Mignot vicomtesse de Gonidec qui se fût laissée désarmer par la princesse Catherine Mickaloff.

Et si cette dernière avait eu la fantaisie tardive de la voir, il y avait longtemps qu'Olympe s'était donné la satisfaction de contempler à la dérobée les traits de cette femme qui était

parvenue à la remplacer dans le cœur ulcéré de Cartahut.

Un soir, il y avait deux mois de cela, deux femmes, en domino, un loup sur le visage, avaient passé plusieurs heures dans un petit salon du Grand-Hôtel, au rez-de-chaussée.

Comme c'était la nuit de la mi-carême, on les avait à peine remarquées.

Ces deux femmes n'étaient autres que Mme de Gonidec et sa femme de chambre.

Le petit salon était au bas du grand escalier, et la porte en avait été constamment entre-bâillée.

Olympe était venue là avec un double espoir :

Celui de voir non-seulement la princesse Catherine, mais encore Cartahut, le prince géorgien.

Cet espoir ne s'était réalisé qu'à demi.

La princesse était sortie vers deux heures du matin pour retourner chez elle; car jamais elle ne passait la nuit au Grand-Hôtel.

Olympe avait pu la voir tout à son aise et s'assurer par elle-même de sa splendide beauté.

Puis elle avait espéré que le prince sortirait à son tour.

Mais le prince n'avait pas bougé de chez lui, et, le matin venu, il avait bien fallu que Mme de Gonidec s'en allât.

Donc Olympe connaissait Catherine Mickaloff de vue, aussi bien que cette dernière pouvait la connaître.

Néanmoins, quand elle rouvrit les yeux, elle regarda avec un étonnement si merveilleusement joué que la princesse russe s'y trompa.

L'éternelle question des gens qui reviennent d'un long évanouissement: « où suis-je? » glissa sur les lèvres d'Olympe.

Et comme le comte Paul se trouvait là, il répondit :

— Vous êtes, madame, dans une maison de l'avenue de Saint-James.

Vous êtes tombée de cheval et vous vous êtes évanouie.

— Ah! je me souviens, dit Olympe.

Puis elle porta la main à son front avec une expression de souffrance.

— Et je suis blessée? dit-elle.

— Oh! très-légèrement, dit Catherine.

— Madame, poursuivit le comte, votre groom, fort heureusement, a pu nous donner quelques indications, et il est parti à Paris chercher

votre mari, qui arrivera sans doute dans quelques minutes avec un médecin.

Et comme le comte Paul disait cela, on entendit le galop d'un cheval dans l'avenue.

— Le voilà! dit le gentilhomme, qui s'était approché de la fenêtre.

C'était, en effet, le groom qui revenait.

Mais le groom avait eu des instructions particulières de sa maîtresse avant cet accident si merveilleusement mis en scène par Olympe.

Et il entra deux minutes après, en disant :

— Monsieur le vicomte était déjà sorti et il m'a été impossible de le trouver.

— Mais au moins, dit le comte Paul, tu as trouvé un médecin?

— Oh! je ramène le médecin de Mme la vicomtesse, répondit Baptiste.

En effet, une voiture de remise entrait en ce moment dans l'avenue qui conduisait au chalet.

Un vieillard vêtu de noir et cravaté de blanc en descendit.

Olympe le regarda en souriant.

— Ah! mon bon docteur, dit-elle, j'ai failli me tuer.

Le vieillard, qui n'était autre que Kéraniou déguisé en médecin par la volonté d'Olympe,

se fit raconter l'accident dans tous les détails, examina la blessure qu'Olympe avait au front et plissa légèrement la lèvre inférieure.

Et quand il se fut livré à un long et minitieux examen de la malade, il lui dit :

— Tout cela ne sera rien, mais il faut du repos, madame, il faut rester ici un jour ou deux.

— Y pensez-vous, docteur ?

Et Olympe regarda ses hôtes avec une sorte de timidité.

Depuis que Mme de Gonidec avait recouvré ses sens, Catherine n'avait pas dit un mot.

Elle regardait cette femme avec une sombre expression de haine qui n'échappait point à Olympe.

Et Olympe se disait :

— Elle est jalouse, tant mieux ! cela me donne une supériorité sur elle.

Olympe murmura donc :

— Vous n'y songez pas, docteur. Puis-je ainsi abuser de l'hospitalité qu'on vient de me donner ?

— Oh ! madame, répondit le comte Paul, que ceci ne vous préoccupe nullement. Vous êtes chez la princesse Catherine Mickaloff.

Olympe regarda Catherine.

Son visage n'exprimait qu'une curiosité banale et pas la moindre inquiétude.

— Je suis heureuse, madame, dit alors la princesse, que votre accident n'ait pas eu plus de gravité, et je vous supplie de vous considérer ici comme chez vous.

Le prétendu médecin prescrivit une potion calmante, puis il entraîna le comte Paul dans l'embrasure d'une croisée et lui dit :

— Je vous demande mille fois pardon, monsieur, d'insister pour que Mme la vicomtesse de Gonidec demeure ici quelques jours; mais il le faut absolument.

— Est-ce que son état serait grave? demanda le comte.

— Oui et non.

— Ah!

— La blessure au front, insignifiante en apparence, peut se compliquer de douleurs aiguës.

— Vraiment?

— Et la chute que Mme de Gonidec a faite a pu amener des lésions internes qui détermineraient des désordres graves si on la transportait chez elle, même en litière.

Catherine s'était décidée à causer avec Olympe.

Ce premier instinct de haine dominé, elle s'était retrouvée femme, et femme astucieuse.

La panthère avait rentré ses griffes et faisait maintenant *patte de velours*.

Le prétendu médecin s'en alla, annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Olympe prit la potion calmante que Catherine lui présenta elle-même.

Et, cette potion prise, elle parut en proie à une sorte de somnolence subite.

Ses yeux se fermèrent de nouveau.

Alors Catherine Mickaloff installa une de ses femmes au chevet de Mme de Gonidec, puis elle fit un signe au comte Paul, et tous deux sortirent sur la pointe du pied.

Quand ils furent dans la pièce voisine, Catherine regarda le comte.

Celui-ci lui dit en souriant :

— Vous vous demandez ce que nous allons faire?

— Oui, dit Catherine.

— C'est bien simple, répondit le comte, je vais remonter à cheval.

— Et puis?

— Retourner à Paris et voir le prince.

— Et vous lui direz qu'elle est ici?

— Sans doute.

La princesse eut un éclair de haine dans les yeux.

— Tout à l'heure, dit-elle, j'ai été prise d'une tentation horrible.

— Laquelle?

Catherine montra sa belle main à l'annulaire de laquelle était une bague dont le chaton était de la largeur d'un louis.

— Vous voyez cette bague? dit-elle.

— Oui.

— Le chaton renferme un poison qui foudroie.

— Je devine. Vous avez songé un moment à verser le poison dans la potion calmante.

— Je l'avoue.

Le comte haussa les épaules.

— Tuhatrac ne vous l'eût point pardonné, dit-il.

Et puis, comme Catherine était pâle de fureur, il ajouta :

— En outre, ma belle amie, nous ne sommes pas en Russie ou au Caucase, ici. Nous sommes en France, dans un pays qui ne plaisante pas avec les empoisonneurs.

— C'est bien, dit Catherine, j'attendrai.

— Qu'attendrez-vous?

— Les ordres de Tuhatrac.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

....

Le comte Paul, dix minutes après, reprenait à cheval le chemin de Paris.

Mais comme il remontait l'avenue de l'Impératrice, il se croisa avec un cavalier.

C'était le prince Tuhatrac.

— Vous! dit le comte.

— Oui, répondit Tuhatrac, je vais à Saint-James voir la princesse.

— Et moi, dit le comte, j'allais à Paris vous chercher.

Tuhatrac se prit à sourire.

— Car, ajouta le comte Paul, il s'est passé des choses assez surprenantes ce matin au chalet de la princesse.

— Je le sais, dit Tuhatrac.

— Hein? fit le comte.

— Une femme est tombée de cheval à la grille même du chalet.

— Ah! vous savez cela?

Et le comte, stupéfait, regardait Tuhatrac.

— Attendez donc, dit froidement le prince, cette femme qu'on a transportée chez Catherine, c'est Olympe.

— Oui, c'est elle.

— Et son médecin, qu'on est allé chercher en toute hâte, a déclaré qu'on ne pouvait la transporter chez elle.

— Justement.

— Or, mon bon ami, poursuivit Tuhatrac, ce médecin n'est pas un médecin.

— Plaît-il?

— C'est l'intendant Kéraniou.

— En vérité!

— Et ce n'est pas le hasard qui a fait tomber Mme de Gonidec de cheval. Elle est habile écuyère et elle a pratiqué l'*école de chute*.

— Mais alors...

— Alors Olympe n'est pas fâchée de me revoir, dit le prince en souriant, et en pénétrant chez Catherine elle a un petit plan stratégique, c'est elle qui engage la bataille!

Et Tuhatrac pressa légèrement le flanc de son cheval, et le comte et lui redescendirent au galop l'avenue de l'Impératrice.

XI

Olympe était donc restée seule avec la princesse Catherine.

Ces deux femmes s'étudiaient et s'observaient, comme deux lionnes qui vont se disputer l'amour du roi du désert.

Olympe avait tout son calme, tout son sang-froid.

La princesse était remise de sa première émotion haineuse.

Elles étaient dignes l'une de l'autre.

Belles toutes deux, astucieuses, énergiques, elles étaient faites pour lutter pied à pied, et griffe contre griffe.

Après le départ du comte Paul, la princesse était rentrée dans la chambre.

Tout à l'heure, Olympe avait fermé les yeux et paru s'endormir.

La princesse entra donc sur la pointe du pied.

Olympe dormait toujours ou du moins feignait de dormir.

La princesse s'avança jusqu'au pied du lit et se prit à la contempler.

Olympe était toujours belle; on eût dit qu'elle avait vingt-cinq ans.

La femme de chambre qui s'était assise au chevet était Russe.

La princesse lui adressa la parole en russe.

— Tu vas descendre à l'office, lui dit-elle.

La femme de chambre se leva.

— Tu prépareras une autre potion.

— Oui, madame.

— Et tu verseras dedans le contenu de cette fiole.

Ce disant, la princesse tira un petit flacon de son sein.

Olga, c'était le nom de la femme de chambre, regarda sa maîtresse avec inquiétude, presque avec effroi.

Un sourire vint aux lèvres de Catherine.

— Rassure-toi, dit-elle.

Olga était la confidente de sa maîtresse.

C'était une fille pauvre, de la petite bourgeoisie moscovite, qui avait été élevée par la mère de la princesse.

Quand cette dernière, enlevée par Kouban, avait été prisonnière des Circassiens, Olga l'avait rejointe dans la forteresse de l'émir.

Olga savait son amour pour le prince Tuhatrac; Olga savait qu'elle était jalouse, et jalouse de cette femme qui pénétrait chez elle d'une façon aussi inattendue.

Olga regarda donc sa maîtresse d'un air qui voulait dire :

—Vous n'allez pas l'empoisonner, au moins?

Et la princesse, souriante, lui répondit :

— Rassure-toi. J'ai donné ma parole au comte Paul.

— Alors, demanda Olga, qui avait son franc parler avec la princesse, pourquoi cette fiole?

— Tu veux le savoir?

Et Catherine souriait toujours.

Olga attendit.

— Cette fiole renferme un narcotique.

— Ah!

— Et quand *elle* l'aura pris, elle dormira pendant douze heures à poings fermés.

— Quelle singulière idée! fit Olga.

— Ecoute et tu comprendras.

Olga regarda sa maîtresse.

— Le comte Paul, reprit Catherine, est allé prévenir le prince.

— Et le prince va venir, sans doute? dit Olga.

— Oui. Et je veux savoir s'il l'aime encore.

— Oh! cela est impossible! dit Olga.

— Qui sait?

Et Catherine prononça ces mots d'une voix étranglée.

— Mais, madame, dit Olga, je ne vois pas comment vous lirez plus facilement au fond du cœur du prince parce qu'*elle* dormira.

— C'est que le sommeil qui s'emparera d'elle, quand elle aura pris cette potion, aura toutes les apparences de la mort.

— Ah! vraiment?

— Les pulsations du cœur deviendront imperceptibles.

— Bon! et après?

— Les dents se serreront, le corps deviendra presque froid.

— Mais elle ne mourra pas?

— Non.

Olga sortit.

La princesse demeura seule au chevet de Mme de Gonidec.

Celle-ci feignait toujours de dormir.

Seulement elle pensait:

— On prétend que la vertu mène toujours à quelque chose. C'est une erreur profonde. Si j'avais toujours été une honnête femme, je n'aurais pas eu des amants, et parmi ces

amants, un chérubin de Moscovite qu'on appelait Yvan et qui se plaisait à m'apprendre la langue de son pays.

Olympe savait le russe; Olympe ne dormait pas ; Olympe n'avait pas perdu un mot de la conversation de la princesse Catherine avec Olga.

Et Olympe se disait encore :

— Ces Russes croient être les seuls à tout savoir. Je connais aussi bien que vous, chère princesse, ce narcotique qui produit un sommeil voisin de la mort.

C'est une substance noirâtre extraite du suc d'une plante indienne appelée *koméa* et qui est très-répandue chez les brahmines et les tugs.

Le brahmine qui veut passer pour saint aux yeux de la foule, en ressuscitant après sa mort, prend de la pâte de koméa.

L'étrangleur qui veut échapper à ses ennemis en fait usage.

Mais il est une chose que vous ne savez pas et que je sais, moi :

C'est que la catalepsie produite par le koméa paralyse tous les sens, excepté un, l'ouïe.

J'entendrai donc tout ce que vous direz, et je ne suis pas venue ici pour autre chose que pour savoir.

Après cette dernière réflexion, Olympe fit un léger mouvement, puis elle poussa un soupir, puis ses yeux se rouvrirent.

Et, regardant la princesse avec son sourire le plus séduisant :

— Que vous êtes donc bonne, princesse! dit-elle.

— Comment vous trouvez-vous, madame? demanda Catherine.

— Mais beaucoup mieux, dit-elle, presque bien ; je crois que ce sommeil m'a guérie.

— Ah! vraiment?

— Et j'espère bien que mon mari va venir me chercher, ajouta Mme de Gonidec.

— Il viendra vous voir, je l'espère, mais il ne vous emmènera pas, chère madame.

— Pourquoi? fit Olympe.

— Mais parce que le médecin ne le veut pas.

— Oh! par exemple!

— Et vous savez, ma chère belle, poursuivit Catherine, qui saisit la main d'Olympe et la pressa affectueusement, vous savez que ce que médecin veut, Dieu le veut aussi.

— Ah! princesse, reprit Olympe, je voudrais bien être indiscrète.

— Soyez-le, chère belle, répondit Catherine.

— Vous êtes femme et vous devez comprendre la curiosité.

— A ce point, répliqua Catherine, que je regrette de n'être point ici dans une condition qui me permette d'écouter aux portes.

— Ah ! tant mieux ! fit Olympe.

— Que désirez-vous savoir ?

— Tout à l'heure, avant que je m'endormisse, poursuivit Olympe, la personne qui était ici a prononcé votre nom. Vous êtes bien la princesse Catherine Mickaloff, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Vous êtes à Paris depuis peu ?

— Depuis le commencement de l'hiver dernier.

— Et c'est bien vous dont on a tant parlé dans le monde parisien ?

— Peut-être bien...

— Vous qui avez été longtemps prisonnière de Schamyl ?

— Non pas de Schamyl, mais de l'un de ses lieutenants, l'émir Kouban.

— Et n'avez-vous pas épousé morganatiquement le fils de cet émir ? demanda encore Olympe.

— Oui certes, le prince géorgien Tuhatrac.

Olympe, toujours impassible, ajouta :

— C'est lui que j'ai vu tout à l'heure?

— Non, dit la princesse, le prince est absent.

— Ah!

— Mais il va revenir au premier jour.

— Figurez-vous, princesse, poursuivit Olympe, que je meurs d'envie de le voir, le prince.

— En vérité!

— On m'a raconté sur lui des choses si romanesques!...

— En effet, il a eu une existence assez aventureuse.

La princesse et Olympe furent interrompues par le retour d'Olga.

La femme de chambre revenait avec la potion.

— Comment! dit Olympe, il faut encore que je prenne cela?

— C'est votre médecin qui l'a ordonné.

— Alors donnez...

Et Olympe, toujours calme, étendit la main vers le plateau que tendit Olga, prit la potion et l'avala lentement.

Puis elle continua à causer, faisant mille questions à la princesse.

Et Catherine, la regardant toujours, lui racontait sa captivité chez les Circassiens.

Olympe, cependant, sentait son front s'alourdir, ses paupières devenir pesantes.

— Le sommeil vous reprend, chère belle, dit-elle.

Olympe voulut protester ; mais ses yeux se fermèrent brusquement et sa langue se trouva paralysée.

Un quart d'heure après, celui qui eût vu la vicomtesse Olympe de Gonidec étendue sur son lit eût juré qu'elle était morte.

Olympe était en catalepsie.

Elle n'aurait pu faire un mouvement, mais elle entendait ce qui se passait autour d'elle.

Bien plus, son ouïe était devenue d'une finesse et d'une perception inouïes.

Elle entendait à une grande distance.

Et une demi-heure après, en effet, le bruit du galop de deux chevaux lui parvint ;

Puis le bruit de la grille qui s'ouvrait et se refermait.

Olympe se dit :

— Voici le prince.

Peu après, en effet, la porte de la chambre s'ouvrit et un homme entra.

Alors Olympe entendit la princesse qui disait :

— Regardez cette femme.

— Bien, répondit le prince.

— Est-ce bien la voix de Cartahut? se demanda Olympe.

— Vous croyez qu'elle dort? demanda encore Catherine.

— Cela est certain.

— Vous vous trompez, dit Catherine; elle est morte.

— Morte?

Et le prince prononça ce mot avec plus d'étonnement que d'émotion.

— Oui, dit Catherine, et c'est moi qui l'ai tuée.

Olympe écoutait toujours.

— Vous l'avez tuée? exclama Cartahut, et pourquoi?

— Parce que j'étais jalouse.

— Bah!

— Cette femme, vous l'avez aimée... vous l'aimez encore!

— Moi! exclama Cartahut; vous voulez rire, chère amie. Car voici bien la première fois que je vois cette femme.

Si Olympe avait pu faire un geste, ouvrir la bouche, elle eût certainement trahi sa stupeur.

Mais Olympe était paralysée.

Elle entendait, elle ne pouvait voir.

Et elle se disait :

— Mais cet homme n'est donc pas Cartahut? ou bien ne me reconnaît-il pas?

Et ce qu'elle ne pouvait voir, en ce moment, c'était un geste de Cartahut posant un doigt sur ses lèvres.

XII

Donc Olympe entendait, mais elle ne voyait pas.

Et elle entendait le prince Tuhatrac qui disait :

— En vérité, ma chère Catherine, vous êtes d'une jalousie ridicule.

Oui, cela est vrai, il est de par le monde une Française que j'ai rencontrée aux Indes et que j'ai beaucoup aimée. Mais il y a loin des Indes à Paris, et c'est à Paris que nous sommes.

Or, ma chère amie, voir dans toutes les femmes une rivale n'est même plus de la jalousie, c'est de la folie!

Il y avait une autre femme qui ne compre-

nait pas ces paroles plus que Mme de Gonidec;

C'était la princesse Catherine, qui regardait Tuhatrac avec stupeur.

Et Tuhatrac lui faisait signe de se taire, et il poursuivait :

— Ainsi vous avez empoisonné cette femme, malheureuse que vous êtes!

Catherine ne répondait pas.

Olympe se disait :

— Cette voix a bien quelque ressemblance avec celle de Cartahut, mais est-ce bien lui? D'abord il prétend ne m'avoir jamais vue... et puis, si c'était lui, il ne pourrait se défendre d'une certaine émotion, puisqu'il me croit morte.

Le prince reprit la parole.

Mais, cette fois, Olympe eut beau prêter l'oreille, elle ne comprit pas.

Tuhatrac s'exprimait en langue hindoue, cette fois, une langue que personne ne sait à Paris, pas même les Russes.

Catherine Mickaloff l'avait apprise de lui pendant son long séjour dans la forteresse de Kouban.

C'était le langage qu'elle et Tuhatrac parlaient dans les situations extrêmes, quand ils

voulaient être certains que nul ne pouvait les entendre.

Et le prince dit alors :

— Catherine, vous êtes folle. Vous avez voulu me mettre à l'épreuve et voir si j'aimais toujours cette femme.

La princesse baissa la voix.

Tuhatrac continua :

— Olympe est immobile, roide, presque froide, et tout autre que moi s'y tromperait ; mais je ne m'y trompe pas, ma chère Catherine. Vous lui avez fait prendre une potion de koméa.

— C'est vrai, balbutia Catherine.

— Or, poursuivit Tuhatrac, quand on joue avec les poisons indiens, il faut en connaitre toutes les propriétés.

— Que voulez-vous dire ?

— Le koméa produit une léthargie voisine de la mort, mais il ne paralyse pas l'ouïe.

La princesse eut un geste de surprise.

— Ainsi donc, dit-elle, cette femme entend ce que nous disons ?

— Oui, seulement elle ne doit pas, elle ne peut pas savoir l'hindou.

— Alors elle ne comprend pas ?

— Evidemment non.

Catherine respira.

Le prince se mit à sourire en regardant Catherine.

— Vous serez donc toujours folle! dit-il. Comment pouvez-vous supposer que j'aime encore cette femme?

— Eh! le sais-je? dit Catherine avec emportement. Pourquoi n'en finissez-vous pas avec elle?

Tuhatrac était calme et froid.

— Ceci est mon secret, dit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'est que son tour viendra.

— Ah!

— Et que le châtiment sera terrible.

— Vous me le promettez?

— Je fais mieux. Sur la mémoire de notre vieil ami Kouban, je vous le jure.

— C'est bien, dit Catherine, je vous crois.

Et elle lui tendit la main.

— A présent, continua Tuhatrac, écoutez-moi.

— Parlez...

— Ce n'est pas le hasard qui a fait entrer cette femme ici.

— Est-ce possible?

— C'est volontairement qu'elle est tombée de cheval.

Catherine eut un nouveau geste de surprise.

— Volontairement, poursuivit Tuhatrac, qu'elle s'est blessée au front.

— Mais pourquoi est-elle venue ici?

— Pour voir d'abord.

— Et puis?

— Et pour me voir, moi, car elle ne m'a pas encore vu, et tous ses complices lui répètent que Tuhatrac et Cartahut ne font qu'un. Elle doute encore, elle veut être fixée.

— Le sera-t-elle?

— Peut-être...

Et le prince eut un de ces sourires mystérieux qui donnent le frisson.

— Mais, dit encore Catherine, sur quoi basez-vous cette opinion que vous venez d'émettre?

— Il est venu un médecin ici, n'est-ce pas?

— Oui, le sien.

— Eh bien, ce médecin n'est pas un médecin.

— Bah!

— C'est Kéraniou, son intendant.

— En êtes-vous sûr?

— Je suis toujour sûr de ce que j'avance.

Il y eut un moment de silence.

Olympe pensait:

— Je donnerais des sommes folles pour

comprendre ce qu'ils ont dit. Ah! si je pouvais seulement ouvrir les yeux!

La voix du prince se fit entendre de nouveau.

Cette fois, Tuhatrac s'exprimait en français.

— Vous vous croyez toujours en Russie, ma pauvre Catherine, dit-il. Vous voilà avec un cadavre chez vous; et ce cadavre, c'est vous qui l'avez fait.

— Nous dirons qu'elle a succombé à sa blessure.

— Malheureusement, il ne se trouvera pas un médecin qui vous croira. Et si l'on fait l'autopsie...

Olympe eût frissonné si son corps n'eût été complétement rigide.

— Je serais d'avis, moi, de me débarrasser de ce cadavre le plus tôt possible, poursuivit le prince.

— Mais comment?

— En l'enterrant ce soir dans le jardin.

L'épouvante envahit l'âme de Mme de Gonidec.

On pouvait l'enterrer vivante!

— Ceci est impossible, dit Catherine.

— Pourquoi?

— Mais parce que son mari va venir.

— Et il la fera transporter chez lui?

— Naturellement.

— Il peut se faire aussi que le mari ne vienne pas.

Olympe se disait :

— Certainement, il ne viendra pas, ni Kéraniou, ni le groom non plus.

— Quel poison avez-vous employé? demanda le prince.

— Un poison indien qui ne laisse pas de traces.

— Vous croyez?

— Oh ! j'en suis sûre.

— Alors, vous pensez qu'on peut croire qu'elle est morte de sa belle mort?

— Oui.

— Attendons, en ce cas; il faut faire prévenir la famille.

Olympe écoutait et se disait :

— On ne m'enterrera pas avant le temps légal. J'ai donc quarante heures devant moi, et ma léthargie ne durera pas quarante heures.

Et elle se trouva un peu rassurée par cette réflexion.

Tuhatrac s'approcha du lit.

Le corps de Mme de Gonidec était parfaitement insensible. Cependant elle devina qu'il la touchait.

— Êtes-vous bien sûre qu'elle soit morte? dit-il enfin.

— Pouvez-vous en douter?

— J'en doute, dit le prince.

— Oh! par exemple! mais voyez, le front est déjà froid.

— Soit.

— Le cœur ne bat plus.

— Je le veux bien.

— Posez une glace devant sa bouche et vous verrez que la glace ne sera point ternie.

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle soit morte.

— En vérité?

— Et, dit encore le prince, je veux la soumettre à une expérience.

— Laquelle?

— Je vais la frictionner avec une certaine huile dont se servent les Circassiens en pareil cas.

— Et si elle n'est pas morte...

— Elle ouvrira presque instantanément les yeux.

Olympe entendait tout cela.

— Ah! mon ami, s'écria alors la princesse Catherine, pardonnez-moi.

— Que voulez-vous donc que je vous par-

donne? demanda le prince, qui feignit un accent d'étonnement.

— Je vous ai trompé.

— Comment cela ?

— En effet, cette femme n'est pas morte.

— Ah ! vous en convenez?

— Elle n'est qu'en léthargie, grâce à un breuvage que je lui ai fait prendre.

— Et pourquoi donc avez-vous joué cette horrible comédie, Catherine ?

— Parce que je suis jalouse.

— Vous me l'avez dit déjà.

— Et que je voûlais voir...

— Si je me lamenterais à la vue de ce prétendu cadavre, n'est-ce pas ?

— Oui.

Le prince se mit à rire.

— Je vous répète, fit-il, que je vois cette femme pour la première fois.

— Je vous crois, maintenant.

— Mais, reprit Tuhatrac, si vous avez pu produire cette léthargie, vous avez le moyen de la dissiper?

— Sans doute.

— Instantanément?

— A peu près.

— Eh bien! faites que cette femme reprenne ses sens.

— Bon!

— Et vous verrez qu'elle me regardera avec étonnement, elle aussi.

Olympe se disait :

— Il est impossible que Tuhatrac ne connaisse pas les propriétés particulières du koméa. Il doit savoir que j'entends tout. La preuve, c'est que, tout à l'heure, il a parlé dans une langue qui m'est inconnue.

Allons, cet homme est aussi fort que moi. C'est une lutte entre nous. Qui l'emportera ?

Et elle se posa cette question avec une sorte d'orgueil.

La princesse Catherine alla chercher un flacon qu'elle déboucha, et versa sur le coin de son mouchoir quelques gouttes de la substance liquide qu'il contenait.

Puis elle passa ce mouchoir ainsi imbibé sur les tempes et dans les mains de Mme de Gonidec.

Alors Olympe éprouva comme une violente commotion électrique.

Ses nerfs se détendirent, son cœur se reprit à battre vivement, et, une minute après, ses yeux se rouvrirent.

Cartahut était devant elle, impassible et la regardant avec une sorte de curiosité.

Et Olympe attacha sur lui un regard non moins calme, non moins empreint d'une curiosité banale,

Et elle se dit :

— Allons! maintenant je suis bien sûre de mon fait, cet homme est Cartahut!

XIII

Trois jours s'étaient écoulés.

Mme la vicomtesse Olympe de Gonidec était toujours au chalet de Saint-James.

Que s'était-il passé durant ces trois jours ?

D'abord M. de Gonidec n'avait pas paru.

Kéraniou, le prétendu médecin, était revenu le lendemain, disant que le vicomte, qui ne soupçonnait pas l'état de sa femme, était parti avec un de ses amis pour aller lui servir de témoin à la frontière.

Kéraniou avait même apporté à l'appui de son dire une lettre de M. de Gonidec.

Kéraniou venait tous les jours et jouait à ravir le rôle de médecin.

Mais, par une de ces malchances inouïes, il n'avait jamais pu trouver le prince Tuhatrac au chalet.

Il aurait pourtant bien voulu le voir face à face, pour acquérir, lui aussi, la certitude que c'était bien Cartahut.

Le prince avait à peine causé quelques minutes avec Olympe, le premier jour.

Entre eux, ç'avait été comme une première entrevue entre gens qui vont combattre bientôt à armes courtoises.

Olympe calme et froide, le prince impassible.

Celle-ci ne laissant échapper ni un mot ni un geste qui pût donner à penser qu'elle le reconnaissait.

Celui-là indifférent comme un homme qui a de tout autres soucis que le souvenir d'un vieil amour éteint.

Puis il était parti.

Le soir, Olympe l'avait attendu vainement.

Le lendemain, dans l'espoir qu'il reviendrait, elle avait manifesté une grande faiblesse et s'était plainte de violentes douleurs de tête.

Elle songeait à prolonger son séjour le plus possible.

Le prince n'était pas revenu.

Catherine Mickaloff n'était plus la même femme pour elle.

En vain Olympe cherchait-elle dans son regard un éclair de jalousie, dans son geste une colère contenue.

Catherine était souriante, affectueuse, enjouée.

Le second jour, Olympe se leva.

— Madame, dit-elle à Catherine, je ne puis abuser plus longtemps de vos bontés. Souffrez que je me fasse reconduire chez moi.

— Non certes pas, dit Catherine, je ne veux pas que vous nous quittiez encore...

— Pourquoi?

— D'abord, vous n'êtes pas rétablie.

— Oh! je me sens tout à fait bien.

— Ensuite, le prince veut vous voir.

— Eh bien! qu'il vienne, dit Olympe, qui ne put réprimer un frisson de joie.

— C'est que le prince n'est pas à Paris.

— Où est-il donc?

— Il est reparti.

— Pour la Russie?

— Oh! non, dit Catherine. Il est allé en Bretagne.

Olympe tressaillit.

— Ah! fit-elle, en Bretagne?

— Oh! dit Catherine, ce n'est plus un voyage à présent. On va à Rennes en huit heures, à Saint-Malo en neuf ou dix.

Olympe était redevenue impassible.

— Ah! dit-elle, le prince est allé à Saint-Malo?

— Oui, madame, il est allé visiter une terre qu'il veut acheter.

— Le prince veut donc se fixer en France?

Catherine se prit à sourire.

— Oh! dit-elle, vous savez... le prince est fabuleusement riche.

— Je le sais, dit Olympe.

— Riche et plein de fantaisies.

— C'est son droit.

— Il adore la chasse, la chasse au sanglier surtout.

— Vraiment?

— On lui a dit qu'entre Rennes et Saint-Malo, tout près de Combourg, il y avait un château à vendre, et avec le château une forêt giboyeuse, et il est parti.

— J'aurais pu donner d'excellentes indications au prince, fit Olympe.

— Ah!

— Nos terres sont situées en Bretagne, et tout près de Saint-Malo.

Et, dit Olympe, j'ai beau chercher, je ne vois pas quelle est la terre à vendre dans ces parages.

— La terre de Lorgerie.

Si calme, si maîtresse d'elle-même qu'elle fût, Olympe ne put réprimer un geste de surprise, presque d'effroi.

— Vous connaissez ce château? fit Catherine.

— Certainement. Il a appartenu jadis à la famille de mon mari.

— Ah!

— Maintenant il est la propriété de mon notaire, et j'ignorais qu'il fût à vendre.

Olympe ne mentait pas en parlant ainsi.

La terre de Lorgerie, une fort belle terre qui valait près d'un million, appartenait, en effet, à maître Ragoulin, ce joli notaire qui avait eu sa part de la curée quand on s'était partagé les millions de Cabestan.

Elle disait vrai encore en affirmant qu'elle ignorait que Lorgerie fût en vente.

Catherine poursuivit avec un ton de parfaite indifférence:

— Il paraît que ce notaire a une fille à marier.

— Une fille qui est ma filleule, dit Olympe.

— Et qu'il y a des anicroches à propos de ce mariage.

— En vérité?

— Sans doute une question d'intérêt, puisque le père se décide à vendre son château.

— Je ne sais pas, dit Olympe. Mais, enfin, quand reviendra le prince?

— Demain au plus tard.

— Ce qui fait, chère princesse, que vous voulez me garder encore un jour ou deux?

— Oui, chère belle.

— Soit, princesse.

Le bruit d'une voiture se fit entendre sous les fenêtres.

Catherine souleva un rideau et dit :

— Voilà votre médecin, ma belle amie.

— Oh! je n'ai plus besoin de lui. Votre amabilité m'a guérie.

— Mon amabilité et ses potions, dit la princesse en riant.

Puis elle ajouta, en se dirigeant vers la porte :

— Je vais vous l'envoyer.

Et Catherine sortit.

Alors Olympe fronça le sourcil.

— Nous verrons bien si ces gens-là seront

toujours des énigmes vivantes, murmura-t-elle.

Kéraniou entra.

Le domestique qui lui avait ouvert la porte se retira discrètement.

Et Olympe, regardant le faux médecin, lui dit en bas-breton :

—Puisqu'ils se servent devant moi d'un langage que je ne connais pas, je vais leur rendre la pareille.

— Oh ! répondit Kéraniou dans la même langue, tout cela est bien inutile, madame.

— Tu crois ?

— Sans doute, car Tuhatrac et Cartahut ne sont pas les mêmes hommes, et alors tout ce que vous faites depuis trois jours ne servira à rien.

— Ah ! tu doutes encore?

— Je douterai jusqu'à ce que je l'aie vu.

— Tu le verras demain.

— Ah!

— Et si tu as la conviction que c'est Cartahut...

Eh bien, il est plus inutile encore que nous parlions bas-breton.

— Pourquoi?

— Mais parce que Cartahut sait cette langue aussi bien que nous.

— Oui. Mais la princesse ne la sait pas.

— Qu'importe?

— Et Cartahut n'est pas ici.

— Qui sait? Il est peut-être caché dans le voisinage de cette chambre, l'oreille appuyée à une cloison.

— Non.

— Qu'en savez-vous?

— Il est en Bretagne.

Kéraniou eut un geste de surprise.

— Savais-tu que Lorgerie fût en vente?

— Le château de Ragoulin?

— Oui.

— J'entends parler de cela pour la première fois, madame.

— Eh bien, Lorgerie est en vente.

— Vraiment!

— Et c'est le prince qui veut l'acheter.

— Oh! oh! dit Kéraniou inquiet.

— Tu sais quel a été le sort de Ramel?

— Hélas!

— Je crois bien que c'est à présent le tour de Ragoulin.

Kéraniou fronça le sourcil.

— Et puis, ce sera le tien.

— Oh! moi, dit Kéraniou, je ne crains rien.

— Hein? fit Olympe.

Et elle regarda le bonhomme avec étonnement.

— Mon argent est bien caché, dit Kéraniou.

— Oui, mais tu as une fille.

Kéraniou tressaillit et jeta sur Olympe un regard plein d'effroi.

— Tu as voulu épouser ma femme de chambre, il y a dix ans, à notre retour de Bretagne.

— Pauvre femme! dit Kéraniou, qui essuya une larme sur le revers de sa manche.

— Elle est morte en couches. Mais tu en as une fille.

— Oh! dit Kéraniou, qui parut se rassurer un peu, une fille de huit ans. Si vindicatif que soit Cartahut, ce n'est point sur une enfant...

Olympe haussa les épaules.

— Tous les moyens sont bons à qui se venge! dit-elle, et je vais te donner un bon conseil.

— Parlez.

— Mais d'abord, réponds-moi. As-tu vu mon mari?

— Certainement. Il attend toujours vos ordres.

— Eh bien, tu lui conseilleras d'aller faire un voyage en Espagne ou en Italie.

— Quand cela?

— Mais tout de suite. S'il part ce soir, il aura raison. Il ne me sert à rien et il me gêne, au contraire.

— Ah! fit Kéraniou.

Puis il attendit le conseil.

— Tu dis que ton argent est bien caché?

— Oh! oui.

— Mais... ta fille...

— Ma fille est dans une modeste pension de Belleville, et je ne vais pas la voir souvent.

— Tu feras bien d'y aller aujourd'hui.

— Pourquoi donc?

— Ecoute-moi bien. Le prince veut acheter Lorgerie, n'est ce pas?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, cela me prouve que c'est le tour de Ragoulin et non le tien.

— Après?

— Mais ton tour viendra, si toutefois je ne me défais de Cartahut d'ici là.

Kéraniou frissonnait.

— Je n'ai plus besoin de toi, dit Olympe, et je te donne un congé.

— Mais...

— Ecoute donc. Va-t'en à Belleville et reprends ta fille.

— Et puis?

— Et puis, dame! quitte Paris, change de nom, de visage au besoin, et va te cacher quelque part avec ton enfant, en province ou ailleurs.

— J'irai en Angleterre, dit Kéraniou.

— Comme tu voudras.

Et Kéraniou quitta Olympe.

Il était venu calme, presque souriant, confiant en l'astuce et la force d'Olympe.

Il s'en alla bouleversé.

Les dernières paroles de Mme de Gonidec lui avaient mis la mort au cœur.

Son émotion et son effroi étaient tels qu'au lieu de passer à l'hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque, au lieu de rentrer chez lui, Kéraniou se fit conduire à Belleville.

Quand, une heure et demie après son départ de Saint-James, il arriva tout en haut de la rue du Temple, sur l'ancien boulevard extérieur, il renvoya sa voiture.

Puis il entra chez un marchand de vin et y but un coup, pour se donner du courage.

Après quoi il ressortit, jetant autour de lui un regard soupçonneux, tant il avait peur d'être suivi!

Mais personne ne paraissait s'occuper de lui.

Kéraniou monta la rue de Paris, passa devant le théâtre, se retourna quatre ou cinq fois, ne remarqua rien de suspect et continua son chemin.

Tout en haut, il tourna dans la rue des Moulins.

Un long mur s'étendait sur sa gauche, et sur ce mur on lisait en grosses lettres :

Pension de demoiselles, tenue par Mme Besson.

Vers le milieu du mur était une petite porte.

Kéraniou se dirigea vers cette porte, puis sa main s'allongea vers la chaîne qui correspondait à une sonnette placée à l'intérieur.

Et alors son cœur se prit à battre à outrance, et une sueur glacée inonda son front chauve.

Kéraniou avait le cœur plein d'épouvante.

Quelque chose lui disait qu'un malheur l'attendait de l'autre côté de cette porte.

Et il n'osait sonner...

XIV

Kéraniou avait, en effet, épousé cette femme de chambre que M[me] de Gonidec avait emmenée en Bretagne l'année où elle crut avoir tué Mériadec en le jetant à la mer du haut de la plate-forme du manoir de Plouesnel.

La pauvre fille était morte en donnant le jour à son enfant.

Cette enfant, une petite fille de huit à neuf ans maintenant, était le seul être qu'aimât le bandit appelé Kéraniou.

Même à une époque où il croyait Cartahut et Mériadec bien morts, et où il se croyait assuré de l'impunité, Kéraniou n'avait pu se défendre de frissonner en songeant à sa fille, sous l'impression d'une vague et indéfinissable épouvante.

Aussi avait-il élevé sa fille dans l'ombre et le silence.

L'enfant était demeurée en nourrice pendant cinq ou six ans, sous un nom supposé, chez des paysans franc-comtois.

Ensuite Kéraniou l'avait placée dans ce pen-

sionnat de demoiselles, perdu dans une rue à peu près déserte de Belleville.

Là il avait pris un autre nom et se faisait appeler M. Révol.

Une seule personne venait avec lui voir l'enfant de temps à autre.

C'était la sœur de la mère morte, une bonne grosse fille, cuisinière dans une maison aristocratique du faubourg Saint-Honoré.

Kéraniou lui avait fait un conte à propos de ce changement de nom.

La brave femme n'avait pas demandé de bien grandes explications.

Kéraniou lui avait dit :

— Je suis dans le commerce. Il y a des gens qui croient que je suis veuf, d'autres qui me croient garçon. J'aurai besoin de me remarier, c'est sûr, et j'aime autant qu'on ne sache que j'ai une fille qu'au dernier moment.

La belle-sœur de Kéraniou se nommait Mme Rose.

Elle venait voir sa nièce très-souvent, au moins une fois par semaine.

Quelquefois elle la faisait sortir le dimanche et la ramenait le soir.

Dans le pensionnat, on ne connaissait la petite que sous le nom d'Emma Révol.

Jamais Kéraniou ne l'avait conduite chez lui.

Le bonhomme était donc à peu près tranquille, et si Mme de Gonidec ne lui avait dit, ce jour-là : Prends garde à ta fille ! il est probable qu'il fût resté dans sa quiétude.

Et cependant, la main sur le fil de fer de la sonnette, il hésitait.

Et ses tempes étaient baignées de sueur, et il eût hésité encore longtemps si, tout à coup, des cris joyeux ne fussent parvenus à son oreille.

Les petites pensionnaires sortaient de classe.

C'était l'heure de la récréation, et elles venaient jouer dans le jardin du pensionnat.

Il sembla même à Kéraniou reconnaître, parmi toutes les voix enfantines, la voix de sa fille.

— Je suis fou, se dit-il.

Et il sonna.

Ce fut une surveillante qui vint lui ouvrir.

Kéraniou entra, et, tandis que la surveillante le saluait, il jeta un regard rapide sur le groupe des pensionnaires.

Sa fille n'y était pas !

— Où est ma fille? dit-il.

La surveillante, qui était toute nouvelle et qui le voyait pour la première fois, lui dit :

— Comment vous nommez-vous, monsieur?

— Révol, dit Kéraniou.

— Vous êtes le père de la petite Emma Révol?

— Oui, où est-elle?

— Mais, monsieur, dit la surveillante, elle est sortie.

— Sortie!

— Oui, sa tante est venue la chercher ce matin.

Kéraniou sentit son cœur se serrer.

— Ce n'est pourtant pas dimanche, aujourd'hui, dit-il.

— Non, monsieur, mais c'est jeudi.

— Ah! c'est juste. Et vous dites que sa tante...

— Sa tante est venue ce matin.

— Mais elle n'est pas libre en semaine, fit Kéraniou.

Et il s'obstinait à chercher du regard son enfant au milieu des groupes de petites filles.

Il était pâle, et la sueur découlait de son front en grosses gouttes.

La maîtresse de pension s'avança vers lui à son tour :

— Comment! monsieur Révol, dit-elle, vous ne saviez pas que votre fille était sortie?

— Mais c'est donc vrai ? exclama Kéraniou.

— Sans doute. Mme Rose est venue ce matin, à huit heures, et la petite était bien contente, allez !

— Mais, dit Kéraniou, comment se fait-il que ma belle-sœur soit venue aujourd'hui ?

— Ses maîtres sont à la campagne.

— Ah ! c'est différent.

Kéraniou n'était cependant rassuré qu'à moitié.

Il s'en alla, gagna au pas de course la rue de Paris et arriva à la station des voitures.

— Il y a du pourboire si tu marches rondement, dit-il à un cocher de fiacre.

— Comme un vélocipède, répondit le cocher. Où allons-nous, bourgeois?

— Faubourg Saint-Honoré, rue des Écuries-d'Artois, 19, répondit Kéraniou.

— Une jolie trotte !

Et le cocher fouetta ses chevaux.

Kéraniou se sentait de plus en plus bouleversé, et il continuait à se poser cette question étrange :

— Pourquoi Mme Rose avait-elle fait sortir sa nièce le jeudi et non le dimanche?

Les chevaux du fiacre marchaient bien ; en trois quarts d'heure Kéraniou eut franchi la

distance qui sépare Belleville de la rue des Écuries-d'Artois.

Kéraniou entra comme une bombe dans le vestibule de la maison.

— Mme Rose y est-elle? demanda-t-il en passant devant le concierge.

— Oui, monsieur, lui répondit-on.

Mme Rose était cuisinière au premier étage.

Kéraniou enfila l'escalier de service, monta et sonna.

On ne lui répondit point.

Il sonna une seconde fois, puis une troisième fois.

Et toujours la porte demeura close.

Alors il redescendit.

— Mais il n'y a personne! dit-il au concierge.

— Les maîtres sont à la campagne.

— Ah! dit la concierge, je me rappelle maintenant qu'elle est sortie tout à l'heure.

— Seule?

— Non, avec sa petite nièce qu'elle est allée chercher ce matin.

Kéraniou respira bruyamment.

— Je crois bien, ajouta la concierge, qu'elle est allée promener la petite aux Tuileries.

Kéraniou s'élança au dehors.

Il avait renvoyé son fiacre, mais il était à deux pas des Champs-Elysées et il y courut.

Là, il grimpa sur l'impériale de l'omnibus qui descend les Champs-Elysées.

Le bonhomme était calmé du reste.

Maintenant, il trouvait tout naturel que Mme Rose, libre de son temps, par suite de l'absence de ses maîtres, fût allée chercher sa nièce à la pension.

On avait vu la petite avec elle. Donc toutes ses appréhensions, à lui Kéraniou, étaient chimériques.

Peu à peu le bonhomme retrouva tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit.

— Voyons, se dit-il tandis que l'omnibus descendait rapidement vers la place de la Concorde, il ne s'agit pas de perdre la tête, Kéraniou, mon ami, il faut nous tirer d'affaire et suivre le conseil d'Olympe, qui a toujours une forte tête.

Elle n'a plus besoin de moi, filons.

Et Kéraniou se prit à songer aux moyens de quitter Paris le soir même et d'emmener sa fille.

Au coin de la rue de Rivoli, il descendit de l'omnibus et entra dans le jardin des Tuileries par la première grille qu'il trouva ouverte.

Il fit cent pas environ sous les marronniers

et s'arrêta brusquement; son cœur battait, ses jambes fléchissaient sous lui.

Une demi-douzaine d'enfants jouaient sous les grands arbres, et parmi ces enfants, Kéraniou avait reconnu sa fille.

A deux pas, assise sur un banc, Mme Rose tricotait un bas de laine.

Kéraniou se précipita vers l'enfant, la prit dans ses bras, l'y serra avec transport, et Mme Rose qui accourait vers lui le vit pleurer.

— Mais qu'avez-vous donc? fit-elle, et pourquoi êtes-vous ici?

— Tiens, papa qui pleure, dit la petite fille Pourquoi donc pleures-tu, père?

Kéraniou était si ému qu'il s'assit sur le banc que Mme Rose venait de quitter.

— Ah! murmura-t-il, j'ai eu bien peur...

Et il embrassait sa fille fiévreusement...

— Mais de quoi donc avez-vous eu peur? demanda Mme Rose.

— Je viens de Belleville.

— Ah!

— Et je ne pouvais m'imaginer pourquoi vous étiez allée chercher Emma aujourd'hui.

— Parce que Mme la marquise est en Touraine et que je n'ai rien à faire.

— Eh bien, fit Kéraniou, je me suis figuré un tas de choses.

— Vraiment?

Le bonhomme se mordit les lèvres. Mme Rose ne savait rien de sa vie, après tout, et n'aurait pas pu comprendre ses alarmes.

Cependant, comme elle le regardait toujours avec étonnement, il ajouta :

— J'ai fait un mauvais rêve cette nuit.

— Qu'avez-vous donc rêvé?

— Que la petite était malade.

— Vous voyez bien que non. Elle se porte comme un charme.

Kéraniou domina son émotion une seconde fois.

— Ecoutez donc, belle-sœur, dit-il, vous allez garder la petite toute la journée?

— Sans doute.

— Et vous la reconduirez ce soir?

— Oui.

— Eh bien, ne vous dérangez pas pour cela. J'irai la chercher chez vous ce soir.

— Vous voulez la reconduire?

— Oui, j'ai justement affaire à Belleville dans la soirée.

— Comme il vous plaira, dit Mme Rose. A quelle heure viendrez-vous prendre Emma ?

— A huit heures.

— C'est bien ; mais ne venez pas plus tard, car vous savez qu'il faut que la petite soit rentrée avant neuf heures, c'est la règle de la pension.

— Oui, je sais. A ce soir !

— Tu viendras me chercher ce soir, père ? dit la petite fille.

— Oui, mon enfant.

— Et tu me mèneras en voiture ?

— Oui.

— Oh! quel bonheur!

Et elle lui jeta ses petits bras autour du cou.

— A ce soir donc! dit Kéraniou en tendant la main à Mme Rose.

Et il s'en alla.

Mais comme il sortait des Tuileries par la porte qui fait face à la rue du 29-Juillet, il éprouva comme un choc électrique.

Un homme passait à cheval dans la rue de Rivoli.

Et cet homme le regardait d'un air moqueur...

Et Kéraniou sentit les rares cheveux qui garnissaient encore ses tempes se hérisser.

L'homme qui passait en le regardant et qui

avait aux lèvres un rire sardonique, c'était... Mériadec!...

XV

Ce n'était pourtant pas la première fois que Kéraniou voyait Mériadec depuis le retour de celui-ci à Paris.

Il l'avait déjà rencontré le jour où il accourut donner l'alarme chez Mme de Gonidec, où se trouvaient réunis le vicomte, la vicomtesse, Ramel et le notaire Ragoulin.

Kéraniou ne doutait pas davantage de l'existence et du retour de Cartahut.

Pourquoi donc cet effroi subit?

C'est que Kéraniou était Breton, et superstitieux par conséquent, et que, rencontrant un de ses ennemis au moment même où il espérait leur échapper, c'était pour lui un signe de déveine et peut-être même de malheur.

Il demeura donc planté sur ses pieds, l'œil hagard, la bouche béante, jusqu'à ce que Mériadec eût disparu à l'angle de la rue de l'Échelle.

Alors seulement il se remit en marche.

Kéraniou avait deux domiciles : l'un dans le quartier Saint-Honoré, l'autre dans la rue Saint-Denis.

Ce dernier était celui qu'il appelait ses bureaux jadis, quand il était homme d'affaires.

Il l'avait conservé et n'avait pas non plus renoncé à sa profession de dénicheur d'affaires et de donneur de renseignements.

Seulement, il en prenait à son aise depuis qu'il était riche, et il s'était donné le luxe de deux commis qui travaillaient pour lui.

Il se passait rarement un jour, cependant, que Kéraniou n'allât faire un tour rue Saint-Denis.

Vers quatre ou cinq heures, il rentrait dans son autre domicile.

Celui-ci était situé rue de la Sourdière, une rue tranquille et qui ressemble à une rue de province, au milieu de ce quartier bruyant entre tous.

Là, il faisait un bout de toilette, et s'en allait ensuite dîner dans quelque restaurant du Palais-Royal pour finir ensuite la soirée au spectacle, comme un vieux rentier qui a eu le bon esprit de rester garçon.

Ce fut vers ce dernier domicile que Kéraniou se dirigea en quittant la rue de Rivoli.

Il regardait autour de lui, tout en cheminant, comme un homme qui a peur d'être *filé*. .

Filer quelqu'un est un terme de police.

Le *fileur* qui a mission de suivre telle ou telle personne et de savoir où elle va, ne marche pas derrière elle, ce serait trop naïf; il passe devant, au contraire.

Kéraniou ne regardait donc pas derrière lui, mais devant lui, et, comme il ne vit rien de suspect, il entra dans la maison qu'il habitait.

Une fois chez lui, il s'enferma, ouvrit les tiroirs d'une commode, prit une valise et se mit à entasser pêle-mêle des habits de rechange et du linge.

Il y avait dans un tiroir de son secrétaire deux rouleaux de mille francs.

Kéraniou les mit dans sa poche.

Puis, quand la valise fut prête, il remplaça son paletot par une sorte de houppelande à deux rangs de boutons sur lesquels se croisaient des brandebourgs.

Ce vêtement était un peu chaud pour la saison, mais une casquette de loutre à oreillettes que Kéraniou fourra dans sa poche le justifiait.

Évidemment le bonhomme allait faire un voyage.

Quand il fut prêt, il mit sa valise sous son bras et descendit.

La maison avait une entrée par la rue Saint-Roch.

Quand on sortait par là, on n'était pas obligé de passer devant le concierge.

Ce fut ce chemin que prit Kéraniou.

La rue Saint-Roch n'est pas très-passagère non plus.

Tout à côté de la maison d'où sortait Kéraniou, il y avait une *rémise* de voitures.

Kéraniou monta lestement dans un coupé et dit au cocher :

— Je vous prends à l'heure.

— Où allons-nous, mon bourgeois?

— Au chemin de fer de Lyon.

Le cocher fit la grimace, mais il monta sur son siége et prit ses rênes et son fouet.

Kéraniou se disait :

— Je n'ai vu personne qui m'eût l'air sombre; mais, enfin, il faut tout prévoir, et autant vaut dépister mon monde, si tant il est vrai qu'on soit à ma poursuite.

Le cocher prit la rue Saint-Honoré.

Kéraniou passait à demi la tête à la portière, comme s'il eût tenu à se montrer.

Et, certes, le hasard sembla vouloir le ser-

vir, car, au moment où il passait devant la rue de l'Echelle, il aperçut de nouveau Mériadec.

Cette fois, le capitaine de spahis n'était plus à cheval.

Il était assis devant le café qui fait le coin de la rue de l'Echelle et de la rue Saint-Honoré, et il prenait un verre d'absinthe en fumant un cigare.

Le cocher de Kéraniou tournait dans la rue de l'Echelle.

Le Breton pâlit, car il rencontra de nouveau le regard railleur de Mériadec.

Mais ce dernier ne se dérangea point et la voiture passa.

— Cette fois, pensa Kéraniou, je suis sûr de mon affaire, on me suit.

Le coupé de remise prit la rue de Rivoli et se dirigea par cette grande artère et la rue Saint-Antoine, qui en est le prolongement naturel jusqu'à la Bastille.

Il était alors dix heures moins quelques minutes.

Arrivé à la gare de Lyon, Kéraniou paya le cocher, prit sa valise et entra au buffet.

Là, il se fit servir à dîner.

Peu après lui, un homme qui lui était in-

connu, mais qui le regarda d'une singulière façon, vint se mettre à une table voisine de la sienne.

— Je crois que ce monsieur est ici pour moi, pensa Kéraniou.

Et il dit au garçon :

— A quelle heure le *Rapide?*

Le *Rapide* est un train merveilleux qui va de Paris à Marseille en quatorze heures.

— A sept heures quinze, monsieur. Oh! vous avez le temps de dîner, monsieur.

Kéraniou dîna ; il dîna même de fort bon appétit.

Le sentiment du danger, l'instinct de la lutte, lui avaient rendu tout son sang-froid.

A sept heures moins un quart, Kéraniou appela le garçon, lui demanda du café et le chargea d'aller lui prendre son billet.

L'inconnu, assis à la table voisine, ne bougeait pas.

— Tu vas faire ton rapport tout à l'heure, pensait Kéraniou, et tu seras joliment volé.

Le garçon rapporta le billet. Kéraniou sirota son café, fuma un bon cigare et ne se leva qu'au premier coup de cloche.

L'inconnu se leva péniblement.

Kéraniou entra dans la salle d'attente, regarda du coin de l'œil et vit son homme qui s'éloignait rapidement.

— Tu es volé, pensa-t-il.

Kéraniou passa, comme les autres voyageurs, de la salle d'attente sur la voie; mais, au lieu de monter en waggon, il suivit le quai de départ, passa derrière le convoi et sauta lestement sur le quai d'arrivée.

En ce moment un train de banlieue entrait en gare. Kéraniou, sûr d'avoir dépisté le *fileur* par cette manœuvre habile, se mêla aux arrivants.

Il sortit avec eux, se jeta dans une voiture, et promit cent sous au cocher s'il le menait en vingt-cinq minutes au faubourg Saint-Honoré.

Le cocher, qui était ce qu'on appelle un *marron* et avait un reste de cheval anglais après sa voiture crottée, partit comme l'éclair.

Kéraniou avait, par prudence, baissé les stores; mais il regardait au travers.

Il y a un bureau télégraphique dans la rue de Lyon.

Au moment où la voiture de Kéraniou passait devant, un homme en sortait.

Cet homme n'était autre que celui qui avait dîné au buffet à côté de Kéraniou.

— Tu viens de transmettre une dépêche, pensa le Breton ; je m'en moque un peu de ta dépêche !

Et il passa souriant derrière les stores qui le rendaient invisible.

Alléché par la promesse des cent sous, le cocher qui conduisait Kéraniou fit merveille.

Il était huit heures moins quelques minutes lorsque le Breton arriva rue des Écuries-d'Artois.

Kéraniou se dépouilla de sa houppelande, sous laquelle il avait gardé une redingote, la laissa dans la voiture non sans une légère hésitation, puis monta rapidement chez Mme Rose.

La petite fille était prête.

— Ah! dit Mme Rose, elle s'en est donné aux Tuileries aujourd'hui, aussi elle est joliment lasse, la petite, et elle a bonne envie de dormir.

— J'ai pris une voiture dont le cheval marche bien, répondit Kéraniou.

Et il embrassa l'enfant, et de nouveau il se sentit envahi par un trouble inconnu.

Mme Rose embrassa la petite fille à son tour et lui dit :

— J'irai te chercher dimanche.

— Oh! quel bonheur, ma tante!

El l'enfant se laissa emmener par son père.

En ouvrant la portière du fiacre, Kéraniou constata avec une joie non équivoque la présence de sa houppelande.

Il poussa même un soupir de soulagement.

— Où allons-nous, bourgeois? demanda encore le cocher.

— Au chemin de fer du Nord, dit Kéraniou.

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Où allons-nous donc, père? fit-elle.

— A Belleville, ma fille.

— Par le chemin de fer?

— Oui.

— Il y a donc un chemin de fer pour aller à la pension, tout comme pour aller au bois de Boulogne?

— Mais oui.

— Ah! c'est bien amusant le chemin de fer, petit père.

— Vraiment?

— Et tu es bien gentil de me conduire comme ça.

La nuit était venue.

Kéraniou releva les stores et se rejeta au fond du coupé.

Une demi-heure après, il arrivait au chemin de fer du Nord.

Il y a un train qu'on appelle le train de Boulogne, et qui varie selon les marées.

Au buffet de Lyon, Kéraniou avait demandé *l'Indicateur* et consulté les heures de départ.

Ce jour-là, le train de marée partait à neuf heures.

Kéraniou assit la petite fille sur un banc, s'approcha du guichet et demanda deux premières pour Londres.

Puis il vint reprendre sa fille et entra dans la salle d'attente.

Il avait endossé sa houppelande, oublié volontairement son chapeau dans le fiacre et coiffé sa casquette de loutre.

Les oreillettes de la casquette rabattues et le col de la houppelande relevé lui cachaient aux trois quarts le visage.

La petite fille était déjà en proie à ce besoin de dormir qui s'empare des enfants le soir.

Elle ne demanda donc à son père aucune explication sur cet accoutrement bizarre, et quelques minutes après, Kéraniou et sa fille étaient installés dans un coupé et s'y trouvaient seuls.

En ce moment, deux hommes passèrent sur

le quai du départ et jetèrent un regard furtif à l'intérieur du coupé.

Mais Kéraniou, si clairvoyant d'ordinaire ne les vit pas.

Il était occupé à installer l'enfant sur un coussin et à lui faire un oreiller de sa valise.

La petite fille dormait déjà.

Le train partit.

Le sifflet de la locomotive, le mouvement, le bruit, n'éveillèrent pas l'enfant.

— Tant mieux, si elle dort! pensait Kéraniou; je n'aurai pas d'explications à lui donner.

De tous les trains, c'est le train du matin qui est le plus rapide.

Il franchit en quatre ou cinq heures la distance qui sépare Boulogne de Paris.

Kéraniou était las; les émotions fatiguent le corps aussi bien que l'âme.

Et comme le train ne devait pas s'arrêter avant Creil, Kéraniou se dit : J'ai le temps de faire un somme.

La tête de sa fille avait glissé peu à peu sur ses genoux.

Kéraniou la contempla avec extase.

Puis ses yeux se fermèrent, il se renversa contre un des accotoirs du waggon, et finit par s'endormir.

Une sensation bizarre le réveilla:

La sensation de l'immobilité.

Le train ne marchait plus.

— Nous sommes à Creil, pensa-t-il en rouvrant les yeux.

Mais il craignit de réveiller l'enfant en s'approchant de la portière et en baissant la glace.

Il attendit.

Les minutes succédaient aux minutes.

Le train ne partait pas. Le waggon était plongé dans une demi-obscurité.

— Nous ne sommes donc pas dans une gare? se demanda Kéraniou.

Il tira sa montre et la consulta.

La montre marquait trois heures du matin.

Il y avait donc six heures qu'il était parti.

Cette fois, Kéraniou ne craignit plus de réveiller sa fille.

Il la prit et la posa doucement sur les coussins.

Puis il baissa une des glaces et se pencha en dehors.

O surprise!

Le waggon était seul sur la voie, et la voie était déserte.

Qu'était devenu le reste du train?

Kéraniou n'aurait pu le dire.

Pas un homme sur la voie, pas une maison, pas même une cabane d'aiguilleur.

Les premières lueurs de l'aube glissaient sur une campagne solitaire, et un air imprégné de parfums salins fouetta Kéraniou au visage.

— Mais où sommes-nous donc? répéta-t-il.

Et il essaya d'ouvrir la portière pour descendre sur la voie.

Mais la portière résista.

La portière était fermée à clef.

Kéraniou appela.

Personne ne lui rép ndit.

Il n'y eut que la petite fille qui, éveillée en sursaut, lui dit :

— Mais où sommes-nous donc, père?

XVI

Quand il eut crié, appelé, fait de vains efforts pour sortir du waggon, Kéraniou fut obligé de calmer sa fille, qui pleurait et disait :

— Mais que nous arrive-t-il donc, papa? Où sommes-nous?

Kéraniou ne perdait jamais longtemps la tête, et il n'était pas homme à accepter un événement sans en chercher la cause première.

Le waggon dans lequel il se trouvait était isolé sur la voie, loin de toute gare sans doute.

Comment cela avait-il pu arriver?

De deux choses l'une :

Ou le waggon s'était détaché, par suite d'un accident, et le train avait continué sa marche sans que personne s'en aperçût; ou bien il avait été détaché avec intention.

Dans le premier cas, il fallait admettre que ce waggon eût été le dernier du train.

Kéraniou rassembla ses souvenirs et se rappela parfaitement que le waggon se trouvait, au départ, dans le milieu du convoi.

La première hypothèse était donc inadmissible.

La seconde paraissait fort invraisemblable encore.

Qui donc avait détaché ce waggon pour l'abandonner ainsi, et comment pouvait-il se faire que la manœuvre compliquée qu'avait exigée cette opération n'eût pas donné à Kéraniou le temps de s'éveiller ?

Enfin, pourquoi le waggon était-il fermé à clef?

Il y avait là une série de problèmes plus insolubles les uns que les autres.

Ne pouvant ouvrir la portière, Kéraniou essaya de la briser.

Mais il se meurtrit vainement les pieds et les mains.

La petite fille pleurait toujours.

Alors Kéraniou, qui était grand et encore assez mince, eut une autre idée.

La glace était baissée; il tenta de sortir par l'ouverture qu'elle laissait libre.

Et comme il avait déjà les jambes dehors, un bruit lui parvint :

Un bruit aigu, celui d'un sifflet de locomotive.

Un instinct de prudence et de conservation empêcha Kéraniou de sauter sur la voie, ce qu'il aurait pu faire en ce moment.

Il rentra précipitamment dans le waggon.

— Mais, papa, disait encore la jeune fille, qu'est-ce donc que tout cela, et que fais-tu donc?

Kéraniou ne répondit pas.

Mais il mit la tête à la portière et regarda.

Un choc lui fit perdre l'équilibre et le rejeta au fond du waggon.

Une locomotive était arrivée sur le waggon et le poussait maintenant.

Alors Kéraniou se rassura un peu.

Sans doute quelque accident dont il ne pouvait se rendre compte s'était produit, et on avait été contraint de laisser le waggon sur la voie.

On venait le chercher; donc l'accident était réparé, et Kéraniou allait avoir des explications.

Au lieu de traîner le waggon, la locomotive le poussait.

Et si, d'une part, il était impossible à Kéraniou de voir autre chose que les côtés de la machine, et par conséquent les gens qui la montaient, la vue restait libre devant lui par les trois fenêtres du coupé.

Le waggon prit bientôt une allure rapide, vertigineuse.

Kéraniou se sentait trembler sous ses pieds.

On eût dit le train de la malle des Indes.

La campagne filait aux deux côtés, en sens inverse, comme un rêve fantastique.

Il s'opéra alors un changement presque subit chez la petite fille.

Elle ne pleura plus.

Et regardant son père, dont le front était soucieux et l'œil inquiet, elle lui dit :

— Oh ! comme nous allons vite ! mais où allons-nous ?

Kéraniou ne répondit pas.

Il avait les yeux fixés devant lui, sur cette voie toujours déserte, sur ces rails qui semblaient s'enfoncer dans le waggon, tant la course de la locomotive était rapide!

Et comme la petite fille, il se posait cette question:

— Où allons-nous?

Kéraniou avait fait vingt fois le trajet de Paris à Londres par Boulogne et Folkestone; il connaissait donc le chemin.

Chose étrange! il lui eût été impossible de dire où il se trouvait. Pas une maison, pas une gare!

Le waggon courait au milieu d'une vaste plaine presque inculte, sans un accident, sans un pli de terrain.

Comme le jour grandissait, il lui sembla voir une ligne blanchâtre à l'horizon.

— C'est la mer, pensa-t-il.

Le waggon courait toujours.

Peu après, en deçà de la ligne blanche, une autre ligne apparut.

Celle-là était noire.

Puis elle monta peu à peu, et Kéraniou acquit alors la certitude qu'il avait devant lui une chaîne de collines.

Puis encore il fit une remarque singulière,

et qui vint de nouveau jeter le désordre dans ses idées.

Le chemin sur lequel il courait n'avait qu'une voie.

Il avait donc quitté la ligne de Paris à Boulogne?

Où le conduisait-on ?

Il mit la tête à la portière et cria de nouveau.

Ses cris furent si stridents que, malgré le bruit de la locomotive, ils parvinrent sans doute au mécanicien.

Celui-ci se pencha à son tour, et Kéraniou l'aperçut.

C'était un homme de haute taille, au visage noirci, au regard farouche et narquois en même temps.

— Que voulez-vous? lui dit-il en anglais.

— Où sommes-nous? où allons-nous? demanda Kéraniou.

Le mécanicien répondit par un éclat de rire et disparut.

Alors, les rares cheveux de Kéraniou se hérissèrent, et il songea de nouveau à Cartahut et à Mériadec.

La ligne noire cependant grandissait toujours à l'horizon, et le waggon marchait dessus avec une vitesse accélérée.

L'horizon s'empourprait des premières teintes de l'aurore et le soleil allait paraître.

Maintenant, la chaine de collines se dessinait nettement à une demi-lieue environ, et peu après, un trou noir qui fermait la voie apprit à Kéraniou qu'il allait passer sous un tunnel.

Le chemin n'avait toujours qu'une voie.

Un peu avant le tunnel, Kéraniou remarqua à droite et à gauche des waggons pleins de charbon, puis certains outils, certains terrassements qui indiquaient le voisinage d'une houillère.

Et, tout à coup, le train, qui ne se composait que d'un waggon et d'une locomotive, s'engouffra dans le tunnel et l'obscurité la plus complète succéda à la lumière du jour.

— Oh! papa, papa, j'ai peur! cria l'enfant.

Kéraniou la prit dans ses bras, colla ses lèvres sur son visage baigné de larmes et murmura :

— N'aie pas peur!

Mais il frissonnait de tous ses membres en parlant ainsi, car il venait de faire une nouvelle remarque moins rassurante encore que les autres.

La locomotive avait renversé sa fumée, et faisait presque machine en arrière.

Au lieu de pousser le waggon, elle remplissait l'office d'un frein et le retenait à demi sur un plan incliné et très-rapide.

Kéraniou comprit qu'il s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Et Kéraniou fut pris d'une indomptable épouvante.

Le waggon descendait, descendait toujours, et toujours les ténèbres, toujours le tunnel.

La lampe qui, au départ de Paris, éclairait le waggon s'était éteinte depuis longtemps.

L'enfant, non moins épouvantée que son père, s'écria :

— Papa, n'est-ce pas que nous allons mourir?

— Je ne sais pas, répondit Kéraniou, dont les dents claquaient.

Et le waggon descendait toujours.

Enfin un coup de sifflet se fit entendre.

Kéraniou dressa l'oreille et sembla sortir de sa léthargique épouvante.

En même temps, la vitesse de la marche du train parut se ralentir un peu.

Kéraniou essayait maintenant de sonder du regard l'obscurité qui l'environnait.

Et, tout à coup encore, un point lumineux brilla devant lui, dans l'éloignement.

Le waggon ralentissait toujours sa marche

La locomotive répétait ses coups de sifflet.

Tout cela signifiait qu'on arrivait.

Mais où?

Le point lumineux avait grandi.

Bientôt Kéraniou put voir un fanal et derrière ce fanal un homme.

L'enfant voyait aussi cette lumière :

— Ah! dit-elle, comme j'ai eu peur!...

Kéraniou se reprit à la couvrir de baisers.

— Mais nous arrivons, n'est-ce pas? nous sommes à Belleville, papa?

— Je crois que oui, balbutia Kéraniou.

La locomotive sifflait toujours précipitamment, et la fumée blanche se renversait en panache sur le waggon et remplissait le tunnel.

Maintenant Kéraniou ne voyait plus le fanal et l'homme qui le portait qu'à travers un brouillard.

Enfin le waggon s'arrêta.

Alors, à la lueur du fanal, Kéraniou aperçut non plus un homme, mais deux, puis quatre, puis six.

Et ces hommes entourèrent aussitôt le waggon.

Ce n'étaient pas des employés de chemin de fer, comme on aurait pu le croire.

C'étaient des hommes de stature hercu-

léenne, portant le large chapeau et le costume sombre des mineurs, ayant une lanterne à la ceinture et une bêche à deux branches sur l'épaule; et leur visage était si noir qu'on eût dit une troupe de démons.

Kéraniou entendit un bruit de chaînes.

Les mineurs détachèrent le waggon de la locomotive.

Celle-ci, muette un moment, fit entendre de nouveau son sifflet, mit ses pistons en avant, haleta et partit.

Elle remontait péniblement la pente rapide que le waggon venait de descendre, et, abandonnant celui-ci, elle s'éloignait.

La peur avait repris la petite fille, qui criait et pleurait de nouveau.

— Ah! murmura Kéraniou, je crois que je deviens fou!

Les mineurs entouraient maintenant le waggon.

L'un d'eux, celui qui tenait le fanal, ouvrit la portière et dit brusquement à Kéraniou :

— Descendez!

Kéraniou prit son enfant dans ses bras; puis, regardant ces hommes :

— Qui êtes-vous? dit-il. Où sommes-nous? Que me voulez-vous?

Et, parlant ainsi, il essayait de reprendre quelque assurance.

— Descendez ! répéta le mineur.

— Et si je ne veux pas descendre avant de savoir où je suis? fit Kéraniou.

Le mineur haussa les épaules,

Puis il prit quelque chose à sa ceinture.

Ce quelque chose était un pistolet.

— Descendez ! répéta-t-il.

Kéraniou fut contraint d'obéir.

Il avait toujours sa fille dans ses bras.

L'enfant ne criait plus, ne pleurait plus.

Elle était évanouie.

Et Kéraniou, la portant toujours, descendit.

Alors il regarda autour de lui.

Il se trouvait au milieu d'une vaste salle souterraine qui n'était autre chose qu'une mine de houille, et vers laquelle rayonnaient une demi-douzaine de galeries.

Les mineurs l'entouraient.

— Allons, dit encore celui qui tenait un pistolet, suivez-nous.

— Je veux bien vous suivre, répondit Kéraniou frissonnant, mais au moins me direz-vous où vous me conduisez ?

— Tu le verras bien, dit un autre mineur.

Et il le poussa par les épaules.

Alors Kéraniou fut entraîné dans une des galeries qui aboutissaient à la salle souterraine.

Il fit dans cette galerie environ cinquante pas.

Puis le mineur qui le précédait, en portant le fanal, s'arrêta.

Kéraniou vit une porte.

Cette porte fut ouverte, et on le força à en franchir le seuil.

Alors il se vit dans une sorte de cachot de six pieds carrés, bas de voûte, et dont le sol était jonché d'un peu de paille humide.

Le désespoir, un désespoir immense, s'empara de lui.

— Oh! s'écria-t-il, mais que vous ai-je donc fait?

Les mineurs ne répondaient pas.

— Que voulez-vous donc faire de moi? continua-t-il d'une voix formidable.

Le même silence accueillit ses paroles.

— Si vous n'avez point pitié de moi, dit-il encore, ayez au moins pitié de mon enfant!

Et il serrait avec frénésie sur son cœur la jeune fille toujours évanouie.

Les mineurs se mirent à rire.

Puis on le poussa vers le milieu du cachot et la porte se referma sur lui.

Kéraniou était seul.

Seul et dans les ténèbres !

Alors le malheureux tomba à genoux; il coucha l'enfant sur la paille humide.

Et puis il se souvint que dans sa jeunesse il avait su prier, et il murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi... Mon Dieu ! je suis coupable, je suis criminel, mais ma fille est innocente...

Et, comme si Dieu eût entendu sa prière, une clarté soudaine se fit dans le cachot.

Une lanterne suspendue à la voûte s'alluma toute seule, comme certaines lampes à gaz qu'on éclaire avec un courant d'électricité.

Et comme Kéraniou levait la tête, il vit un judas s'ouvrir dans la porte.

Et un visage lui apparut à travers ce judas.

Kéraniou poussa un nouveau cri :

— Mériadec ! dit-il.

— Oui, Mériadec, à qui tu as un terrible compte à rendre, répondit l'ancien capitaine de spahis.

Et la porte se rouvrit, et Mériadec entra dans le cachot.

XVII

La porte se referma derrière Mériadec aussitôt qu'il fut entré.

Kéraniou, la sueur au front, les cheveux hérissés, attachait sur lui un regard hébété, stupide.

— Ah ! tu me reconnais, je le vois, dit Mériadec.

Kéraniou ne répondit pas.

On eût dit qu'il était pétrifié.

Mériadec reprit :

— Kéraniou, tu as été un grand coupable. Tu as volé l'héritage du vieux Cabestan, tu as essayé de me faire enlever ma fille adoptive, et, pour couronner ton œuvre, tu m'as précipité du haut des remparts de Plouesnel dans la mer.

Kéraniou, l'heure de ton châtiment est venue !

Le Breton, à ces derniers mots, détourna la tête, et, cessant de regarder Mériadec, il regarda sa fille.

L'enfant était toujours évanouie et gisait sur la paille du cachot.

Et Kéraniou se jeta sur elle en disant :

— O mon Dieu ! elle est morte !

Et il la prit dans ses bras, colla ses lèvres sur les siennes, l'appela par son joli nom d'Emma et la couvrit de baisers furieux.

L'enfant poussa un soupir,

Un soupir auquel Kéraniou répondit par un cri de joie.

— Tu te réjouis trop tôt, lui dit Mériadec.

Et lui posant la main sur l'épaule :

— Ecoute-moi bien, reprit-il, et regarde-moi...

Kéraniou leva de nouveau sur lui son regard hébété.

— Ta fille n'est pas morte, dit Mériadec ; ta fille a eu peur et s'est évanouie, voilà tout. Elle soupire, tout à l'heure elle ouvrira les yeux, et il ne faut pas qu'elle entende ce que je vais te dire.

Parlons donc la langue de notre pays natal, la langue de notre enfance.

Et Mériadec poursuivit en bas-breton :

— Sais-tu où nous sommes? Au fond d'une mine abandonnée.

Les mineurs que tu as vus ne sont pas des

mineurs, ce sont des hommes auxquels je commande et qui m'obéissent.

Tu as voulu emmener ta fille, car tu fuyais et croyais nous échapper, à Cartahut et à moi.

Kéraniou était toujours muet.

— Et c'est parce que ta fille était avec toi que je suis venu.

— Ma fille! balbutia enfin l'ancien intendant de Plouesnel.

— Tu es coupable, mais ta fille est innocente, et je viens te donner à choisir.

Les yeux de Kéraniou semblaient sortir de leur orbite.

— Choisir quoi? murmura-t-il enfin.

— Tu es un misérable, un voleur et un assassin, poursuivit Mériadec.

Je me venge et je te châtie, c'est mon droit. Oserais-tu me le contester?

Kéraniou baissa la tête.

— Non, n'est-ce pas? continua Mériadec. Et maintenant, réponds à la question que je vais te faire, et dis-toi bien que le sort de ta fille dépend de ta franchise.

— Parlez, balbutia Kéraniou.

— Crois-tu à mon honnêteté?... crois-tu à ma parole?

Kéraniou regarda Mériadec.

— Oui, dit-il enfin, espérant attendrir son ennemi.

— Eh bien! s'il en est ainsi, poursuivit Mériadec, tu peux me confier ta fille.

En ce moment la petite fille ouvrit les yeux :

— Oh! papa... papa, dit-elle, où sommes-nous?

Et apercevant Mériadec :

— Mais quel est donc ce monsieur?

Kéraniou se précipita vers elle, la reprit dans ses bras, et l'y serrant avec transport :

— Ma fille! dit-il, tu veux me séparer de ma fille! Oh! non, jamais... jamais!. .

— Mais tu veux donc qu'elle partage ton sort malheureux!...

— Mon sort?

Et Kéraniou regarda de nouveau Mériadec.

— Écoute, reprit celui-ci, ce n'est pas moi qui t'ai condamné; c'est Cartahut.

— Mais que voulez-vous donc faire de moi?

Et Kéraniou continuait à presser fiévreusement sur sa poitrine l'enfant épouvantée.

— Tu es condamné à mourir ici.

— Mourir!

— Et à mourir de faim.

Kéraniou jeta un cri terrible.

— Oh! papa, dit l'enfant en se serrant contre lui, qu'est-ce qu'il te dit donc cet homme? Comme il a l'air méchant!

— Mourir... et mourir de faim... balbutiait Kéraniou éperdu.

— Maintenant, reprit Mériadec, si je te jure de prendre soin de ta fille, voudras-tu toujours la garder?

Deux ruisseaux de larmes jaillirent des yeux de Kéraniou.

— Ma fille! ma fille! répétait-il d'une voix étouffée.

Et il couvrait l'enfant de baisers furibonds.

Voyant pleurer son père, la petite fille se remit à pleurer.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, dit Mériadec; choisis...

Kéraniou pressa l'enfant sur son cœur.

— Non, non! dit-il, je ne vous crois pas... Vous êtes des misérables... vous la tueriez!

— Qu'il soit fait ainsi que tu le désires, dit Mériadec.

Il frappa sur la porte du cachot, qui se rouvrit pour lui livrer passage et se referma aussitôt.

Alors Kéraniou se trouva seul avec son enfant.

— Mais, père, disait la petite fille souriant encore à travers ses larmes, pourquoi pleures-tu? pourquoi sommes-nous ici?

Kéraniou, abruti par la douleur, ne répondit pas.

Et l'enfant cessa de le questionner.

Et comme il s'était laissé tomber épuisé sur la paille du cachot, elle s'assit à côté de lui et pleura silencieusement.

Tout à coup, elle le regarda de nouveau :

— Oh! papa, dit-elle, sais-tu que j'ai bien faim?

A ce mot naïvement tombé de ses lèvres enfantines, Kéraniou poussa un cri terrible.

Il se redressa et se rua sur la porte, qu'il se mit à secouer avec fureur.

— Mériadec! Mériadec! cria-t-il.

Mériadec ne répondit pas.

— Kéraniou se tordait les mains de désespoir; il sanglotait, il hurlait, il blasphémait.

Enfin des pas se firent entendre derrière la porte.

Puis le judas se rouvrit.

Puis la tête railleuse de Mériadec reparut.

— Que veux-tu? dit-il.

— Ma fille a faim.

— Eh bien! donne-la-moi.

— Non, non, donne-lui à manger... mais laisse-la-moi...

— Non, dit Mériadec.

Et le judas se referma.

Alors Kéraniou se reprit à hurler; de nouveau il se rua sur la porte, cherchant à l'ébranler.

Mais la porte résista.

Et le pauvre homme, las enfin de cette lutte inutile et sans issue, cria à travers la porte :

— Mériadec! Mériadec! prends ma fille!...

Et alors la porte se rouvrit et céda passage à Mériadec.

Alors Kéraniou saisit l'enfant ivre de terreur, et la jeta dans les bras de Mériadec.

Et Mériadec emporta l'enfant, qui se débattait en criant:

— Père! père! je ne veux pas! je ne veux pas aller avec cet homme!

Et la porte se referma.

Et, demeuré seul, Kéraniou tomba sur le sol, privé à son tour de sentiment.

....

Lorsque Kéraniou revint à lui, il s'était écoulé sans doute plusieurs heures.

La lanterne suspendue à la voûte du cachot brûlait toujours.

Une douleur atroce fut le premier sentiment physique qu'il éprouva.

Cette douleur était un tiraillement d'estomac.

Kéraniou, à son tour, avait faim.

C'était son supplice qui commençait.

Farouche, les yeux secs, Kéraniou s'assit sur la paille de son cachot.

Il connaissait Cartahut.

Si Cartahut l'avait condamné à mourir de faim, Cartahut tiendrait sa parole.

Et Kéraniou, pour tromper ses souffrances, se réfugia dans le souvenir de sa fille.

Mais une soif ardente brûlait sa gorge, et il vint un moment où cette souffrance fut si intolérable, que le pauvre homme se précipita vers la porte et se mit à frapper dessus à coups de pied et à coups de poing, appelant Mériadec.

Le judas s'ouvrit et encadra une tête.

Ce n'était pas celle de Mériadec.

C'était le mineur qui, le pistolet au poing, l'avait contraint de descendre du waggon.

— Qu'est-ce que vous voulez? lui dit cet homme.

— A boire, dit Kéraniou d'une voix étranglée.

Le faux mineur se mit à rire.

— Cela m'est défendu, dit-il.

— Au nom du ciel, supplia Kéraniou, donnez-moi une goutte d'eau, une seule.

— Non, Mériadec me l'a défendu en s'en allant.

— Mériadec est donc parti ?

— Oui.

. Kéraniou regarda cet homme et lui dit :

— Vous paye-t-on bien cher pour me garder ?

— Mais oui, fit le faux mineur.

— Et si je vous payais un verre d'eau un bon prix, me le donneriez-vous ?

— Peut-être...

Kéraniou tressaillit et son œil eut un éclair. Il fouilla dans sa poche et en retira deux pièces d'or.

Le faux mineur se mit à rire

— Vous vous moquez de moi ! dit-il.

Kéraniou offrit quatre louis, puis dix, puis vingt.

L'homme riait toujours.

Enfin, à bout de forces, Kéraniou s'écria :

— J'ai quatre-vingt-dix louis, prenez-les.

— Donnez, dit le faux mineur.

Et il étendit la main.

Kéraniou, on s'en souvient, avait pris deux

rouleaux de mille francs en partant de chez lui; il en avait entamé un en chemin de fer.

Le faux mineur prit l'argent, repoussa le judas et disparut.

Kéraniou avait les yeux hors de la tête.

Une minute s'écoula, puis le judas se rouvrit.

Le mineur lui tendit un tout petit gobelet dans lequel il y avait quelques gouttes d'une eau saumâtre.

Kéraniou s'en empara, le porta avidement à ses lèvres et le vida d'un trait.

Il avait payé le verre d'eau dix-huit cents francs!

Et comme sa soif n'était point éteinte :

— Encore! encore! balbutia-t-il.

— Au même prix? fit le mineur en riant.

— Je n'ai plus d'argent, dit Kéraniou.

— Farceur! dit le mineur.

— Je vous jure... Oh! à boire, encore à boire!

— Chacun des boutons de votre houppelande, poursuivit le mineur, renferme un chèque de cent mille francs sur la banque de Londres.

Kéraniou recula ahuri :

— Vous savez cela? fit-il.

— Oui, dit le mineur ; coupez un de vos boutons, donnez-moi le chèque...

— Vous êtes fou !

— Et non-seulement je vous donnerai à boire... mais encore à manger...

— Non, non, dit Kéraniou, dont les instincts cupides se réveillèrent.

— Comme vous voudrez, dit le mineur.

Et le judas se referma.

Mais la soif de Kéraniou, compliquée des premières tortures de la faim, eut bientôt raison de son avarice.

Il frappa encore au judas.

— A boire! répéta-t-il.

Cette fois, la porte se rouvrit et le mineur entra apportant un morceau de pain, un peu de lard et une cruche d'eau, le tout pour la bagatelle de cent mille francs.

. . . .

La houppelande de Kéraniou avait dix boutons.

Le bonhomme vécut dix jours pour la somme d'un million.

Au bout de ce temps, le mineur lui refusa toute nourriture.

Et Kéraniou eut beau prier et supplier, son gardien se montra inflexible.

Et comme, vingt-quatre heures après, le pauvre diable, en proie à la soif, à la faim et à la folie, semblait résigné à mourir, la porte de son cachot se rouvrit et Mériadec parut.

— Tu as rendu gorge, lui dit-il, et j'ai obtenu grâce pour toi.

Cartahut te pardonne; tu es pauvre, travaille et tâche de te repentir...

XVIII

Cependant Mme Olympe de Gonidec attendait le retour du prince.

Le prince ne revint que le lendemain du départ de Kéraniou.

Ce fut Catherine qui vint annoncer son arrivée à la vicomtesse.

— Chère belle, dit-elle en entrant, je vous annonce la visite de celui que vous attendez avec impatience.

— Vraiment! le prince est revenu?

— Ce matin.

Olympe, comme on le pense bien, n'était plus au lit.

Depuis deux jours elle se levait, et elle avait même fait, ce matin-là, une délicieuse toilette printanière.

Le prince entra.

Il lui baisa galamment la main et lui dit :

— En vérité, madame, je suis heureux de vous retrouver ici.

— Ah! prince, répondit Olympe, pardonnez-moi, mais je suis femme, c'est-à-dire curieuse.

— Bon! dit le prince; je devine ce que vous allez me dire, madame.

— Bah!

— Figurez-vous, poursuivit Tuhatrac avec une aisance toute française, que mes bons amis de la colonie russe m'ont fait une réputation de héros de roman que je suis loin de mériter et qui m'a valu, cet hiver, l'attention trop bienveillante des Parisiennes.

— Mais c'est que vous êtes un véritable héros de roman, mon cher prince.

— Quelle plaisanterie!

— N'avez-vous pas été un des lieutenants de Schamyl?

— Certainement.

— Ne vous êtes-vous pas battu comme un lion?

— Il est tout simple, dit modestement le prince, qu'un Géorgien soit brave.

— Vous êtes donc vraiment Géorgien ?

Et Olympe le regarda.

— Je suis né à Tiflis, dit-il avec calme.

— Ah !

— Vous paraissez en douter, madame.

Et il fit cette question avec un tel accent de naïveté que Mme de Gonidec se dit :

— Il est donc devenu bien fort !

— Tenez, prince, reprit-elle, vous êtes un héros doublé de nabab, car votre fortune est, dit-on, incalculable.

— Pour ceux qui ne sauraient pas calculer, répondit le prince.

— Mais, poursuivit Olympe, ce ne sont ni vos prouesses guerrières ni votre fortune qui piquent ma curiosité.

— Est-ce mon origine?

— Peut-être...

— Je vous l'ai dit, je suis né à Tiflis.

— Bien vrai ?

— Madame, dit le prince, c'est moi qui suis curieux à mon tour.

— Comment cela ?

— Il est impossible que vous me regardiez et me parliez ainsi sans avoir à me faire quelque bizarre confidence.

— Bizarre, en effet, dit Olympe.

Tuhatrac et Mme de Gonidec étaient seuls.

La princesse Catherine les avait laissés en tête-à-tête.

— Je vous écoute, madame, dit le prince.

— Vous portez un nom singulier, reprit Olympe.

— En langue tcherkesse, répondit le prince, Tuhatrac signifie le *Faucon de la montagne.*

— Eh bien! écrivons-le à l'envers et nous avons un nom français, dit Olympe.

— Vraiment?

— Cartahut! acheva-t-elle.

Elle prononça ce nom avec une intonation particulière et qui eût fait tressaillir tout autre que cet homme de bronze qu'elle avait devant elle.

Sans doute, autrefois, quand Olympe Mignot, la fille de la directrice des postes, passait ses deux bras au cou du jeune marin, elle devait prononcer ainsi ce nom de Cartahut.

Mais le prince ne sourcilla pas.

— Et que veut dire Cartahut? dit-il.

— C'est un terme de marine.

— Alors, ce n'est pas un nom?

— Au contraire.

— Expliquez-vous, madame, de grâce. Je ne

suis pas Parisien et n'entends rien aux charades.

— J'ai longtemps habité un port de mer, prince, et j'ai eu un fiancé dans ma jeunesse auquel on avait donné le surnom de Cartahut.

— Comment ! votre mari...

— Il ne fut pas mon mari.

Ici Olympe soupira. Puis une larme brilla dans ses yeux.

Cartahut demeura impassible.

— Il est mort, reprit Olympe.

— Votre fiancé ?

— Oui, et je l'ai bien pleuré... et je le pleure encore...

Et elle disait cela avec un accent navré, et on eût pu croire que quelque chose s'était brisé dans son âme au contact de ce souvenir.

Le prince lui prit la main :

— Vraiment, madame, dit-il, je m'attendais peu à vous voir émue ainsi à propos de mon nom, bizarre pour vous, bien simple et bien naturel pour les gens de ma nation.

— Oh ! reprit Olympe, vous n'êtes pas au bout de mes confidences, prince.

— Je vous écoute avec respect, madame.

— Donc, mon fiancé se nommait Cartahut,

— Fort bien.

— Et mon mari, M. de Gonidec, l'a beaucoup connu.

— Vraiment ?

— Or, vous avez soupé cet hiver au café Anglais avec mon mari.

— C'est vrai, madame.

— Ne vous a-t-il pas semblé qu'il vous regardait d'une façon singulière?

— Mon Dieu ! non. D'ailleurs, pourquoi m'eût-il... regardé...

— D'abord, parce que vous vous nommez Tuhatrac.

— Bon !

— Que Tuhatrac est l'anagramme de Cartahut, et que là ne s'arrête point le rapprochement.

— Ah, bah !

— Vous avez avec Cartahut une ressemblance frappante.

Le prince se mit à rire.

— Ah ! dit-il, je commence à comprendre. Tout cela est fort bizarre, en effet, mais non invraisemblable. Vous savez bien que la nature a donné à chacun de nous son sosie. Le sosie de votre fiancé est né aux flancs du Caucase, voilà tout.

— Cette ressemblance est si frappante, poursuivit Olympe qui étudiait les moindres gestes, le sourire, et jusqu'au jeu de muscles du *faciès* de Tuhatrac, que j'y ai été prise moi-même.

— Vous avez cru que j'étais Cartahut ressuscité?

— Oui.

— Hélas! dit tristement le prince, les morts ne ressuscitent pas.

— Quand ils sont morts...

— Mais votre fiancé est mort, m'avez-vous dit?

— Je l'ai cru pendant longtemps.

— Et vous ne le croyez plus?

— Non, dit froidement Olympe.

Et elle regarda fixement Tuhatrac.

Pas un muscle du visage de celui-ci ne tressaillit.

— Permettez-moi un seul mot, madame, dit-il.

— Faites, prince.

— Cet homme qui portait à l'envers le même nom que moi, cet homme à qui je ressemble si parfaitement que votre mari s'y est trompé, vous l'avez aimé?

— Avec passion, avec délire.

Et le cœur d'Olympe sembla monter de sa poitrine à ses lèvres.

— Alors c'est parce qu'il est mort que vous avez épousé M. de Gonidec?

— Parce que je l'ai cru mort.

— Ah! dit le prince.

Et comme Olympe essuyait une nouvelle larme :

— On l'a donc enterré vivant?

— On ne l'a pas enterré, il est mort à la mer.

— Je commence à comprendre, le navire qu'il montait a fait naufrage et vous n'avez jamais eu la preuve matérielle...

— Ce n'est pas cela, prince. Cartahut n'a pas fait naufrage.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Il a été assassiné, à bord d'une barque, par un homme qui m'aimait d'un amour ardent et sauvage.

— Et jeté à la mer ensuite?

— Précisément.

— Ce qui fait, reprit Tuhatrac, qu'en me voyant vous avez pu supposer que Cartahut jeté à la mer tout sanglant avait survécu à sa blessure?

— Je le crois encore.

— Ah! par exemple!

— Et je donnerais ma vie pour que votre bouche me le confirmât.

Et Olympe glissa de son siége aux pieds du prince stupéfait.

Tuhatrac la releva.

— Madame, dit-il, vous êtes si belle en ce moment, que j'envie le sort de Cartahut.

Mais Olympe eut un éclat de rire,

Un rire de rage et d'indignation tout à la fois.

— Ah! dit-elle, n'espère pas me tromper plus longtemps, tu es bien Cartahut!

Le visage du prince exprimait une sorte de stupeur.

— Tu t'es fait un masque impassible, poursuivit-elle ; mais à travers ce masque je te devine, je te vois, j'entends les battements de ton cœur, quoique rien ne soulève ta poitrine.

— Vous êtes folle, madame.

— Peut-être, mais toi aussi tu es fou, en ce moment.

— Mais, madame, dit froidement Tuhatrac, vous oubliez que je suis... marié...

— Alors tu es bigame comme moi.

— Comme vous?

— Tu le sais bien, puisque nous nous sommes mariés à Jersey. C'est le pilote Loudéac qui...

Olympe n'acheva pas.

La porte s'ouvrit et la princesse parut.

Le comédien qui vient de jouer une scène passionnée ne retrouve pas plus rapidement son visage calme et indifférent en rentrant dans la coulisse.

Olympe eut un sourire aux lèvres et elle tendit la main à la princesse en lui disant :

— Ah! chère belle, êtes-vous donc jalouse?

— Non certes, dit Catherine; je viens seulement vous demander, au prince et à vous, si vous voulez déjeuner.

— Allons! dit Olympe.

Et elle prit le bras du prince.

Puis, tout en quittant la chambre, elle ajouta avec empressement :

— Vous savez que je ne vous tiens pas quitte, mon cher prince.

— De quoi donc, madame?

— Mais du récit de vos aventures.

— Et comme je les connais, dit Catherine, je vous laisserai tête à tête après le déjeuner, ne fût-ce que pour vous prouver, chère belle,

que vous m'avez calomniée en me taxant de jalousie.

On se mit à table.

— Eh bien! dit alors la princesse Mickaloff, s'adressant à Tuhatrac, avez-vous acheté la terre de Bretagne que vous êtes allé visiter?

— Pas encore.

— Vous convient-elle?

— Beaucoup.

— Une terre auprès de Saint-Malo, n'est-ce pas? fit Olympe.

— Oui, le château de Lorgerie.

— Qui appartient à un ancien notaire, M. Ragoulin.

— Vous le connaissez?

Et Tuhatrac fit cette question avec une naïveté parfaite.

— Il a été mon notaire, dit Olympe, et je ne savais pas qu'il voulût vendre Lorgerie.

— Nous sommes à peu près d'accord, et je dois retourner à Lorgerie ces jours-ci.

— Emmènerez-vous la princesse?

— Si elle veut venir...

— Eh bien, dit Olympe, j'aurai, en ce cas, le plaisir de vous recevoir.

— A Lorgerie?

— Non, au château de Plouesnel, qui est à deux lieues de là.

— Nous nous ferons un plaisir d'aller vous y voir.

Et le prince parla d'autre chose.

Puis, comme on sortait de table, il prit Catherine Mickaloff par le bras et lui dit tout bas en langue russe :

— Vous savez que nous avons chez nous une folle.

— Que voulez-vous dire? fit la princesse étonnée.

— Mme de Gonidec est folle à lier.

— En vérité!

— Elle a voulu me prouver tout à l'heure que j'étais son fiancé, son mari même.

— Ah! par exemple!

— Et que nous nous étions mariés jadis.

— Au Caucase?

— Non, à Jersey.

— Je m'explique cela, dit la princesse.

— Comment?

— Sa blessure au front a peut-être amené un dérangement cérébral.

— Il faut que cela soit ainsi, murmura le prince, mais je vous jure que vous m'avez rendu service.

— Comment cela?

— En entrant tout à l'heure nous dire que le déjeuner était servi.

— Que se passait-il donc?

— Elle était à mes genoux, me rappelait notre jeunesse et me parlait d'amour. Elle est folle à lier, et nous ferons bien de prier son mari de la venir chercher au plus vite.

Tandis que le prince parlait ainsi, Olympe était accoudée à une fenêtre ouverte et regardait dans le jardin.

Mais elle ne perdait pas un mot de cette conversation.

— Ah! pensait-elle, tu es très-fort, maître Cartahut, mais je suis une adversaire digne de toi; tu sais que j'ai appris la langue russe, et c'est pour cela que tu parles ainsi, mais j'apprendrai l'hindou aussi, et alors...

Olympe n'acheva pas sa pensée.

Une voiture s'arrêta à la grille du chalet et un homme en descendit lestement.

Cet homme était le vicomte Arthur de Gonidec.

— Mais Kéraniou ne l'a donc pas prévenu? murmura Olympe en fronçant le sourcil.

Puis, se retournant vers le prince et Catherine qui causaient dans un coin du salon :

— Je vous annonce mon mari, dit-elle ; il se décide à venir prendre de mes nouvelles...

XIX

Olympe n'avait pas sourcillé en voyant son mari descendre de voiture, mais elle s'était posé cette question :

— Pourquoi donc vient-il quand je lui ai fait dire, au contraire, de prendre la fuite et de s'en aller de Paris au plus vite?

Mais Mme de Gonidec était prête à tout, et, lorsqu'on annonça le vicomte, elle alla le prendre par la main sur le seuil de la porte et le présenta à Catherine d'abord, puis au prince.

— Oh ! dit celui-ci en souriant, le vicomte et moi nous nous connaissons.

Et il lui tendit la main.

M. de Gonidec tressaillit et frissonna au contact de cette main, commo doit tressaillir et frissonner le condamné à mort quand, pour la première fois, le bourreau lui met la main sur l'épaule.

Olympe le regarda d'un air de pitié, et ce

regard lui rendit un peu de présence d'esprit et de courage en piquant au vif son amour-propre.

Jadis, le brillant vicomte Arthur de Gonidec traitait de haut en bas Olympe Mignot, sa maîtresse; mais, aujourd'hui, c'était bien différent.

M. de Gonidec tremblait devant Olympe, comme un écolier devant quelque maître farouche.

Le prince et M. de Gonidec échangèrent quelques compliments d'une banalité de bon goût.

Le prince se montrait très-heureux d'avoir eu cette occasion de faire plus ample connaissance.

M. de Gonidec remercia avec effusion la princesse des soins qu'elle avait donnés à sa femme.

Il s'excusa en même temps de ne pas être venu plus tôt.

Mais c'était seulement le matin qu'il avait appris l'accident arrivé à Olympe, car il était parti précipitamment pour un déplacement de chasse, et avait prolongé son absence qui, d'abord, ne devait être que de vingt-quatre heures.

Puis le vicomte ajouta qu'il venait chercher sa femme, et Olympe se montra disposée à le suivre.

Le prince et Catherine eurent la courtoisie de les laisser seuls un moment.

Alors Olympe regarda son mari.

— Ah çà, dit-elle, êtes-vous fou?

— Pourquoi?.demanda-t-il étonné.

— Pourquoi êtes-vous venu?

— Parce que les quatre jours sont expirés.

— Eh bien?

— N'était-ce pas convenu? Ne m'avez-vous pas envoyé, il y a quatre jours, par Baptiste, un mot ainsi conçu : Faites le mort pendant quatre jours et puis venez me chercher?

— Oui, mais depuis je vous ai envoyé Kéraniou.

— Quand?

— Hier soir.

— Je ne l'ai pas vu.

— Oh! oh! fit Olympe, voilà qui est bizarre; mais ce n'est pas ici que je vous demanderai des explications et vous en donnerai. Les murs de cette maison ont des oreilles et peut-être même des yeux,

Ce disant, Olympe fit ses préparatifs de départ.

Puis elle trouva le moyen d'être seule une minute avec Tuhatrac.

— Prince, lui dit-elle tout bas, il faut pourtant que je vous revoie.

— Mais, madame, dit le prince, je serai toujours heureux de vous présenter mes hommages.

Olympe s'inclina.

— Et puis, dit le prince, ne devons-nous pas nous revoir en Bretagne ?

— C'est juste. Quand partez-vous ?

— Ces jours-ci. Et vous ?

— Peut-être demain.

Et Olympe tendit la main à Tuhatrac, qui la prit et la baisa respectueusement.

Alors elle le regarda fixement :

— Oh ! dit-elle tout bas, je donnerais mon sang pour que tu m'aimasses une heure, Cartahut.

Et de nouveau, le visage de Tuhatrac exprima une douloureuse stupeur.

— Ah ! soupira-t-il, vous l'avez donc bien aimé, cet homme que vous croyez reconnaître en moi ?

Olympe ne répondit pas, mais un sanglot déchira sa gorge.

Alors un nuage passa sur le front du prince.

Un nuage si léger, si rapide, que tout au-

tre qu'Olympe ne l'aurait pu même deviner.

Mais Olympe le surprit.

Et son cœur bondit sous sa poitrine et elle se dit :

— Tu viens d'avoir un premier mouvement de faiblesse. Allons ! tu ne me hais pas autant que tu le crois.

Et elle lui serra à son tour fiévreusement la main.

— Au revoir, murmura-t-elle, au revoir...

. . . .

Deux heures après, Olympe et son mari étaient de retour rue de la Ville-l'Evêque.

Et ils tenaient conseil avec Loudéac.

Le vieux pilote écoutait attentivement le récit que lui faisait Olympe de son séjour au chalet de Saint-James et de ses entrevues avec Tuhatrac.

— Ainsi, vous n'en doutez plus, disait Loudéac, c'est bien Cartahut?

— Oui, certes, c'est lui.

— Et Cartahut altéré de vengeance?

— Sans aucun doute. Cependant...

Un sourire de démon éclaira le visage d'Olympe.

— Eh bien ? fit Loudéac.

— Eh bien ! je crois qu'il m'aime encore...

— Ah ! dit Loudéac, si c'était comme ça, je crois que la partie serait gagnée.

— C'est probable, mais en attendant, poursuivit Olympe, il faut faire comme si elle était désespérée.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut, poursuivit Olympe, que le vicomte et vous quittiez Paris.

— Moi, non, dit Loudéac. Je vous l'ai dit, mes enfants, je suis maintenant trop vieux pour me déranger. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra faire le grand voyage. Je ne me mettrai en route que pour celui-là.

— Vous ferez comme vous voudrez, vous, mon oncle, dit M. de Gonidec, mais moi, je file.

— Ah ! vous, dit Loudéac, vous avez raison.

— D'ailleurs, ajouta Olympe, ne faut-il pas que le prince m'aime ? Vous me gêneriez en restant. D'ailleurs, je vais en Bretagne.

— A Plouesnel ? fit Loudéac.

— Oui.

— Et quoi faire, bon Dieu ?

— Y recevoir le prince.

— Vous l'avez invité ?

Et Loudéac regarda Olympe avec admiration.

— Certainement, je l'ai invité ; mais ce n'est

pas pour moi seule qu'il viendra en Bretagne.

Loudéac la regarda.

— Que va-t-il donc y faire?

— Acheter la terre de Lorgerie.

Loudéac eut un geste d'effroi.

— On voit bien que nous n'avons pas de nouvelles de Ragoulin depuis quelques jours, dit Olympe.

— Mais Lorgerie appartient à Ragoulin?

— Oui, et Ragoulin veut vendre.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien, et ce que je comprends moins encore, c'est qu'il se soit abouché avec Tuhatrac, quand il sait tout...

— Ah! dit Loudéac, je n'ai jamais douté de vous, ma petite; mais si vous voulez nous sauver et vous sauver vous-même, vous aurez de la besogne.

Olympe eut un fin sourire.

— On tâchera! dit-elle.

— Mais, reprit M. de Gonidec, ne m'avez-vous pas dit que vous m'aviez envoyé Kéraniou hier?

— Oui.

— Je ne l'ai pas vu.

— Qui sait? dit Olympe, il lui est peut-être arrivé malheur.

Kéraniou est un cuistre à qui Cartahut n'aura pas voulu faire les honneurs d'une longue agonie.

— Il faudrait toujours essayer de savoir ce qu'il est devenu.

— J'ai envoyé, en arrivant, Baptiste à la découverte.

— Ah!

— Baptiste est un garçon précieux. Il saura peut-être beaucoup de choses.

Comme Olympe disait cela, on frappa discrètement à la porte et le garçon entra.

Il avait une mine inquiète et mystérieuse.

— Tu peux parler devant ces messieurs, lui dit Olympe.

— Madame, répondit le groom, Kéraniou a disparu depuis hier soir.

— Ah!

— Il a disparu avec sa fille.

— Alors, il a pris la fuite.

Le groom reprit :

— Je suis d'abord allé à son bureau, rue Saint-Denis; on ne l'avait pas vu.

— Et rue de la Sourdière?

— Le concierge l'a vu rentrer hier vers trois

ou quatre heures et ne l'a pas vu ressortir. Mais, comme vous savez, la maison a deux issues.

— Oui, on sort par la rue Saint-Roch.

— C'est par là qu'il est sorti. Le boulanger qui est en face l'a vu monter dans une voiture. Il était en costume de voyage et portait une valise sous le bras.

— Et tu ne sais pas où il est allé?

— Pardon. Comme il a pris la voiture à la remise de la rue Saint-Roch, j'ai pu retrouver le cocher et l'ai fait jaser en lui payant à boire.

— Et où est allé Kéraniou?

— Au chemin de fer de Lyon.

— Mais alors il était seul?

— Oui.

— Et tu me dis qu'il est parti avec sa fille.

— Attendez, madame; je suis allé au chemin de fer. J'ai un camarade employé au buffet. Celui-ci s'est souvenu parfaitement de l'homme à la houppelande et il m'a dit : « Ce bonhomme-là est un farceur, à moins que ce ne soit un caissier qui file. Je suis allé lui prendre un billet pour Marseille, mais il n'est pas parti. »

Et alors mon camarade m'a raconté

qu'ayant eu affaire par la gare, au moment où le train partait, il a vu Kéraniou qui se glissait du quai de départ au quai d'arrivée, se mêlait aux voyageurs qui arrivaient par le train de banlieue et sortait avec eux.

Cela l'a même intrigué à ce point, qu'il est sorti aussitôt et a vu Kéraniou monter dans un fiacre et en baisser les stores.

— Alors il est rentré dans Paris.

— D'abord, pour aller prendre ensuite le chemin de fer du Nord.

— Comment sais-tu cela?

— Le garçon du buffet avait retenu le numéro du fiacre.

— Et tu as retrouvé le fiacre?

— Dans la gare. J'ai donné un louis au cocher et il m'a tout dit.

— Après? fit Olympe.

— Kéraniou s'est fait conduire au faubourg Saint-Honoré, rue des Écuries-d'Artois, il est monté au n° 19 et y est resté quelques minutes.

Puis il est ressorti tenant une petite fille par la main, et le cocher les a conduits au chemin de fer du Nord.

— Mais comment sa fille se trouvait-elle faubourg Saint-Honoré?

— Elle était chez sa tante, Mme Rose.

— Ah! oui, je sais, dit Olympe.

Un domestique ouvrit la porte et dit en ce moment :

— Madame veut-elle recevoir Mme Rose?

A ce nom, Olympe tressaillit.

— Quand on parle du loup..., murmura Loudéac.

Olympe fit un signe et Mme Rose entra.

La pauvre femme était bouleversée.

— Ah! madame, dit-elle en entrant, je sais que vous vous intéressez à ma nièce et à mon beau-frère, et je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Que voulez-vous dire? s'écria Olympe.

— Il est arrivé malheur à Kéraniou, bien sûr.

— Et... à sa fille?

— Sa fille... on vient de nous la ramener. Elle est comme folle.

— Folle!

— Elle raconte qu'on l'a enfermée avec son père dans une prison, qu'elle a vu des hommes tout noirs, puis que l'un de ces hommes l'a arrachée des bras de son père.

— Et c'est celui qui vous l'a amenée?

— Oui, en me remettant un portefeuille qui renferme vingt mille francs.

— Et cet homme, vous ne le connaissez pas?

— Non.

— Mais enfin, en vous rendant l'enfant, que vous a-t-il dit?

— Il m'a remis le portefeuille en me disant : « Voilà la dot de vòtre nièce. C'est tout ce qu'elle aura de son père, qu'elle ne reverra jamais! »

Olympe, en entendant ces mots, regarda Loudéac et M. de Gonidec, et elle leur dit en bas-breton :

— Vous le voyez, le tour de Kéraniou est venu.

— Et le nôtre approche, murmura Loudéac.

— Je file aujourd'hui même, dit M. de Gonidec, pris d'épouvante.

Olympe dit alors à Mme Rose :

— Où est votre nièce?

— Chez moi, au lit. Elle a la fièvre et le délire.

— Je veux la voir, dit Olympe.

Et elle jeta un châle sur ses épaules et demanda sa voiture.

XX

Avant de partir, Mme de Gonidec dit à Loudéac tout bas, en langue bretonne :

— Mon oncle, je crois que vous ferez bien de revenir sur votre résolution.

— Que voulez-vous dire? fit le vieux pilote.

— Croyez-moi, quittez Paris.

— Peut-être... fit Loudéac.

Et un sourire lui vint aux lèvres.

— Quand vous reviendrez, dit-il, nous causerons.

Olympe le regarda.

— Nous causerons, répéta-t-il en clignant des yeux.

— Le bonhomme a quelque inspiration, pensa Mme de Gonidec, nous verrons ça.

Et elle sortit, emmenant Mme Rose.

— La pauvre cuisinière hésitait à monter dans le coupé de la noble vicomtesse.

Olympe l'y poussa, baissa ensuite à demi les stores, et, s'asseyant auprès d'elle, après avoir indiqué au valet de pied la rue des Écuries-d'Artois, elle lui dit :

— Maintenant, causons, répétez-moi bien mot pour mot ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

Mme Rose recommença son récit et Olympe l'écouta attentivement.

Puis, quand elle eut fini :

— Mais Kéraniou ne vous avait donc pas dit qu'il partait en voyage?

— Non, madame.

— Il partait cependant, et il emmenait sa fille.

— Est-ce possible?

— Je vois bien, dit Olympe, que vous ne savez rien.

— Absolument rien, madame.

— Et il faut que vous sachiez tout.

— Mon Dieu! fit Mme Rose toute tremblante.

— Kéraniou, poursuivit Mme de Gonidec, n'a-t-il pas placé sa fille au pensionnat de Belleville sous le nom d'Emma Révol?

— En effet.

— Et lui-même ne se faisait-il pas appeler M. Révol?

— Oui, madame.

— Comment vous a-t-il expliqué ce changement de nom?

— En me disant qu'il était sur le point de se marier et qu'il ne voulait avouer l'existence de sa fille qu'au dernier moment.

— Il mentait, dit Olympe.

— Mon Dieu!

— Kéraniou a commis de grandes fautes dans sa jeunesse, poursuivit Mme de Gonidec.

— Le malheureux!

— Et il avait des ennemis acharnés qui le poursuivaient et auxquels il voulait échapper. C'est pour cela qu'hier soir il a pris la fuite.

— Et il ne m'en a rien dit!

— Non, et il est probable, puisque la petite est revenue, qu'il est tombé aux mains de ses ennemis.

— Mais alors, dit Mme Rose en frissonnant, ils l'ont tué?

— Peut-être...

La pauvre femme cacha la tête dans ses mains et se mit à pleurer.

Olympe arriva ainsi rue des Écuries-d'Artois.

Mme Rose avait couché l'enfant sur son lit et installé auprès d'elle la fille du concierge.

L'enfant avait le délire.

En voyant entrer sa tante et Mme de Gonidec, elle s'écria :

— Les hommes noirs! Encore les hommes noirs!

— Elle ne me reconnaît pas! exclama Mme Rose.

Olympe fit un signe à la fille de la concierge.

— Laissez-nous, mon enfant, dit-elle.

Puis elle s'approcha du lit et s'établit auprès de l'enfant.

L'enfant écoutait, les yeux hagards, et répétait :

— Les hommes noirs! les hommes noirs!

Mme Rose voulut la prendre dans ses bras et chercha à se faire reconnaître.

L'enfant la repoussa.

Olympe posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut! dit-elle, écoutons!

En effet, la petite fille, en proie au délire, racontait maintenant tout haut et d'une voix saccadée ses aventures de la nuit précédente.

— Comme ça va vite le chemin de fer... vite. . très-vite!... et puis tout à coup voilà que ça s'arrête... Père, père, que faisons-nous ici? Ah! père veut sortir de la voiture; la portière est fermée... Père appelle... il crie... personne ne lui répond!...

Bon ! il repart maintenant... Oh ! comme ça va vite !... vite !...

Et l'enfant semblait s'abandonner au mouvement de crépitation que produit un train lancé à toute vitesse.

— Ceci vous est une preuve, dit Olympe à voix basse, que Kéraniou a quitté Paris.

Tout à coup la petite fille jeta un cri.

— Ah ! la nuit ! fit-elle... la nuit noire... Nous entrons dans un trou... La voiture court toujours... Père, père, où es-tu ?

— Un tunnel ! pensa Mme de Gonidec.

L'enfant jeta un cri :

— Ah ! les hommes noirs... ils entourent la voiture... père ne veut pas descendre... mais il faut bien... il y a un des hommes qui m'a pris dans ses bras... Ah !

Et la petite fille ferma les yeux, trembla de tous ses membres et cessa de parler.

— Elle a dû s'évanouir en ce moment-là, pensa encore Olympe.

Après un silence, Emma rouvrit les yeux et ne parut pas s'apercevoir qu'elle avait du monde auprès d'elle.

Toujours délirante, elle poursuivit :

— Nous sommes couchés sur la paille, père et moi... j'ai froid et j'ai bien faim... père

rie... un homme entre... il n'est pas noir comme les autres... il n'a pas l'air méchant comme eux... mais père tremble bien fort en le regardant... et voilà qu'ils parlent et disent des choses que je ne comprends pas.

Et puis cet homme s'en va...

Ah! j'ai bien faim!

Père s'est jeté sur la porte, il frappe, il frappe bien fort... il appelle... la porte s'ouvre... encore l'homme qui n'a pas l'air méchant et qui fait trembler papa... Ah! mon Dieu! cet homme m'a prise dans ses bras... il m'emporte..... je ne vois plus... mon Dieu!

Et, cette fois, l'enfant cessa tout à coup de délirer, parut revenir à la raison et regarda fixement Mme Rose.

— Ah! tu es là, ma tante? fit-elle.

— Oui, mon enfant, dit Mme Rose.

— Et père, où est-il?

— Il va venir, mon enfant, dit Olympe, qui se prit à sourire à la petite fille.

Emma fixa sur elle ses grands yeux étonnés.

— Vous connaissez mon père? dit-elle.

— Oui, je le connais.

— Où est-il?

— Il va venir bientôt.

L'enfant continuait à regarder Olympe.

— Bien vrai, madame? fit-elle.

— Bien vrai, mon enfant; mais pour que ton père revienne, il faut que tu sois bien sage.

— Oh! oui, madame.

— Et que tu me racontes comment tu es revenue de là-bas.

L'enfant eut un geste d'effroi.

— Ne crains rien, dit Olympe. Je suis une amie de ton père, n'est-ce pas, tante Rose?

— Oh! oui, dit la cuisinière.

L'enfant, à qui Olympe souriait toujours, parut se rassurer tout à fait.

Et elle finit par raconter qu'elle s'était évanouie de nouveau quand l'homme qui n'avait pas l'air méchant l'eut emportée dans ses bras; puis que, lorsqu'elle était revenue à elle, elle était seule dans un coupé avec cet homme.

lui souriait, il avait l'air bien bon; mais, comme elle demandait son père, il s'était mis en colère et lui avait dit :

— Si tu cries, je te donnerai le fouet!

Alors elle avait eu peur et n'avait plus rien dit.

Et comme le train s'arrêtait, il était descendu de waggon, la laissant toute seule; puis il était remonté avec un panier dans lequel il y avait des provisions.

Et comme elle avait bien faim, elle avait mangé; et puis elle s'était endormie pour ne se réveiller que dans une voiture, au moment où cette voiture s'arrêtait à la porte de la tante Rose.

Alors elle avait redemandé son père et l'épouvante l'avait reprise.

— Et comment était-il, cet homme? demanda Olympe.

— Je puis vous le dire, moi, fit Mme Rose.

— C'est juste, vous l'avez vu.

— C'est un homme qui paraît avoir trente-deux ou trente-cinq ans, reprit Mme Rose.

— Brun ?

— Non, blond, avec des moustaches comme en portent les militaires, et les cheveux courts.

— Mériadec ! pensa Olympe.

Et comme elle savait tout ce qu'elle voulait savoir, elle se leva.

— Tu t'en vas, madame ? dit l'enfant.

— Oui ! mais je reviendrai te voir.

— Bientôt?

— Avec ton père.

— Tu me le promets, madame?

— Oui, oui, fit Olympe en l'embrassant.

Puis elle entraîna Mme Rose dans la pièce voisine et lui dit tout bas :

— Ma chère, il faut renoncer à jamais revoir Kéraniou, du moins je le crains bien.

— Mais il n'y a donc pas une justice en ce monde ? s'écria Mme Rose.

— C'est parce qu'il y en a une qu'il est arrivé malheur à votre beau-frère.

— Mais... la police...

Olympe tressaillit.

— La police? fit-elle, gardez-vous bien de vous adresser à elle.

— Pourquoi donc, madame?

Parce que si la police se mêlait de cette affaire, vous ne sauveriez pas le père et vous déshonoreriez l'enfant.

Mme Rose frissonna.

— Prenez soin de votre nièce, poursuivit Olympe, comme j'en prendrai soin moi-même. A dater de ce jour, je vous fais une pension pour l'élever, et quand elle sera en âge de se marier, je la doterai. Mais ne parlez jamais de votre beau-frère, entendez-vous? C'est tout ce que je puis vous dire.

Et Olympe s'en alla.

Quand elle fut de retour chez elle, elle trouva le bonhomme Loudéac tout seul.

— Où donc est mon mari ? dit-elle.

— La peur l'a pris.

— Ah!

— Et il a filé.

— Comment! il est parti?

— Comme un diable qu'on chasse avec de l'eau bénite. Il s'en va en Allemagne et il m'a dit qu'il nous écrirait de Strasbourg.

— Bon voyage! murmura Olympe en ôtant ses gants.

Puis, se mettant auprès de Loudéac :

— Eh bien! mon oncle, dit-elle, c'en est fait de Kéraniou.

— Ah, bah!

— Jugez-en vous-même.

Et elle lui raconta ce qu'elle avait vu et entendu.

— Pauvre Kéraniou! fit Loudéac du bout des lèvres.

— Je crains bien, ajouta Olympe, que quelque aventure de ce genre n'arrive à mon mari maintenant.

— C'est son tour, dit Loudéac.

— Et qu'au lieu d'une lettre de lui nous recevions la nouvelle de sa mort.

— Je l'espère bien.

Loudéac prononça ces mots froidement.

Olympe fit un soubresaut et le regarda dans le blanc des yeux.

Alors Loudéac se prit à sourire.

— Moi aussi je quitte Paris, dit-il.

— Ah!

— Et je vais avec vous.

— En Bretagne?

— Mais oui...

Et Loudéac cligna de l'œil et ajouta :

— Savez-vous que Cartahut est fabuleusement riche?

— Comme un nabab.

— Eh bien! supposons deux choses.

— Voyons?

— La première qu'il vous aime encore.

— Hé! dit Olympe, c'est possible.

— La seconde, c'est qu'il advienne un accident à ce pauvre M. de Gonidec.

— Bon.

— Vous voilà libre. Vous redevenez la femme de Cartahut, il me pardonne, et nous vivons heureux.

— Vous êtes superbe, mon oncle; mais la princesse?

— La princesse russe?

— Oui.

— Je m'en charge, dit mystérieusement Loudéac.

En attendant, nous partons demain, n'est-ce pas?

— Comme vous voudrez, vieille canaille, dit Olympe.

Et elle embrassa le vieux scélérat avec une tendresse toute filiale.

XXI

M. de Gonidec était parti en effet.

Le vicomte avait vieilli énormément depuis quinze ans, moralement surtout.

Ce n'était plus le beau lion de province qui, avec ses vingt-cinq mille livres de rente, étonnait Saint-Malo par ses prodigalités.

Ce n'était plus l'homme calme, froid, audacieux, qui avait son rôle dans le drame sinistre dont Cartahut avait été la victime.

M. de Gonidec était devenu un homme hésitant, timide, presque poltron.

En apprenant la disparition subite de Kéraniou, qu'il avait vu l'avant-veille, M. de Gonidec avait perdu la tête.

Et quand Olympe fut partie avec Mme Rose, il dit à Loudéac :

— Cette fois, moi aussi je file.

— Vous ferez bien, lui dit Loudéac, qui avait déjà son idée.

M. de Gonidec avait laissé à sa femme une liberté absolue, et l'on sait si Olympe en avait profité.

Mais, de son côté, il avait pris ses aises.

Ainsi, au su et connu de tout Paris, le vicomte Arthur de Gonidec entretenait Mousseline.

Mousseline était une jolie fille qui passait son après-midi autour du lac, ses nuits au lansquenet et ses matinées au lit.

Elle avait bien trente ans, mais un petit air de jeunesse ingénue lui avait encore valu le surnom de la *Madone*.

Mousseline était déja riche quand M. de Gonidec en avait pris possession.

En outre, c'était une fille rangée, économe dans son luxe, et elle se contentait de trente mille francs par an.

Elle adorait M. de Gonidec, bien qu'il eût quarante-huit ans, et elle professait pour lui une sorte d'admiration.

Pourquoi ?

Parce que M. de Gonidec était le mari de la plus belle femme de Paris, selon Mousseline, qui admirait la beauté d'Olympe, et cette situation suffisait à établir à ses yeux une supériorité incontestable.

Donc Mousseline aimait M. de Gonidec.

Et M. de Gonidec avait fini par s'attacher à Mousseline.

C'était du reste une fille sérieuse, qui était de bon conseil au besoin.

M. de Gonidec vivait plus chez elle que chez lui.

Il y avait une chambre, une garde-robe et souvent même une partie de son argent.

Ce fut donc chez Mousseline que M. de Gonidec alla tout d'abord.

Mais il y alla par le plus long, comme on va voir.

L'homme est essentiellement mouton de Panurge.

M. de Gonidec avait entendu le récit du départ de Kéraniou et des précautions prises par le cauteleux intendant pour faire perdre ses traces, — ce qui ne lui avait absolument servi à rien, puisqu'il était tombé aux mains de ses ennemis.

Eh bien! M. de Gonidec songea à faire exactement la même chose.

Après avoir annoncé à Loudéac qu'il partait et ne reviendrait pas, il monta dans son phaéton et s'en alla tranquillement au bois.

Mousseline, renversée à demi sur les coussins de sa victoria, faisait le tour du lac.

M. de Gonidec la rencontra au tournant de la cascade, et comme il s'affichait volontiers avec elle, il jeta les rênes à un de ses deux grooms en disant :

— Vous pouvez rentrer.

Puis il monta dans la victoria de Mousseline.

— Tu auras pour sûr une scène avec ta femme, ce soir, dit Mousseline, rouge de plaisir.

— Je m'en moque.

— Ah ! c'est différent.

— Me donnes-tu à dîner?

— Gros babêta ! qu'est-ce que tu veux manger? Aimes-tu le faisan?

— Oui, sans truffes, répondit M. de Gonidec, qui pensait bien à dîner, ma foi !

Puis, il ajouta :

— Allons chez toi.

— Tout de suite?

— Oui, j'ai à te parler.

— Tiens! mais, au fait, tu as l'air tout drôle!

— Tu trouves?

— Et tu es pâle comme mon amie Marguerite qui s'en va de la poitrine.

M. de Gonidec ne répondit pas.

— Serais-tu jaloux? fit encore Mousseline en riant.

— J'ai confiance en toi.

— Oh! moi je le sais bien. Mais tu es peut-être jaloux de ta femme.

Et Mousseline se mit à rire, ajoutant :

— Avec qui donc est-elle, maintenant?

— Je n'en sais rien, répondit brusquement M. de Gonidec. Mais rentrons chez toi.

Alors nous allons prendre l'allée de la Muette.

— Non, faisons au contraire le tour du lac.

— Pour perdre une heure au milieu des voitures?

— Je veux qu'on me voie avec toi.

— C'est différent.

Et Mousseline regarda encore M. de Gonidec, répétant :

— Quelle drôle de mine tu as tout de même! Mais, enfin, comme vous êtes mon seigneur et maître, il faut bien vous obéir.

Et la victoria, sur un ordre de Mousseline, reprit sa place à la file des autres voitures.

M. de Gonidec souriait, saluait à droite et à gauche, et semblait tenir à se faire voir de tout Paris ce jour-là.

Une heure après, il rentrait avec Mousseline.

Celle-ci habitait un charmant petit hôtel dans le parc Monceaux.

La façade était dans la rue de Courcelles, le jardin touchait le parc et communiquait avec lui par une petite porte, comme toutes les propriétés de ce genre.

Dans le trajet du bois à la rue de Courcelles, M. de Gonidec avait à peine desserré les dents.

Il était évidemment en proie à une vive agitation, et Mousseline se disait :

— Que lui est-il donc arrivé?

Une fois chez elle, Mousseline le conduisit dans son cabinet de toilette, puis ferma la porte et lui dit :

— Voyons, enfin, tu vas t'expliquer maintenant. Pourquoi as-tu renvoyé ton phaéton, pourquoi es-tu monté dans ma voiture, pourquoi as-tu voulu te faire voir, et pourquoi enfin as-tu cette drôle de mine? Je veux savoir tout cela.

— Je suis venu pour te le raconter.

— Bon, vas-y!

— Veux-tu voyager?

— Hein?

— Oui, répéta M. de Gonidec, veux-tu que nous fassions un voyage?

— Nous deux?

— Sans doute.

— Quelle drôle d'idée! Tu as donc un chagrin quelconque?

— Oui et non. Enfin veux-tu partir?

— Oui. Donne-moi trois ou quatre jours pour faire mes caisses. Tu sais bien qu'une femme ne s'en va pas comme ça avec un sac de nuit.

— J'aurais voulu partir ce soir.

— Tu es fou!

— Alors je partirai seul.

Mousseline le regarda fixement.

— Tu m'as promis de m'expliquer ta conduite et ton air, vas-tu t'exécuter? dit-elle.

M. de Gonidec hésita, puis il répondit :

— Je veux que tout le monde me croie à Paris.

— Bon!

— Et je veux filer cette nuit.

— Mais tu as donc joué à la Bourse, malheureux?

— Non.

— Tu étais donc, à mon insu, caissier quelque part ?

— Pas davantage.

— Arthur, dit Mousseline, qui passa un de ses bras au cou de M. de Gonidec, tu me caches tout.

— Eh bien ! je vais tout te dire, car je crois que tu m'aimes.

— Imbécile ! en as-tu donc douté ? Je ne t'aime pas, je t'adore.

Et elle l'embrassa.

— Je vais te raconter une histoire un peu longue, dit alors M. de Gonidec.

— Veux-tu un de tes cigares ? fit-elle en ouvrant le tiroir d'un chiffonnier.

— Non. Écoute.

Et M. de Gonidec s'assit auprès d'elle et poursuivit :

— Tu sais que, dans ma jeunesse, j'ai été très-amoureux de ma femme ?

— Elle en valait et en vaut encore la peine. Eh bien ?

— Une chose que tu ne sais pas, c'est que, pour l'avoir, j'ai tué un homme.

— Ah ! bah !

Et Mousseline regarda M. de Gonidec avec admiration.

— Tu te mets bien, toi, fit-elle.

— Mais je l'ai mal tué, à ce qu'il paraît.

— Plaît-il?

— Car il est ressuscité.

— L'homme que tu as tué?

— Oui, et il est à Paris.

M. de Gonidec était toujours très-pâle.

— Eh bien! dit Mousseline, qu'est-ce que ça te fait, maintenant que tu as plein le dos de ta femme?

— C'est pour cela que je veux partir.

— Tu penses donc que ton ancien rival viendra te demander sa revanche.

— Oh! fit M. de Gonidec avec un sourire dédaigneux, tu ne supposes pas que je sois homme à reculer devant un coup d'épée.

— Certainement non. Il y a même là-dessus une romance qui dit que, lorsqu'on est Breton et gentilhomme... tu sais...

— Oui.

— Alors, si tu te moques de ce monsieur, pourquoi veux-tu t'en aller?

— Cet homme, poursuivit M. de Gonidec, que je croyais bien mort depuis quinze ou seize ans, est donc ressuscité.

Qu'est-il devenu, où est-il allé pendant ces quinze ans? Je n'en sais rien. Tout ce que

je puis te dire, c'est qu'il est revenu à Paris avec des millions.

— Et toujours amoureux de ta femme?

— Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il veut me faire assassiner.

Et M. de Gonidec prononça ces mots d'une voix que l'épouvante étranglait.

Mousseline elle-même fronça le sourcil.

— Ah çà, mais, dit-elle, ce n'est pas un homme civilisé alors?

— Non, c'est un sauvage.

— Et tu n'as pas songé à aller toucher deux mots de cela au préfet de police?

— Non, non, dit vivement M. de Gonidec.

— C'est pourtant ce que je ferais à ta place.

— Jamais!

— Il te donnerait une petite escorte de sergents de ville quand tu sortirais, en peu de temps il mettrait la main sur ton bonhomme et l'enverrait s'expliquer avec un juge quelconque.

— J'aime mieux filer.

Et M. de Gonidec était maintenant en proie à une véritable terreur.

Mousseline parut réfléchir un moment.

— Enfin, dit-elle, où irions-nous bien, en ce cas?

— En Allemagne.

Mousseline haussa les épaules.

— Moi, dit-elle, j'ai mon idée là-dessus.

— Ah!

— Si cet homme paye un bon prix pour te faire assassiner, ceux qui auront traité avec lui ne regarderont pas à faire un petit voyage d'agrément.

— Tu veux dire qu'ils nous poursuivront?

— Sans aucun doute.

— J'ai une bonne idée pour leur faire perdre ma trace.

— Voyons?

— Nous partons ensemble cette nuit par l'express de onze heures.

— Bon!

— Et je prends la livrée de ton valet de pied.

— Absurde! dit Mousseline.

— Tu crois?

— Certainement. Un homme qui paye des assassins a une police à ses ordres.

— Oui, il en a une.

— Nous ne serons pas de l'autre côté du Rhin que tu seras découvert.

— Où me cacher alors?

— A Paris.

— Mais où?

— Ici.

— Tu es folle, ma chère; cette maison est la première où on viendra me chercher.

— Naturellement, puisque tout Paris sait que tu es avec moi.

— Alors tu vois bien...

— Je vois bien qu'on viendra te chercher, mais je vois aussi qu'on ne te trouvera pas.

— Que veux-tu dire?

— Ecoute, mon gros loup, poursuivit Mousseline, depuis combien de temps sommes-nous ensemble?

— Deux ans à peu près.

— Il y en a dix que j'ai cette maison.

— Eh bien?

— Je ne suis une vertu que depuis que je vous aime, monstre; car avant... mais mon passé ne vous appartient pas, monsieur.

— Où veux-tu en venir?

— A ceci, que j'ai caché, il y a cinq ans, un homme dans cette maison, un homme que la police recherchait et qu'elle n'a jamais retrouvé.

— Ah!

— Et je vais te montrer la cachette.

Sur ces mots, Mousseline se leva et s'appro-

cha d'une jolie bibliothèque en bois de citronnier qui faisait vis-à-vis au chiffonnier dans lequel se trouvaient ses cigares.

XXII

La bibliothèque placée dans le cabinet de toilette était un beau et vaste meuble en ébène avec filets de cuivre et à trois corps, c'est-à-dire à trois portes.

On n'ouvrait habituellement que celle du milieu.

Les deux autres, vitrées comme la première, protégeaient de splendides reliures.

Mousseline était une fille lettrée; elle aimait les beaux livres, les belles éditions.

M. de Gonidec la regardait s'approcher de la bibliothèque et se demandait ce qu'elle allait faire.

La clef étant sur le compartiment du milieu, Mousseline ouvrit, dérangea deux ou trois volumes, et, derrière ces volumes, prit deux autres clefs semblables à la première.

Puis, gardant les deux cléfs dans la main, elle vint se rasseoir auprès de M. de Gonidec.

— Je veux être pendu, lui dit celui-ci, si je comprends un mot à tout cela.

— Mon bon ami, répondit Mousseline, je te fais un petit boniment avant de te montrer ma lanterne magique.

— Plait-il ?

— Tu vas voir. Ces deux clefs me permettront tout à l'heure de te donner une petite démonstration de l'histoire que je vais d'abord te conter.

Et Mousseline vint s'asseoir sur les genoux de M. de Gonidec.

Puis, passant son bras gauche autour de son cou :

— Il est donc bien convenu, dit-elle, que je ne suis vertueuse que depuis que je t'aime.

— Oui.

— Avant, j'ai cascadé comme tout le monde, et un peu plus peut-être que tout le monde.

— Après? fit M. de Gonidec.

— Ne sois pas jaloux et écoute-moi.

— Parle donc.

— Il y a cinq ans j'étais avec le vieux baron Conrad M..., tu sais, l'ambassadeur de Saxe ?

— Parfaitement.

— C'est lui qui m'a fait bâtir cet hôtel, et c'est moi qui lui ai fourni l'architecte.

— Comment cela ?

— Tu penses bien que le baron, qui avait soixante-huit ans, ne remplissait pas mon cœur, et que le besoin d'aimer se faisait sentir chez moi comme chez toutes les femmes. J'aimais donc secrètement, mystérieusement, un petit architecte plein de talent et qui a fait son chemin depuis.

Une de mes amies nous le présenta, au baron et à moi ; naturellement il plut au baron, tandis qu'il eut l'air de me déplaire énormément, et le baron lui confia les travaux de construction de mon hôtel.

— Mais où veux-tu donc en venir ? demanda M. de Gonidec.

— Attends donc et tu verras. L'hôtel fut donc commencé vers le mois d'avril et terminé vers le mois d'août.

J'avais passé ce dernier mois à Bade avec le baron.

Quand je revins, tu penses bien que ma première visite fut pour l'hôtel et surtout pour le petit architecte, qui me tenait au cœur plus que jamais.

Le baron, par extraordinaire, ne m'avait pas accompagnée.

L'hôtel était déjà en partie meublé.

Je visitai chaque pièce, appuyée sur le bras de mon architecte, qui était en même temps mon amant, et quand nous arrivâmes ici, il me regarda en souriant et me dit :

— Je vais te faire une surprise; tu vas voir.

Alors il prit cette clef que tu vois, et il fit ce que je vais faire.

A ces mots, Mousseline se leva de nouveau, introduisit la clef dans le compartiment de gauche et la tourna deux fois.

La porte vitrée s'ouvrit, mais, avec elle, les volumes aux riches reliures tournèrent en même temps, et M. de Gonidec, à sa grande surprise, vit une porte au fond de la bibliothèque.

— Viens avec moi, dit encore Mousseline.

La porte était perdue dans le mur contre lequel le riche meuble s'appuyait.

Mousseline pressa un bouton.

Cette porte s'ouvrit, et M. de Gonidec se trouva au seuil d'un étroit corridor, évidemment pratiqué dans l'épaisseur de la muraille maîtresse.

— Mais où cela conduit-il ? demanda M. de Gonidec.

— Viens avec moi, tu le sauras.

Mousseline avait pris une bougie sur la cheminée et l'avait allumée, car le corridor était noir.

Elle marcha la première et M. de Gonidec la suivit.

Le corridor, très-étroit, très-bas et dans lequel on ne pouvait avancer sans se courber, avait une vingtaine de pas de longueur.

Au bout de ces vingt pas, on trouvait un petit escalier en coquille.

Mousseline le descendit.

M. de Gonidec la suivait toujours.

Au bas de l'escalier, qui avait une dizaine de marches, une autre porte, également fermée par un simple bouton, s'offrit aux regards du mari d'Olympe.

Mousseline pressa ce bouton.

La porte s'ouvrit, et M. de Gonidec se trouva dans une petite chambre meublée avec goût, mais dont les tentures, les décorations et les meubles trahissaient des habitudes masculines.

L'unique fenêtre était hermétiquement close à l'aide de volets intérieurs garnis eux-mêmes d'un épais capiton.

— Sais-tu où nous sommes ici? dit alors Mousseline.

—Pardieu! je le devine bien, répondit M. de Gonidec, nous sommes dans la chambre de l'architecte.

— Naturellement, mais...

Et Mousseline souriait.

— Mais quoi?

— Nous ne sommes plus dans mon hôtel.

— Ah!

— Nous sommes dans la maison voisine, au rez-de-chaussée et cette porte que tu vois, en face de toi, ouvre sur le vestibule de cette maison.

— Fort bien.

— C'était, tu le penses bien, le petit architecte qui avait construit cette maison aussi, et il avait fait un seul coup de deux pierres.

En parlant ainsi, Mousseline poussa la porte qui leur avait livré passage.

La porte était si habilement dissimulée dans la boiserie, que lorsqu'elle fut fermée, M. de Gonidec ne put déterminer au juste sa place.

— Alors, dit M. de Gonidec, tu veux me cacher ici?

— Oui.

— Mais... l'architecte...

Mousseline se mit à rire.

Puis elle posa le bougeoir sur la cheminée, s'assit sur un divan et dit :

— Depuis l'architecte, il s'est passé bien des choses, comme tu vas voir.

— Ah !

— Figure-toi, d'abord, que je n'étais pas en possession de mon hôtel depuis six mois, que mon amour pour le petit architecte n'existait plus.

— Et vous vous brouillâtes ?

— Non pas. Un matin, il m'annonça qu'il partait pour Saint-Pétersbourg, où une grande compagnie financière l'avait engagé à de très-beaux appointements, pour construire des maisons et un théâtre ; il y a de cela quatre ans. Je feignis d'avoir beaucoup de chagrin et je le suppliai de garder son appartement, ce qu'il fit.

Depuis quatre ans qu'il est parti, je fais payer son loyer fort régulièrement, et personne n'est jamais entré ici.

Le concierge n'a même pas une clef.

— Mais, dit encore M. de Gonidec, il me semble que, tout à l'heure, tu me disais que tu avais caché ici une personne que la justice recherchait.,,

— Ah ! ceci c'est une autre histoire.

Veux-tu la savoir ?

— Sans doute.

— Eh bien, en amour, tu le sais, un clou chasse l'autre.

— Bon.

— Le baron Conrad mourut d'une indigestion. Heureusement il avait fait un bon petit testament qui me laissait vingt mille livres de rente.

Mon architecte était parti.

J'étais donc doublement veuve, et le besoin d'une affection me prit au cœur.

J'allais beaucoup, à cette époque, chez Nathalie Carmain, qui donnait à jouer et recevait un tas d'étrangers. Je trouvai un soir, chez elle, un marquis brésilien, beau comme le jour, qui jouait un jeu d'enfer et avait des diamants énormes.

Ce fut chez moi une passion, un délire.

Au plus fort de mon amour, je reçus un coup de massue, comme tu vas voir.

Une nuit, Dom Pedro, c'était son nom, ou plutôt le nom qu'il se donnait, arriva pâle, l'œil éteint, les vêtements en désordre, et me dit : Je suis un homme perdu !

Et alors le malheureux me fit sa confession.

Il n'était pas marquis, il n'était pas riche, mais il volait au jeu, et ce métier honteux lui permettait de faire figure à Paris.

En outre il avait commis un crime dans son pays, un crime épouvantable : il avait assassiné un vieillard, son bienfaiteur, et l'avait dépouillé ensuite.

Condamné à mort par contumace, il avait pris la fuite, puis un faux nom, et mis l'Océan entre son pays et lui.

Mais la justice brésilienne avait obtenu son extradition et, ce soir-là, il avait failli être arrêté.

— Et tu as caché ce misérable ici? fit M. de Gonidec.

— Oui.

— Tu l'aimais donc encore après ses aveux?

— Certainement, l'amour ne s'en va pas en vingt-quatre heures.

— Mais enfin, au bout de six mois...

— Attends donc. Pendant six mois, mon Brésilien a vécu ici sans sortir ; la nuit je lui apportais à manger.

La police a fait vingt perquisitions chez moi, pas une n'a abouti.

Les plus habiles limiers de la Préfecture ont

passé à côté de ma bibliothèque sans jamais soupçonner sa vertu mystérieuse.

Au bout de trois mois, j'eus l'idée de faire insérer dans un journal belge une note qui disait que le fameux bandit Pedro avait passé par Bruxelles, se rendant à Amsterdam.

La police française fut dupe de cette note.

Dès lors, elle ne rechercha plus mon pauvre diable de Brésilien; alors je préparai sa fuite, et un beau jour il partit pour le Havre et s'embarqua.

— Il retourna au Brésil?

— Non, il s'en alla aux Etats-Unis, et je n'ai plus eu de ses nouvelles.

— L'aimais-tu encore?

— Ah! non, par exemple! dit Mousseline, et puis je t'ai rencontré, mon gros loup, et dame!..

Sur ces mots, Mousseline embrassa M. de Gonidec.

Puis elle ajouta :

— Tu vois bien que cela vaut dix mille fois mieux pour toi de rester ici que de t'en aller n'importe où.

— Mais il faudra que je ne fasse aucun bruit, à cause des gens de la maison.

— Bah! le sol est jonché d'un épais tapis, les murs sont capitonnés.

— Mais je serai dans les ténèbres.

— Tu auras de la lumière.

— Et puis je serai seul...

— Mais non, puisque je passerai mon temps avec toi.

M. de Gonidec faisait cette réflexion, tandis que Mousseline parlait :

— L'essentiel pour moi est de me soustraire le plus tôt possible aux recherches de Cartahut, et, par conséquent, de gagner du temps. Pendant que je serai ici, Olympe agira.

Et regardant Mousseline :

— Eh bien! dit-il, j'accepte.

— Alors, dit Mousseline, voici ce que nous allons faire.

— J'écoute.

— Tu vas dîner avec moi.

— Bon.

— Après le dîner tu t'en iras, afin que mes gens, dont pas un ne connait l'existence de cette cachette, ne te voient sortir.

— Fort bien... et puis?

— Je te donnerai une clef de la grille qui donne sur le parc.

— Après?

— Et tu reviendras à minuit ; c'est moi qui irai t'ouvrir.

Mousseline reprit alors son bougeoir et remonta, suivie de M. de Gonidec, dans son cabinet de toilette, refermant chaque porte au fur et à mesure.

— Ah çà, dit alors M. de Gonidec, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de l'existence de cette cachette, depuis deux ans?

— Que tu es bête!

— Hein?

— Dame! fit Mousseline en lui sautant au cou, je t'aime bien, mais...

— Mais?

— Il aurait pu se faire que je cessasse un matin de t'aimer, et alors...

— Alors la cachette t'aurait été utile?

— Dame! dit Mousseline.

Et elle se mit à rire.

....

Le programme arrêté par Mousseline fut ponctuellement exécuté.

M. de Gonidec dina avec elle, passa un bout de soirée, s'en alla à dix heures par la grand'porte, revint à minuit par la petite qui donnait sur le parc et prit possession du logis de l'architecte.

Puis il se mit au lit, se croyant à l'abri de

Cartahut et de sa bande, tandis que sa femme le croyait en route pour Strasbourg.

XXIII

Quarante-huit heures après, nous eussions retrouvé Mousseline au bois, dans sa victoria, souriant aux cavaliers, saluant d'un signe de main celles des dames du lac qui accomplissaient comme elle ce pèlerinage pieux et quotidien.

Mousseline paraissait être d'une humeur charmante ce jour-là.

Deux cavaliers, qui s'étaient apostés en face du chalet du lac afin de mieux voir le défilé des voitures, la saluèrent au passage et se mirent à parler.

— Tiens, voilà Mousseline, dit l'un.

— Plus jeune et plus jolie que jamais, répliqua l'autre.

— Peuh! elle doit avoir trente-deux ans.

— Non, vingt-huit.

— Mais bien sonnés alors.

— Soit, je te l'accorde. Pleine de chic, du reste.

— Et de *chien*, mon bon. Le chic s'acquiert, mais pour avoir du *chien*, il faut naître avec.

Le chien est la *race* des cocottes.

— Est-ce qu'elle est toujours avec Gonidec?

— Toujours; et elle l'aime, ce qui est d'un *bleu*, selon moi...

— Quel âge a-t-il, Gonidec?

— Quarante-huit ans pour le moins.

— Oui, mais c'est un ancien beau.

— Et puis il est le mari de sa femme, ce qui flatte énormément Mousseline.

— Est-ce qu'elle n'a pas eu des bontés pour toi, jadis?

— Oh! si peu...

— Et tu ne sais personne qui se meure d'amour pour elle en ce moment?

— Non; ah! c'est-à-dire... attends donc...

Et le premier des deux jeunes gens parut faire appel à sa mémoire.

— Mais si, dit-il enfin, je connais un homme qui est quelque peu toqué d'elle.

— Qui donc?

— Un Russe.

— Ah! oui, le comte Paul K...

— Justement.

— Ces Russes sont extraordinaires, en vérité!

ils sont nés dans la neige et ils sont inflammables comme de l'amadou.

— Ils nous gâtent toutes nos femmes.

— Dame! ils ont des milliers de paysans à escompter.

— Et puis, ils sont fidèles, et quand ils ont mis la main sur une de ces dames, ils la gardent.

— Jusqu'à ce qu'elle ait des cheveux blancs, mon cher.

— Et alors ils meurent à point et lui laissent cent mille livres de rente; c'est ainsi que, depuis quatre ou cinq ans, une demi-douzaine de femmes charmantes ont été retirées de la circulation. Fais-tu un temps de galop?

— Mais oui.

Et les deux jeunes gens repartirent dans la direction de la cascade.

Mais, tout en galopant, ils continuèrent à causer.

— Alors, dit le premier, le comte Paul est toqué de Mousseline?

— Absolument.

— Mais il me semble que Mousseline est une fille d'esprit et que si le comte lui envoie cinquante mille francs dans un sac de marrons glacés...

— Non, et voici pourquoi.

— Ah! je t'écoute par exemple; il est toujours curieux de savoir le prix de la vertu d'une femme qui n'en a pas.

— Il est évident que ce n'est pas la vertu qui empêcherait Mousseline d'accepter un sac de marrons.

— Qu'est-ce donc alors?

— Elle connait les Russes comme nous, et comme elle a déjà une liaison sérieuse...

— Tiens, voilà Modeste.

— La Toquée?

— Justement, c'est bien elle.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent encore, firent face à la quadruple allée de voitures et saluèrent une femme en bleu qui passait dans un landau découvert.

— Elle est donc revenue?

— Mais oui, comme tu vois.

La Toquée rendit le salut en souriant; puis elle fit un petit signe aux deux jeunes gens, qui s'approchèrent.

— Bonjour, Lionel, bonjour, Gaston, dit-elle. Toujours ensemble, mes amours; les deux Siamois, hein?

— Moins la membrane, ma belle. Ah çà, dit celui qu'elle avait appelé Lionel, d'où viens-tu?

— De Suisse.

— Qu'es-tu allée faire par là?

— Le bonheur d'un homme qui voulait m'aimer pendant un mois.

— Au prix de...

— Cinquante mille francs.

— Un homme qui se met bien, dit Gaston. Peut-on savoir son nom?

— Montbard.

— Montbard? Allons donc! mais il n'a pas le sou.

— Il avait gagné au jeu.

— Où ça?

— Au club.

— Il y a six mois qu'il n'y a mis les pieds pour cause de différence non payée, dit Lionel.

— Ma petite Modeste, dit Gaston, il faut nous faire une autre histoire, si tu veux que nous te croyions.

— Mais je vous jure...

— Montbard n'a jamais gagné dix mille francs.

— Je lui en ai vu cinquante dans le creux de la main, et j'achève de les croquer.

— Alors il est affilié à la police.

— Que tu es bête! dit la Toquée. Les cin-

quante mille francs étaient de bon aloi, en tout cas; ils sont finis.

— De quand?

— Mais d'hier, avec le dernier jour du mois.

— Alors, Montbard...

— Montbard est un garçon d'esprit. Il est parti de chez moi ce matin, en emportant son peigne à moustache et sa brosse à dents, deux objets qui constituaient toute sa garde-robe. Mais, dites donc, mes enfants, y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Une heure à peu près.

— Avez-vous vu Mousseline?

— Elle vient de passer.

— Est-elle seule?

— Toute seule.

— Et Gonidec, l'avez-vous vu?

— Non.

— Tant mieux!

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai deux mots à dire à Mousseline.

— Tu veux lui proposer Montbard?

— Montbard ou un autre. Vous êtes trop curieuses, mes petites cailles.

— Bah! tu fais des mystères avec nous? dit Lionel.

— De vieux amis... fit Gaston.

— Adieu, dit la Toquée.

Et elle continua son tour de lac.

— Viens-tu *t'absinther* à Madrid? dit alors Lionel.

— Comme tu voudras, à Madrid ou à Armenonville.

— Non, pas à Armenonville : c'est un désert depuis que la belle Mme Leblond n'y est plus.

— Allons à Madrid, alors.

— D'autant plus que j'ai un pressentiment.

— Lequel?

— Je me figure que Mousseline et la Toquée y viendront.

. . . .

Le pressentiment de Lionel était juste.

La Toquée, dix minutes plus tard, rejoignit Mousseline au tournant de la cascade.

Ces deux dames avaient été fort liées.

Mousseline fit un signe à son cocher, qui s'arrêta.

La Toquée, justifiant toujours un peu son surnom, sauta de sa voiture et vint se jeter dans les bras de Mousseline.

— Mais d'où viens-tu donc? fit celle-ci.

— Ah! ma chère, répondit la Toquée, c'est toute une histoire.

— Conte-la-moi.

— Non, pas ici, viens à Madrid. D'ailleurs, j'ai à te parler.

Et la Toquée s'installa dans la victoria de Mousseline et son cocher la suivit.

Les deux voitures quittèrent la villa et prirent la route de Madrid.

Alors Mousseline répéta sa question :

— D'où viens-tu?

— J'arrive de voyage.

— Où es-tu allée ?

— En Angleterre et en Écosse.

— Seule?

— Bebête, va! Je t'ai dit que c'est une histoire, mais je te la dirai plus tard. Parlons de toi, d'abord. Qu'es-tu devenue, toi?

— Je n'ai pas quitté Paris.

— Tu aimes toujours Gonidec ?

— Toujours.

— Quelle drôle de toquade tu as là !.. Enfin !

Et la Toquée soupira.

Puis, après un silence :

— Est-ce que nous allons le voir tout à l'heure, Gonidec?

— Non, car il est hors d'ici.

— Ah, bah!

— Il est parti avant-hier soir.

— Pour ses terres, sans doute?

— Non; pour l'Allemagne. Il a un commencement de rhumatisme.

— Dame! à son âge... fit charitablement la Toquée.

— Et il va aux eaux de Kissingen.

— Alors, tu es veuve?

— Mais oui.

— Et tu t'embêtes?

— Un peu.

— Voilà une chose qui me va! dit la Toquée.

— Pourquoi donc?

— Parce que je me suis chargée d'une mission diplomatique auprès de toi.

— Et puis?

— Et que l'heure est bonne pour la remplir, si tu t'embêtes.

Mousseline ne répondit pas.

— Voilà le feu commencé, pensa la Toquée; maintenant le reste ira tout seul.

Ces dames arrivèrent à Madrid, s'installèrent dans un cabinet de verdure, demandèrent des biscuits et du vin de Marsala, et la Toquée reprit le cours de sa négociation.

— Voyons, ma chère, dit-elle, pour combien de temps Gonidec est-il parti?

— Pour un mois.

— Alors tu es libre... complétement?

— Complétement.

— Pas le moindre péché mystérieux à la clef?

— Pas le moindre.

— Tu tournes à la bourgeoise, ma chère.

— Un peu, dit Mousseline.

— Sais-tu que tu as fait une passion cet hiver?

— Moi?

— Oui. Il y a de par le monde un homme qui se brûlerait volontiers la cervelle un lendemain d'une nuit passée à tes pieds.

— Mauvaise affaire alors.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai horreur des gens à passion volcanique.

— Aurais-tu horreur de cent mille francs aussi?

— Hein? fit Mousseline.

— Dame! répliqua la Toquée, si je parle ainsi, c'est que j'ai de pleins pouvoirs.

— Cent mille francs? répéta Mousseline.

— Et pour un mois, juste le temps de l'absence de Gonidec.

— Tu es sûre...

— Je vais te dire la chose en deux mots : la personne est étrangère,

— Bon !

— Au service d'une majesté dont elle est aide de camp.

— Fort bien.

— Et son service la force à quitter Paris dans vingt-huit jours.

— Je sais de quoi tu veux parler, dit tranquillement Mousseline.

— Ah !

— C'est du comte Paul K..., un Russe assez beau garçon encore, qui m'assassine d'œillades, m'accable de poulets et de bouquets depuis deux jours. Mais je n'en veux pas...

— Folle !

— Non, je n'en veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est Russe. J'ai horreur de ces gens-là.

— Et la raison ?...

— La raison, c'est que ce sont des caniches, ces hommes-là, et qu'on ne sait plus comment s'en débarrasser.

— Puisque celui-là s'en va...

— Soit, mais il reviendra...

— Qui sait ?

Et comme la Toquée disait cela, un cavalier

entra dans la cour et jeta sa bride à un palefrenier.

Ce cavalier, c'était le comte Paul.

XXIV

Mousseline regarda la Toquée.

— Ah! dit-elle, c'est une trahison, cela.

— Quoi donc?

— Tu as donné rendez-vous au Russe.

Et elle montrait le comte Paul qui descendait de cheval avec une tranquillité toute britannique.

— Eh bien! quand cela serait? dit la Toquée.

— Mais je n'en veux pas.

— Cela ne t'engage absolument à rien.

Et la Toquée salua le comte Paul d'un petit geste de la main.

Le comte lui sourit, s'approcha et salua gravement Mousseline.

— Allons, bel amoureux, dit la Toquée, mettez-vous là et faites votre cour. Vous voyez que j'ai tenu ma promesse.

Mousseline se disait pendant ce temps-là :

— Gonidec est caché chez moi ; on ne le trouvera certainement pas tout de suite, mais qui sait ?

Et elle se décida à faire bonne mine au comte Paul.

Mousseline avait eu une de ces inspirations machiavéliques qui passent parfois dans la cervelle des femmes.

Elle ne se montra donc pas à demi prude avec le comte Paul, accepta à dîner avec la Toquée, et fit, le soir, une petite promenade sentimentale avec le comte, à pied et tout le long de la grande allée qui mène au jardin d'acclimatation.

Le comte Paul parlait de son amour, non point en millionnaire, non point en grand seigneur moscovite, habitué à acheter une maîtresse comme on achète un cheval de prix, mais en amoureux véritable.

Et Mousseline lui dit :

— C'est drôle, savez-vous, ce que vous me dites là.

Il la regarda.

— Vous me parlez comme Alfred.

— Qu'est-ce donc qu'Alfred ? demanda le comte.

— Mon premier amour.

— Ah! fit le comte.

Et il eut un sourire qui aurait pu se traduire ainsi : Alors, je n'ai pas besoin d'être jaloux, c'est déjà si loin!

Puis il ajouta :

— Et Alfred vous parlait comme moi?

— Oui. Ah! mais il faut vous dire qu'il avait vingt-trois ans, qu'il était acteur à Belleville, et que j'étais trottin de modiste, moi.

Le comte se mit à rire.

— Depuis ce temps-là, poursuivit Mousseline, j'ai été aimée par des princes, et des gens sérieusement riches, tous fort galants. On m'a donné des hôtels, des huit-ressorts et des diamants, mais on ne m'a jamais parlé comme Alfred.

— Et vous trouvez que je parle comme lui, moi?

— Oui.

— Je suis très-flatté.

— Mais il y a de quoi, mon ami. L'homme qui rappelle à une femme comme moi un premier amour, n'est pas le premier homme venu, croyez-le bien.

— Alors vous croyez à mon amour?

— Un peu... Cependant vous êtes très-riche.

— Assez pour satisfaire toutes vos fantaisies.

Et le comte soupira.

— Tenez, dit Mousseline, il me vient une singulière idée.

— Voyons!

— Je suis complétement libre en ce moment, et je m'ennuie même un peu.

— Ah!

— Vous m'aimez, du moins je commence à le croire.

— Je vous aime, répéta gravement le comte.

— Oui, mais je ne vous aime pas... Ne froncez pas le sourcil, attendez...

— J'attends, dit le comte en la regardant toujours.

— Je ne vous aime pas... mais qui sait? qui peut répondre de l'avenir?...

— Ah! merci!

Et le comte Paul voulut porter la main de Mousseline à ses lèvres.

— Oh! attendez donc, reprit Mousseline, vous allez voir.

Et elle s'assit sur un des bancs qui bordaient l'allée.

Puis elle reprit :

— J'aime qu'on me fasse la cour, moi, et longtemps, très-longtemps.

— Aussi longtemps que vous voudrez, dit le comte.

— Et vous me parlerez comme ce soir?

— Je ne sais pas d'autre langage.

— Alors, écoutez...

Et Mousseline eut un sourire plein de mélancolie.

— Vous viendrez me voir tous les jours, dit-elle.

— Ah! quel bonheur!

— Le matin, vous passerez à cheval sous mes fenêtres, mais vous n'entrerez pas.

— Vous êtes cruelle!

— Le soir, après votre diner, vous viendrez me voir une heure ou deux. Je vous offrirai une tasse de thé et je vous renverrai souper avant minuit.

— Et cela durera longtemps?

— Au moins un mois ou six semaines.

Le comte soupira.

— J'ai vingt mille livres de rente, poursuivit Mousseline, et je veux me payer le luxe d'aimer un homme riche pour ses beaux yeux seulement.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous m'enverrez chaque soir un bouquet de vingt francs.

— Et puis?

— Et puis rien ; au premier écrin, au premier bracelet, je vous flanque à la porte et tout est rompu.

— Vous êtes originale, dit le comte.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Je prends, mais... enfin...

— Enfin quoi?

— Plus tard... quand... vous m'aimerez...

— Oh! alors, nous verrons... et, ajouta Mousseline en riant, s'il me prend fantaisie de vous aimer, il faudra vous laisser faire.

— Avec enthousiasme, dit le comte.

La Toquée les rejoignit.

— Elle les avait suivis de loin, en voiture, depuis Madrid.

Elle mit pied à terre et vint s'asseoir auprès d'eux.

— Eh bien! mon petit chérubin, dit-elle, vos fiançailles où en sont-elles?

— C'est fait, dit Mousseline.

— Vous vous marierez?

— Peut-être bien...

— Et cela...

— Oh! ma fille, dit le comte, vous êtes un peu bien curieuse, ce me semble.

La Toquée éclata de rire.

—Allons, dit-elle, j'ai fait deux heureux, je le vois. Au revoir, mes petits choux, je vous souhaite le bonsoir et je vais tailler un bac chez Honorine.

— Adieu, Modeste, dit Mousseline.

Le comte reconduisit la Toquée jusqu'à sa voiture.

— Eh bien! dit celle-ci tout bas, êtes-vous content?

— Oui, ma chère.

— Et j'aurai mon collier de perles?

— Il sera chez vous ce soir.

— Vous êtes un gentilhomme, dit la Toquée. Au revoir.

....

Il était près de minuit quand Mousseline rentra chez elle.

Le comte Paul l'avait respectueusement mise à sa porte et lui avait baisé sentimentalement la main.

Mousseline se fit déshabiller par sa femme de chambre, puis s'enferma au verrou, après l'avoir congédiée.

Alors elle s'enveloppa dans un grand pei-

gnoir, passa dans son cabinet de toilette, ouvrit la fameuse porte de la bibliothèque et descendit chez M. de Gonidec.

Une seule personne était dans la confidence de Mousseline. C'était Aglaé.

Aglaé était une femme de chambre que Mousseline avait à son service depuis plus de dix ans, et qui lui était dévouée corps et âme.

La discrétion d'Aglaé était devenue proverbiale, à ce point que tous ceux qui avaient approché Mousseline n'appelaient la caméiste que du nom bizarre de *Tombeau des secrets*.

Le *Tombeau des secrets*, en l'absence de sa maîtresse, avait servi à dîner à M. de Gonidec.

Mousseline trouva le vicomte à table, dans la chambrette, fumant un cigare après avoir siroté son café.

— D'où viens-tu ? dit-il.

— De faire nos affaires.

— Hein?

Elle s'assit auprès de lui et l'embrassa.

— Dis donc, mon loup, fit-elle, est-ce que tu as toujours le *trac*?

— Toujours.

— Et combien de temps penses-tu que ta vie sera menacée ?

M. de Gonidec se souvint des promesses de sa femme.

— Je crois, dit-il, que si dans un mois il ne m'est rien arrivé, je pourrai rentrer tranquillement dans le monde et quitter ma cellule de reclus.

— C'est ce que je me suis dit aussi.

— Ah!

— Et j'ai pris mes précautions en conséquence.

— Quelles précautions?

— Tu vas voir. Mais d'abord suis bien mon raisonnement.

— Parle.

— L'essentiel, n'est-ce pas? c'est que ceux qui te cherchent pour t'assassiner, te cherchent partout ailleurs qu'ici?

— Naturellement.

— On ne peut pas te découvrir, je le crois, mais on s'étonnera tout de même de ne plus te voir chez moi.

— Tu diras que je suis en voyage.

— C'est ce que j'ai dit. Mais il ne suffit pas de dire les choses, il faut les faire croire.

— Bon!

— Et j'ai agi en conséquence.

— Qu'as-tu donc fait?

— J'ai pris un amant.

M. de Gonidec fit un soubresaut et regarda Mousseline d'un air effaré.

— Grosse bête! dit-elle.

Et comme il la regardait toujours :

— Vas-tu pas être jaloux? dit-elle.

— Mais...

— Quand je dis un amant, fit-elle, je me trompe; ce n'est pas un amant, c'est un amoureux.

— Plaît-il?

— Bien gentil, bien sentimental, qui m'enverra des bouquets, qui passera sous mes fenêtres à cheval le matin, et que je renverrai chaque soir sans lui avoir donné ça.

Et Mousseline fit claquer son ongle rose sous ses jolies quenottes blanches.

Puis elle reprit :

— De cette façon, il est avéré pour tout le monde que tu n'es pas à Paris et que je m'amuse un peu.

— Et tu me jures...

— Grosse bête! répéta-t-elle.

Et elle prit sa tête à deux mains et lui mit un long baiser sur les lèvres.

XXV

Cinq jours s'étaient écoulés.

Mais ces cinq jours avaient été fertiles en événements dans ce qu'on appelle le monde des vivants.

Il n'était bruit, parmi les cavaliers ordinaires et les petites dames du tour du lac, que de la disparition de M. de Gonidec et de la liaison nouvelle de Mousseline.

La Toquée avait bien fait les choses.

Elle avait parlé, parlé...

Les petits jeunes gens aussi avaient fait leurs jolis potins.

Lionel avait raconté au club qu'il avait vu, de ses yeux vu, le comte Paul sous un berceau de Madrid, tête à tête avec Mousseline.

Gaston avait ajouté :

— Et nous avons tout entendu.

A quoi on leur avait répondu : — Qu'avez-vous donc entendu ?

— Les accordailles ou les fiançailles, comme vous voudrez.

Et Lionel avait affirmé que le comte Paul offrait une entrée de jeu de deux cent mille francs, plus un collier de cinquante mille écus et un courant de douze billets de mille francs par mois.

Un des membres du club s'était écrié :

— Je comprends qu'on ait jeté ce pauvre Gonidec à la mer. Il a beau être riche, de pareilles folies lui sont interdites.

— Gonidec est parti avant tout cela.

— Je l'espère pour lui.

— Mais où est-il allé ?

— En Allemagne, disent les uns ; en Italie, selon d'autres.

— Messieurs, dit le marquis de B..., j'ai une autre version, moi.

— Voyons ?

— Mais elle est si extravagante que je vous cite mon auteur tout de suite. C'est Marcelin Z... qui me l'a contée.

— Allez donc, marquis.

— Vous savez que la femme de Gonidec est veuve pour le moment.

— Ah ! c'est juste. Ce pauvre Alfred s'est fait tuer en duel.

Mais tu dois être dans l'erreur, marquis.

— Comment ! Alfred n'est pas mort ?

— Si fait, mais...

— Alors, en quoi suis-je dans l'erreur?

— En ce qu'il y a déjà plus d'un mois de cela.

— Eh bien?

— Et que jamais la belle vicomtesse Olympe de Gonidec n'est restée un mois sans amant.

— Oh! hé! dit Gaston, il y a joliment du vrai dans ce raisonnement, marquis.

— Mais attendez donc ma version.

— Parle.

— La vicomtesse a fait une chute l'autre jour.

— Les chutes ne lui sont plus possibles.

— C'est une chute de cheval.

— Ah! c'est autre chose, Et puis?

— Au bois, le matin, dans l'allée de Saint-James, et on l'a transportée évanouie dans le chalet de la princesse Mickaloff.

— Ah! oui, cette Russe qui est mariée morganatiquement au prince géorgien dont on a tant parlé cet hiver.

— Et qui est reparti?

— Non, qui est revenu.

— A Paris?

— Oui, je l'ai rencontré au bois hier matin.

— Après? après? dit-on en chœur.

— La belle Olympe a donc été transportée chez la princesse, qui a fait prévenir son mari.

— Le prince?

— Non, Gonidec.

— Et Gonidec est arrivé, dit toujours ma version, et il s'est trouvé en présence du prince, que sa femme couvait des yeux, et, chose incroyable! il a été jaloux!

— Jaloux du prince?

— Oui, et il a emmené sa femme.

— Ah! ah!

— Et il lui a proposé de se remettre avec elle, et pour couper court à ses hésitations il lui a fait le sacrifice de Mousseline, et ils sont partis tous les deux pour la Bretagne.

— Ton histoire n'est pas complétement vraie, dit alors le baron Henri L..., mais il y a quelque chose.

— Ah!

— Ce n'est pas Gonidec qui a été jaloux.

— Qui donc alors?

— C'est la princesse Mickaloff.

— Ah! ah!

— Et je vais vous en donner la preuve.

— Voyons! voyons! firent plusieurs voix.

— Je connais beaucoup le comte Paul K...;

c'est un homme de trente-six ans, calme, froid, incapable d'une passion volcanique comme vous le supposez.

— Alors, baron, tu ne crois pas aux deux cent mille francs... au collier... aux douze billets de mille mensuels...

— Oh! mon Dieu! le comte est très-riche. Mais ce que je nie, c'est le violent amour qu'on lui suppose pour Mousseline.

— Alors...

— Alors le comte s'est dévoué.

— Comment cela?

— Il est l'ami du prince géorgien.

— Bon!

— Il est plus encore l'ami de la princesse qui, dit-on, lui a sauvé la vie au Caucase, et il n'a pas voulu que ce gentil ménage fût troublé par Gonidec, il a soufflé Mousseline à Gonidec pour rejeter celui-ci sur sa femme.

— Tout cela est fort bien, dit un personnage qui n'avait pas dit un seul mot jusque-là, mais je puis vous affirmer autre chose, moi.

L'homme qui venait de parler était un viveur émérite qui se donnait trente-deux ans et en avait quarante. Il avait tout vu, il savait tout.

— Aussi vrai, dit-il, que je me nomme

Hector de Charleville et que j'ai grignoté quelques héritages en votre compagnie, mes bons messieurs, je puis vous affirmer, moi, que Gonidec n'a pas quitté Paris.

— Allons donc!

— Et je vais plus loin : il est depuis six jours chez Mousseline, et n'en est pas sorti.

Un rire de franche incrédulité accueillit ces paroles.

— Avant de condamner mon opinion, messieurs, reprit Hector de Charleville, je vous prierai de vouloir bien m'écouter jusqu'au bout.

— La parole est à Charleville, messieurs, dit gravement Lionel.

— Vous le savez, messieurs, dit alors Hector, je suis noctambule par goût et curieux par désœuvrement; je me couche à l'aurore depuis tantôt vingt ans, et j'adore flâner la nuit dans les quartiers quelque peu déserts.

Autrefois, il y a vingt ans, entre minuit et quatre heures du matin, vous m'eussiez rencontré rue Tronchet, rue de la Ferme, rue Caumartin.

C'était alors le quartier de ces dames.

Je trouvais plaisir à compter les fenêtres encore éclairées, à deviner les silhouettes passant et repassant derrière les rideaux.

J'ai vu sortir bien des maris le nez dans leur paletot que l'on croyait fidèles à leurs femmes, et j'ai passé tout près, bien souvent, de femmes du meilleur monde qui avaient fait une station amoureuse dans quelque joli entre-sol capitonné comme une boîte à bonbons.

— Mais où veux-tu en venir ?

— Attendez donc, mes petits amis.

Et Hector de Charleville jeta au vent une bouffée de son cigare.

Puis il continua :

— Aujourd'hui, les dames ont émigré. Le boulevard Haussmann, le parc Monceaux, la rue de Courcelles, voilà leur quartier.

— Fort bien, et c'est là que tu flânes?

— Toutes les nuits. Mousseline, vous le savez, a un petit hôtel au parc Monceaux.

— Et charmant encore! dit Lionel.

— Eh bien, j'ai vu Gonidec, il y a six jours, y entrer furtivement vers minuit.

— Pourquoi *furtivement?*

— Je souligne le mot tout exprès, et il n'en est plus ressorti.

— Cela prouve qu'il avait envie de dormir.

— Non, le lendemain, à huit heures du matin, il y était encore.

— Il en sera sorti à dix.

— Pas davantage.

— Qu'en sais-tu?

— Vous connaissez Idoline, n'est-ce pas?

— La petite Idoline des Variétés?

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien, je l'ai mise de moitié dans ma curiosité. Quand je rentre chez moi, Idoline se lève et, abritée derrière ses persiennes, car elle demeure en face, elle fait le guet.

— Tout cela serait possible si le comte Paul...

— Le comte Paul arrive à huit heures du soir.

— Et quand s'en va-t-il?

— Avant minuit.

— Tu ne veux pas nous faire croire cependant qu'il passe sa soirée à jouer au billard avec Gonidec?

— Non, mais Gonidec n'a pas quitté l'hôtel de Mousseline. Il y a mieux, je crois que Mousseline se moque du comte.

— Ah! par exemple!

— Mes amis, dit encore Hector de Charleville, souvenez-vous de dom Pedro.

— Qu'est-ce que cela?

— Un Brésilien dont Mousseline était folle.

— Eh bien?

— Et que la police recherchait activement. Mousseline l'a caché chez elle pendant plus de six mois.

— Mais où?

— Ah! voilà ce que je ne sais pas encore, et ce que je saurai...

— Mais, à ce compte, Gonidec se cache donc?

— Oui.

— Pourquoi?

— Voilà ce que je saurai aussi.

Tandis que M. de Charleville parlait ainsi, il y avait un membre du club qui n'avait pas soufflé mot.

C'était M. de Montbard, celui-là même qui avait emmené la Toquée en Ecosse il y avait un mois.

Il se leva.

— Est-ce que tu t'en vas? lui dit Lionel.

— Je vais me coucher, j'ai mal dormi la nuit dernière. Bonsoir!

— Bonsoir! dit-on à la ronde.

M. de Montbard sortit sans affectation, descendit dans la rue, héla un fiacre qui passait, et dit au cocher :

— Conduisez-moi rue de la Pépinière.

Puis il murmura :

— Je crois que ce soir la question a fait un pas. L'énigme n'est plus indéchiffrable.

XXVI

A peu près à l'heure où M. de Montbard sortait du club, la porte du petit hôtel de Mousseline se refermait derrière le comte Paul.

Fidèle à sa promesse, le gentilhomme russe n'avait jamais attendu minuit pour s'en aller.

Le comte Paul venait avec sa voiture, qu'il renvoyait.

Il s'en allait toujours à pied, fumant un cigare.

D'ailleurs, du parc Monceaux à la rue de la Pépinière il n'y avait que deux pas.

Et puis, ce retour à pied était parfaitement en situation.

Le comte Paul était amoureux.

Du moins, tout Paris le croyait.

Et l'homme qui a passé deux heures aux genoux de la femme aimée a besoin, en la quittant, de se repaître de son souvenir, d'a-

naiyser ses sensations, de regarder les étoiles, s'il y en a, et de faire enfin tout ce qui concerne son état d'homme enfiévré et vivant dans les nuages du sentiment.

Mousseline trouvait tout cela parfaitement naturel, si naturel même qu'elle se mettait à la fenêtre pour le voir s'en aller, pour peu que la nuit fût claire.

Le comte se retournait vingt fois et marchait à petits pas tant qu'il était en vue de l'hôtel, et il marchait lentement.

Mais à peine avait-il tourné l'angle de la rue de Courcelles qu'il prenait une tout autre allure, mettait les mains dans les poches de son paletot, et reprenait l'attitude indifférente et calme d'un homme pour lequel l'amour est le dernier des soucis.

Presque toujours, avant d'arriver au boulevard Haussmann, rencontrait-il un compagnon de route qui venait à lui, prenait précipitamment son bras, et tous deux continuaient à descendre la rue de Courcelles.

Ce soir-là encore, le même homme se trouva face à face avec le comte, à trois cents mètres de distance de l'hôtel de Mousseline.

C'était Mériadec.

— Eh bien ? fit-il.

— Rien encore, fit le comte.

— Cependant, je suis bien sûr qu'il est dans la maison.

— Cela est impossible, dit le comte.

— Je le jurerais. .

— Moi, je jurerais le contraire.

— Cependant, dit Mériadec, nous avons la certitude que Gonidec n'a pas quitté Paris.

— Oui, cela est certain.

— Où est-il alors?

— Caché quelque part dans Paris.

— Caché chez Mousseline.

— Mon ami, cela est impossible.

— Pourquoi ?

— D'abord parce que Gonidec aime cette fille.

— Qu'importe ?

— Ensuite parce que j'ai gagné trois domestiques sur cinq, et que ces trois-là ne savent absolument rien.

— Bon! fit Mériadec; à moi maintenant de vous prouver qu'il est impossible que Gonidec soit ailleurs que chez Mousseline.

— Voyons?

— Gonidec se cache, voilà ce qui est certain.

— Cela ne fait pas un doute.

— Et Mousseline est dans la confidence.

— Incontestablement.

— Or, depuis six jours, Mousseline ne fait pas un pas sans être suivie.

— Cela est encore vrai.

— Cependant elle voit Gonidec.

— Qui sait?

— Oh ! je vais vous en donner la preuve, dit Mériadec.

— J'écoute.

— Cette preuve est dans les conditions bizarres que Mousseline vous a faites. Vous devez être un amoureux platonique pendant un mois.

— Et pendant un mois je vais m'en aller tous les soirs de chez elle sans avoir rien obtenu.

— Cela est une preuve certaine pour moi que Gonidec est dans la maison, et qu'il vient reprendre sa place dans le boudoir aussitôt que vous en êtes parti.

— Soit, dit le comte ; mais enfin nous le tenons, à ce compte.

— Sans doute.

— Et il ne nous échappera pas.

— Hum ! dit Mériadec, je ne réponds de rien.

Comme ils causaient ainsi, ils arrivèrent à

la porte de cette maison où le comte Paul avait repris son ancien appartement.

Il y avait un fiacre à la porte.

Et comme le comte allait sonner, une tête sortit du fiacre et dit :

— Messieurs, bonsoir !

— Ah ! c'est vous, monsieur de Montbard !

— Oui, mon cher comte.

— Vous m'attendiez?

— Depuis près d'une heure.

— Eh bien, montons.

Le comte sonna et la porte s'ouvrit.

Quand ils furent chez lui, le comte Paul regarda M. de Montbard et lui dit :

— Avez-vous quelque chose à m'apprendre?

— Peut-être bien.

— Ah! ah!

— Vous n'avez rien découvert encore?

— Absolument rien. Mériadec continue à m'affirmer qu'*il* est chez Mousseline. Moi je n'en crois rien.

— Et moi j'en suis sûr, dit Montbard.

— Vraiment?

— Elle le cache, comme elle cachait dom Pedro.

— Qu'est-ce que dom Pedro?

— Un Brésilien qu'elle aimait et qui avait eu des désagréments avec la police.

— Ah! oui, dit le comte Paul, je sais... mais... attendez donc...

Il ouvrit un secrétaire et prit dans un des tiroirs un petit carnet plein de notes.

— J'ai ici le dossier de Mousseline, dit-il, un dossier complet que j'ai fait faire pour les besoins de la cause.

Et il se mit à parcourir les notes du carnet.

— Bon, dit-il, voici.

Et il lut :

« Mousseline a eu pour amant un aventurier qui se faisait nommer dom Pedro.

« Cet homme était condamné à mort dans son pays. Il s'est dérobé pendant six mois à toutes les recherches et est parvenu à s'embarquer au Havre.

« Il est aujourd'hui à New York, habite au n° 80 de la seizième rue, et vit du métier de croupier dans une maison de jeu. »

— Est-ce tout? demanda M. de Montbard.

— C'est tout.

— Eh bien, c'est plus que suffisant.

— Expliquez-vous, dit le comte.

— C'est plus que suffisant, reprit Montbard,

avec les petits renseignements que je vous apporte.

Et M. de Montbard raconta ce qu'il avait entendu au club.

— Voilà qui est parfait, dit alors le comte Paul.

Et il relut ce passage du dossier :

Il habite au numéro 80 *de la seizième rue et vit du métier de croupier.*

— Demain soir, dit-il, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Comment! demain soir? dit naïvement Mériadec.

— Sans doute; si Gonidec, comme vous le prétendez tous les deux, est dans la maison de Mousseline, elle l'y a caché de la même façon que dom Pedro.

— C'est incontestable, observa Montbard.

— Or, poursuivit le comte Paul, un homme qui a été condamné à mort pour assassinat, qui est un grec et qui finit par vivre misérablement du métier de croupier est capable de tout.

— Naturellement, dit Mériadec.

— Mousseline l'a sauvé, il ne se fera nul scrupule de la trahir pour une poignée d'or.

— Bon! dit Mériadec; mais il y a un bout de chemin d'ici à New York; c'est un voyage d'un mois, aller et retour.

Le comte Paul se prit à sourire.

— Et le télégraphe transatlantique? dit-il.

— Ah! c'est juste. Seulement, on n'envoie pas de l'argent par le télégraphe.

— Non certes, mais nous avons à Londres des banquiers, la maison Stumphry et Compagnie.

— Eh bien?

— Et ces banquiers ont des correspondants à New York.

— Alors c'est par ces derniers que vous ferez négocier avec dom Pedro?

— Naturellement.

Mériadec ne fit plus aucune objection.

Le comte Paul demeura rêveur un moment.

Puis il reprit :

— Le télégraphe est ouvert toute la nuit. Mais cela ne nous avancerait pas à grand'chose. J'adresserai un télégramme demain à la maison Stumphry.

Celle-ci télégraphiera à New York.

En admettant tous les retards imaginables,

la réponse nous arrivera dans les quarante-huit heures.

— Au plus tard, dit M. de Montbard.

— Il faut donc que tout soit prêt quand nous la recevrons.

— Que voulez-vous dire?

— Ceci : dom Pedro nous indique l'endroit où Mousseline cache Gonidec.

— Fort bien.

— Cela ne nous suffit pas; il faut pouvoir encore nous emparer de Gonidec, et il me répugne toujours d'employer le poignard. On peut faire autrement.

— Que comptez-vous donc faire?

— Vous le verrez. Sur les cinq domestiques de Mousseline, il y en a trois qui m'appartiennent déjà corps et âme. Ceux-là ne savent rien, j'en suis sûr.

— Et les deux autres?

— Les deux autres sont incorruptibles; ce sont la cuisinière et la femme de chambre.

La cuisinière est mariée. Le dimanche elle va chez son mari et ne revient que le lendemain matin.

— Et la femme de chambre?

— J'ai pareillement un petit dossier très-exact sur elle.

Et le comte feuilleta le carnet :

« Aglaé, dévouée à Mousseline jusqu'à la mort, ne la trahirait sous aucun prétexte ni pour aucun prix. A sa famille en Bourgogne, aux environs de Tonnerre. Son père est très-vieux. Elle le soutient. »

Et le comte dit à Montbard :

— Vous prendrez le chemin de fer demain soir vendredi.

— Fort bien.

— Vous irez jusqu'à Tonnerre.

— Et puis?

— Samedi matin, vous enverrez à Aglaé un télégramme ainsi conçu :

« Votre père très-malade. Partez sur-le-champ. »

— Ce sera fait, dit Montbard.

— Maintenant, messieurs, ajouta le comte, je vous rends votre liberté pour ce soir. A demain !

— A demain ! dit Mériadec.

Et M. de Montbard et lui s'en allèrent, tandis que le comte Paul se mettait au lit et rêvait à toute autre chose qu'à Mousseline.

XXVII

Le lendemain matin, le comte Paul se rendit au bureau télégraphique voisin, et il adressa ce télégramme à la maison Stumphry, Farrington-street, 25, à Londres :

« Quel est votre correspondant à New York? Peut-on compter sur son habileté? Réponse pressée. »

Puis il quitta le bureau, trouva son cheval à la porte et monta vers le parc Monceaux.

Un quart d'heure après il passait sous les murs du petit hôtel de Mousseline.

La jeune femme était en peignoir blanc.

Elle entr'ouvrit un moment sa persienne et le salua d'un petit geste de la main et d'un sourire.

— A ce soir! lui cria-t-elle.

— On ne dira pas, murmura-t-il, que je ne fais pas mon métier d'amoureux en conscience.

Et il ne mit son cheval au galop que lorsqu'il eut atteint l'avenue Friedland.

Le comte gagna le bois et se dirigea vers le chalet de Saint-James.

Les fenêtres hermétiquement closes disaient que les maitres étaient absents.

En effet, la princesse Catherine était partie avec Tuhatrac depuis bientôt huit jours, pour aller visiter la terre de Lorgerio aux environs de Saint-Malo.

Mais le comte allait cependant tous les matins au chalet, et cela par une raison bien simple.

C'était là que Tuhatrac et Catherine lui écrivaient, et il trouvait une lettre d'eux tous les jours.

Le comte Paul entra donc et prit sa lettre des mains du jardinier.

Puis il s'en alla, et n'ouvrit la missive que lorsqu'il eut regagné l'allée de Madrid.

Tuhatrac n'écrivait que deux mots :

« Vous devez avoir mis enfin la main sur Gonidec. Ce soir, un télégramme, et je vous enverrai la personne que vous savez. »

Le comte Paul rentra dans Paris, passa une seconde fois sous les fenêtres de Mousseline.

Puis il revint chez lui.

La maison Stumphry avait été exacte à répondre.

Le comte trouva la dépêche suivante qui venait d'arriver :

« Correspondant, Stumphry jeune. Aussi sûr que nous.

« Attendons vos ordres.

« STUMPHRY et Cᵉ. »

Le comte jeta la bride de son cheval à son groom.

Puis il revint à pied au bureau du télégraphe.

— Commençons par Cartahut, se dit-il.

Et il expédia le télégramme :

« Pas encore, mais sur la voie. Envoyez toujours la personne en question. »

Puis il rédigea cette autre dépêche à l'adresse de la maison Stumphry :

« Prière Stumphry jeune, à New York ; rechercher dom Pedro, tailleur de banque, 80, 16ᵉ rue. Offrir mille dollars pour dire comment Mousseline le cachait. »

Et le comte, ces deux télégrammes expédiés, revint tranquillement chez lui.

La journée s'écoula sans autre incident.

A quatre heures, le comte Paul et Mousseline se rencontrèrent à Madrid, elle dans son panier, lui sur son kob.

Tout le Paris du bois put les voir se sourire, et le jeune Lionnel et son inséparable ami Gaston échangèrent à ce propos les réflexions les plus philosophiques.

Puis le comte Paul alla dîner à son club.

Et le soir, à l'heure accoutumée, il se présenta chez Mousseline.

La question amoureuse ne fit pas un pas, comme on le pense bien.

Le comte s'en alla, cette fois encore, comme il était venu.

Mais il emportait, cette fois, la conviction absolue que M. de Gonidec était caché dans l'hôtel.

Comme la veille, il trouva Mériadec à l'angle du boulevard Haussmann.

— Rien de nouveau ? dit celui-ci.

— Si, dit le comte, un indice.

— Lequel ?

— Mousseline ne veut pas me recevoir dans son cabinet de toilette.

— Pourquoi ?

— Elle prétend qu'elle réserve cette faveur pour l'heure où je serai parfaitement heureux.

— Et vous en concluez ?

— Que c'est dans ce cabinet de toilette qu'est la cachette.

— Eh ! dit Mériadec, cela est probable au moins.

— Montbard est-il parti ?

— Il a dû prendre le train de neuf heures.

— Fort bien.

— Vous n'avez pas encore la réponse de New York?

— Non, il est probable qu'elle n'arrivera que demain.

— Et Cartahut ?

— Il m'a écrit ce matin qu'il allait m'expédier le *Vautour.*

Mériadec savait sans doute ce qu'était le *Vautour*, car il ne fit aucune question.

Il se borna à accompagner le comte Paul jusque chez lui, afin de s'assurer que la dépêche n'était pas arrivée.

La dépêche n'arriva que le lendemain dans la journée, après la promenade quotidienne du comte sous les fenêtres de Mousseline.

Elle était ainsi conçue :

« Dom Pedro affirme que, dans le cabinet de toilette, il y a une bibliothèque. En tournant la clef deux fois, on démasque une porte qui donne sur un corridor. Corridor conduit à un escalier, escalier à une chambre, maison voisine. Dom Pedro a passé là six mois.

« Donné à dom Pedro mille dollars.

« STUMPHRY jeune. »

Mériadec arriva presque en même temps.

Le comte Paul lui tendit le télégramme.

— Eh bien! fit Mériadec rayonnant, que vous disais-je?

Un nouveau personnage entra en ce moment.

C'était le cocher de Mousseline.

Cet homme était vendu au comte, pour la bagatelle de deux mille francs par mois.

— M'apportes-tu quelque chose de nouveau? demanda le gentilhomme russe.

— Oui, monsieur le comte.

— Parle.

— Cette nuit, je me suis levé et je suis descendu pieds nus et sans lumière.

— Où cela?

— A l'office. J'avais vu de la lumière se refléter sur les arbres du jardin, et cela m'a intrigué.

— Qu'as-tu vu encore ?

— J'ai regardé par l'imposte vitrée de la cuisine, et j'ai vu la cuisinière et Aglaé.

— Que faisaient-elles?

— Elles mettaient des plats, des assiettes, un poulet froid et un pâté dans un panier.

— Ah! ah!

— Et j'ai entendu Aglaé qui disait :

— Si tous les prisonniers étaient nourris comme cela, tout le monde voudrait aller en prison.

Alors j'en ai conclu que M. de Gonidec était dans la maison, comme le suppose M. le comte. Mais où ? Je n'en sais rien.

— C'est bien, dit le comte Paul. Ecoute-moi maintenant.

Le cocher attendit.

— A quelle heure s'en va la cuisinière le dimanche ?

— A dix heures.

— C'est demain dimanche.

— Oui, monsieur le comte.

— Tu donneras campo au groom.

— Le groom ne demandera pas mieux.

— Et le valet de chambre, sort-il ?

— Toutes les nuits. Il a une petite connaissance chez laquelle il va. Mais, comme il sort par le parc, madame n'en sait rien.

— Et il ne rentre que le matin ?

— Au petit jour.

— Donc, écoute-moi, reprit le comte. Je ne te verrai plus avant demain soir.

— Je suis aux ordres de monsieur.

— Demain soir, un peu avant minuit, je m'en irai comme à l'ordinaire.

— Bien, monsieur.

— A minuit et demi, monsieur et moi, nous reviendrons à la grille du parc, tu nous ouvriras et tu iras ensuite te promener.

Mériadec et le comte dînèrent ensemble.

Puis, à l'heure accoutumée, le comte Paul arriva chez Mousseline.

Il la trouva toute bouleversée.

Aglaé venait de recevoir le télégramme expédié par Montbard.

Aglaé pleurait.

Mousseline aimait beaucoup sa femme de chambre et prenait part à son chagrin.

— Eh bien! dit le comte, il faut qu'elle s'en aille.

— Elle partira demain matin. Ce soir, la chose est impossible.

Elle ne trouverait que des waggons qui ne s'arrêtent pas à la station voisine de son village.

La soirée se passa un peu moins sentimentalement que la veille.

Mousseline avait mal aux nerfs.

Le comte se retira une heure plus tôt.

Quand il fut parti, Mousseline s'empressa de descendre par le corridor mystérieux chez son cher Gonidec.

Le mari d'Olympe s'ennuyait bien un peu, mais enfin il commençait à se faire à sa captivité.

— Eh bien! dit-il en riant, ton amoureux sentimental est-il parti?

— Oui, je l'ai expédié. En voilà pour jusqu'à demain.

— Ah çà, dit M. de Gonidec, tu ne veux donc pas me dire son nom?

— A quoi bon? fit Mousseline.

— Et si je veux le savoir, moi!

— Des menaces!

Et Mousseline embrassa son vieil amant.

— Je suis jaloux, dit Gonidec.

— Grosse bête!

— Et puis...

— Et puis, quoi?

— Je ne puis pas croire que c'est un tout jeune homme, comme tu le dis.

Mousseline rougit un peu.

— Ma foi! mon loup, dit-elle, je vais te dire la vérité.

— Parle.

— C'est un homme de trente-six ans.

— Un homme qu'on aime...

— Ah! non, par exemple.

— Et qui se nomme?..

— C'est un Russe.

— Un Russe! exclama M. de Gonidec, qui pâlit.

— Eh bien! oui, un Russe.

— Et... tu le nommes?

— Le comte Paul K...

M. de Gonidec jeta un cri terrible.

— Ah! malheureuse! dit-il, tu as cru me sauver et tu m'as perdu!

XXVIII

Mousseline regardait M. de Gonidec avec stupeur.

— Mais que veux-tu dire? balbutia-t-elle enfin.

— Sais-tu ce qu'est le comte Paul K...?

— Un Russe... très-riche... et très-naïf...

— Le comte Paul est l'ami intime de mon plus mortel ennemi.

— Oh! par exemple!

— Sais-tu quel est l'homme qui veut me faire assassiner? poursuivit M. de Gonidec.

— Non.

— C'est le prince géorgien Tuhatrac.

— Celui dont on a tant parlé cet hiver?

— Oui.

— Et le comte Paul est son ami intime?

— Certainement, son meilleur ami et son instrument fidèle en ce moment.

Une grande lumière se fit alors dans l'esprit de Mousseline.

— Ah! dit-elle, je comprends tout. Le

comte Paul ne m'aime pas, le comte joue un rôle.

— Et il ne vient chez toi tous les soirs que pour surprendre le secret de ma retraite.

Mais Mousseline, après s'être mordu les lèvres de colère et de mépris, releva tout à coup la tête.

— Eh bien! dit-elle, puisqu'il en est ainsi, nous verrons bien. D'abord, ils seront bien malins s'ils te trouvent ici.

— Oh! dit M. de Gonidec, que toutes ses terreurs avaient repris, je ne veux pas rester ici.

— Au contraire, dit Mousseline; ici, ils ne te trouveront pas, et si tu sors, tu es un homme perdu.

L'accent de conviction avec lequel elle disait cela fit réfléchir M. de Gonidec et lui rendit un peu de sang-froid.

— Tu as raison, dit-il enfin.

— Et sois tranquille, pensa Mousseline : tant que je serai le dragon qui veille là-haut, à l'entrée de la caverne, ils n'arriveront pas jusqu'ici.

Et Mousseline calma de son mieux les angoisses de M. de Gonidec et acheva par ces paroles :

— D'abord je te débarrasserai du comte Paul.

— Comment feras-tu ?

— Je n'en sais rien encore.... mais.... d'ici à demain j'aurai trouvé.

— Ah !

— Et il n'y a pas péril en la demeure jusqu'à présent.

— Es-tu bien sûre de tes gens, au moins?

— Je suis sûre d'Aglaé et de la cuisinière.

— Et les autres ?

— Les autres ne savent rien.

Mousseline devint rêveuse.

— Dis donc, gros loup, fit-elle enfin, tu n'es pas Breton pour rien, n'est-ce pas ?

— Hein ?

— De plus, tu es gentilhomme.

— Eh bien?

— Tu dois être brave?

— Belle question !

— Si je te ménageais un joli duel là-haut, dans mon cabinet de toilette, avec le comte Paul?

M. de Gonidec tressaillit.

— Je porte bonheur, poursuivit-elle. Evidemment tu le tueras.

— Soit, et puis ?

— Et puis rien, tu seras tranquille.

— Mais non, dit M. de Gonidec.

— Puisqu'il sera mort !

— Le prince géorgien, mon ennemi, poursuivit M. de Gonidec, a dix hommes aussi dévoués que celui-là sous la main. Et puis, que ferons-nous du cadavre ?

Mousseline avait la fine pénétration des femmes qui ont de l'expérience.

Tandis que M. de Gonidec mettait en avant ses petites raisons, elle se disait :

— Le pauvre vieux est Breton et gentilhomme, mais il n'aime pas à se battre. Cela est certain.

Et elle n'insista pas.

Seulement, quand elle quitta M. de Gonidec pour remonter dans sa chambre, celui-ci était à peu près tranquille.

Le lendemain, Aglaé partit par le premier train.

Une heure après, Mousseline se mit à sa fenêtre afin de voir passer le comte Paul.

Et, tout en fixant ses yeux vers l'angle de la rue de Courcelles où elle voyait d'ordinaire apparaître le cavalier, elle se disait :

— Si tout ce que Gonidec dit est vrai, je suis roulée ; mais une femme avertie en vaut deux.

Ils ne trouveront pas Gonidec, cela est certain, et moi je ferai payer cher au comte sa mystification.

Et Mousseline se mit à rêver au moyen de se venger.

Cependant l'heure passait, et le gentilhomme russe ne paraissait pas.

Mousseline commençait à froncer le sourcil, quand elle aperçut un groom à la livrée du comte.

Le groom apportait une lettre.

Mousseline devina un changement de front dans la tactique du comte Paul.

On lui apporta la lettre et elle en brisa aussitôt le cachet.

La lettre était ainsi conçue :

« Ma chère adorée,

« Un coup de foudre! une dépêche que me transmet l'ambassade me rappelle à Pétersbourg. Je suis fou de douleur. Voulez-vous partir avec moi? Que vous en semble? Vous m'avez défendu de vous parler d'argent, et cependant il le faut.

« Je mets ma fortune à vos pieds, en échange de votre amour. Je suis forcé de cou-

rir chez l'ambassadeur. Vous ne me verrez pas ce matin. Mais ce soir j'irai me jeter à vos genoux. J'irai vous supplier de mettre fin à mon supplice.

« Votre dévoué,

« PAUL. »

Mousseline répondit :

« Je suis plus désolée que vous. Venez dîner avec moi, nous causerons. »

Et quand le groom fut parti, elle relut encore la lettre du comte.

— Ce serait drôle, pensa-t-elle, si Gonidec, qui a un *trac* fabuleux, s'était trompé, et que ce pauvre comte fût réellement amoureux de moi.

Une cocotte qui se respecte ne va pas au bois le dimanche. Mousseline entra chez elle, et quand elle eut bien fermé au verrou la porte de son cabinet de toilette, elle se rendit chez Gonidec.

Celui-ci pâlit en la voyant.

— Qu'y a-t-il encore? fit-il.

— Tiens, lis.

Et elle lui tendit la lettre du comte Paul.

M. de Gonidec la lut et murmura :

— Je n'y comprends rien, et toi?

— Moi, je crois que tu te trompes.

— Ah !

— Et que le comte n'est nullement l'instrument du prince géorgien.

— Oh! dit M. de Gonidec, je suis bien sûr du contraire.

— Cependant il parle de partir.

— Qu'importe?

— Il a pourtant une raison pour cela.

— Peut-être espère-t-il t'emmener.

— Mais alors...

— Et alors les autres fouilleront l'hôtel de fond en comble avec l'espoir de me trouver.

Mousseline se mit à rire.

— N'aie pas peur de cela, dit-elle. D'abord je ne partirai pas, et puis ils ne te trouveront pas, quoi qu'ils fassent.

....

La journée parut longue à Mousseline.

Elle était impatiente de se retrouver face à face avec cet homme qui était parvenu à lui faire croire à un violent amour, et qui n'était qu'un mystificateur.

A six heures précises, le comte arriva.

Mousseline fut frappée de son air abattu.

Il avait les yeux rouges comme un homme qui a pleuré; il était pâle et presque livide.

Un tremblement convulsif l'agitait.

Mousseline le regarda et se sentit ébranlée de nouveau.

— Non, se dit-elle, cela n'est pas possible. Gonidec se trompe; cet homme m'aime.

Le comte était si ému et paraissait si malheureux, que Mousseline en eut pitié.

— Vous venez savoir votre sort? lui dit-elle.

Le comte la regarda et ne put parler.

— Eh bien, reprit-elle, si je partais avec vous?

Il poussa un cri de joie et devint plus pâle encore.

— Ou plutôt, dit-elle, si j'allais vous retrouver...

— Non, non, s'écria-t-il, venez avec moi!

— Mais, mon ami, dit Mousseline, vous croyez donc qu'une femme comme moi part ainsi, à l'improviste, sans crier gare, sans dire adieu à ses amis, sans mettre ordre à ses petites affaires?

— Mousseline, dit gravement le comte Paul, voulez-vous m'épouser?

— Vous êtes fou!

— Non, je vous aime, et ma vie vous appartient.

— Quand partez-vous ?

— Demain.

— Eh bien, dit-elle, donnez-moi la nuit pour réfléchir.

Il eut un nouveau cri de joie.

— Peut-être, ajouta-t-elle, quand vous viendrez demain matin, me trouverez-vous prête à partir.

Et ce fut une soirée délicieuse, en apparence du moins, que le comte Paul passa avec Mousseline ; et quand il s'en alla, vers minuit, Mousseline se dit :

— Il est impossible que cet homme ne soit pas sincère ; mais enfin, en admettant le contraire, je n'ai rien à craindre jusqu'à demain. Il ne tentera rien avant de m'avoir revue.

Et Mousseline s'apprêtait à descendre chez M. de Gonidec, lorsqu'on lui apporta une dépêche.

Elle était datée de Tonnerre et signée Aglaé.

« Père pas malade, comprends rien, repars par le train de minuit. Moi à Paris, cinq heures du matin. »

Cette dépêche rejeta Mousseline dans toutes ses perplexités.

Qui donc avait écrit à Aglaé que son père était malade?

Qui donc, si ce n'était le comte Paul?

— Mais, s'écria-t-elle, cet homme est donc la fourberie et la duplicité en personne?

Et elle descendit chez M. de Gonidec, emportant elle-même le souper du prisonnier, que la cuisinière avait eu soin d'apporter dans un panier et de mettre dans le cabinet de toilette avant de s'en aller.

XXIX

M. de Gonidec avait passé une journée d'angoisses.

Il se souvenait du sort de Ramel, il songeait à Kéraniou, et se disait que son heure était certainement arrivée.

Le comte Paul cherchant à devenir l'amant de Mousseline, n'était-ce pas la preuve que Cartahut n'était pas dupe de sa disparition et s'était mis en tête de le retrouver?

Mousseline lui affirmait bien que sa retraite était inexpugnable.

Mais Mousseline connaissait-elle ces hommes qui avaient nom Mériadec et Cartahut, et qui mettaient au service de leur vengeance une fortune incalculable et une volonté de fer ?

Et M. de Gonidec n'avait cessé de trembler depuis le matin, retenant son haleine au moindre bruit, en proie à une indicible épouvante, à l'épouvante de l'inconnu.

Mousseline parut enfin.

Elle était un peu pâle, un peu émue.

Cependant un sourire glissait sur ses lèvres.

— Ecoute, mon pauvre vieux, dit-elle, le comte s'en est allé comme il était venu. Il n'est pas plus avancé ce soir qu'il ne l'était hier et ce matin. Quoi qu'il arrive, j'ai gagné un jour, et c'est beaucoup.

— Comment cela ?

— J'ai fait espérer au comte que je partirais avec lui.

— Ah !

— Et je partirai peut-être, en effet.

— Es-tu folle !

— Tu vas voir que non. Supposons d'abord une chose.

— Parle.

— Le comte, ce que je ne puis croire encore, est l'instrument du prince géorgien.

— J'en suis sûr.

— Soit. Il n'a donc fait tout cela que pour arriver à surprendre le secret de ta retraite.

— Cela est certain.

— Eh bien, supposons toujours.

— Va !

— La police de Paris est bien maligne. Elle s'est cassé le nez ici quand elle cherchait dom Pedro. Mais supposons que le comte Paul soit plus malin encore.

— Bon.

— Il faut donc que tu t'en ailles d'ici.

— Oh ! certes oui, et le plus vite possible.

— Soit. Eh bien ! je pars avec le comte Paul demain, et je te laisse seul.

— Et puis ?

— Et puis Aglaé vient te délivrer, et tu files. Sois tranquille, Aglaé est une fille de ressource, elle trouvera bien à te cacher jusqu'à mon retour.

— Où?

— Je n'en sais rien; mais j'ai déjà trouvé le moyen de te faire sortir d'ici.

— Quel est-il?

Mousseline étendit la main vers la porte qui se trouvait à gauche de la cheminée.

— Cette porte, dit-elle, donne sur le vestibule de la maison voisine de mon hôtel. C'est par là que tu t'en iras.

— Mais très-certainement, dit M. de Gonidec, il y a des gens qui me guettent et ne perdent pas ta porte de vue.

— Qu'est-ce que cela te fait, s'ils ne te reconnaissent pas?

— Et comment me déguiserai-je?

— En charbonnier. Tu couperas ta barbe d'abord, puis tu te noirciras la figure, puis encore tu sortiras avec un sac vide sur la tête.

— Mais le concierge...

— Sa loge est au fond du vestibule, et cette porte tout à l'entrée.

— Pourquoi donc, alors, dit M. de Gonidec, ne sortirais-je pas tout de suite?

— Parce que le concierge, à cette heure, demanderait qui réclame le cordon, et parce que je ne me suis pas encore procuré le costume de charbonnier; mais demain...

— Et si demain il est trop tard...

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que j'attends le comte demain matin, et qu'il ne traitera rien avant de savoir si je consens à partir avec lui.

— Et tu partiras?

— Oui.

— Mais alors...

— Alors, quand nous serons à la frontière, je me mettrai à fondre en larmes et refuserai d'aller plus loin. Ne t'inquiète pas de moi : quand je veux lâcher un homme, il n'y a rien qui puisse m'en empêcher.

— Mais Aglaé n'est pas ici ?

— Elle arrive demain matin.

La tranquillité de Mousseline apaisa un peu les angoisses de M. de Gonidec. Tout en causant, Mousseline avait dressé la table et servi de ses belles mains le souper de son vieil amant.

Le mari d'Olympe avait faim.

— Est-ce que tu ne soupes pas, toi? dit-il.

— J'en ai envie, répondit Mousseline, j'ai mal dîné. Ce Russe m'assommait.

Et elle se mit à table, et s'assit à côté de M. de Gonidec, sur le même canapé.

— Ce bordeaux est exquis, dit M. de Gonidec, tu as une bonne cave.

— Heu ! dit Mousseline, une cave comme tout le monde. A ta santé, mon vieux !

Et elle vida son verre.

Puis elle fut charmante, gaie, bonne fille, et tout en soupant elle lui dit :

— Tiens, j'ai encore un moyen de dépister tes ennemis.

— Lequel ?

— Ah ! il est joli celui-là, et je doute que le Géorgien et tous ces imbéciles de Russes en aient l'idée.

— Et quel est-il, ton moyen ?

— Tu vas voir, c'est le père Isidore qui me l'a donné.

— Qu'est-ce que Isidore? demanda M. de Gonidec.

— Un pauvre diable de boursicotier qui m'a donné mon premier mobilier et qui a passé sa vie à faire et défaire sa fortune.

Quand il vendait ses chevaux, les mors n'étaient pas loin.

Connais-tu le passage des Panorámas?

— Belle question !

— Eh bien ! le père Isidore demeurait rue Montmartre, au coin du passage.

Tous les soirs, au coucher du soleil, quand il était sous le coup d'une contrainte par corps,

il s'en venait dîner chez moi, car il avait femme et enfants.

Puis, après avoir embrassé sa famille, vers onze heures du soir, un cigare aux lèvres, il se mettait à flâner sur les boulevards, entrait dans le passage de l'Opéra ensuite, prenait la galerie Montmartre et regardait sortir les petites demoiselles de magasin.

Puis, comme il savait bien qu'il était *filé*, il entrait dans un escalier qui monte au premier étage d'un restaurant.

Les *fileurs* demeuraient à la porte.

Isidore montait, montait toujours, trouvait un corridor, puis un autre escalier, puis un autre corridor, et, après avoir fait le tour du passage par les toits, se trouvait sur le palier du café de l'Europe.

Alors il descendait tranquillement, se trouvait rue Vivienne et montait dans le premier omnibus qui passait.

Ce soir-là encore, il avait dépisté les fileurs, et pouvait en toute sécurité regagner le gîte mystérieux où il demeure caché tout le jour, c'est-à-dire du lever au coucher du soleil.

— Et tu crois que cela pourra me servir?

— On ne sait pas. Je donnerai toujours ces indications à Aglaé.

M. de Gonidec écoutait Mousseline en clignotant des yeux et ses paupières s'alourdissaient.

— Ah çà, fit Mousseline, mais tu as donc sommeil?

— Oui.

— Pauvre chat! Il est vrai que tu n'as pas dû dormir beaucoup la nuit dernière.

— C'est vrai.

— Eh bien! dors.

Et elle lui renversa la tête sur les coussins du canapé.

— Tiens! fit-elle en jetant la cigarette qu'elle avait allumée, mais, moi aussi, j'ai sommeil.

Et elle appuya sa tête sur l'épaule de M. de Gonidec.

Tout à coup un soupçon traversa l'esprit engourdi déjà de Mousseline.

Elle rouvrit les yeux.

— Ah! murmura-t-elle, mais je suis comme si j'étais ivre... est-ce que j'aurais avalé quelque drogue somnifère?

Puis, après un moment de réflexion :

— Je suis absurde. Le vin que j'ai bu vient de ma cave, et il était cacheté.

Elle fit un effort et voulut se lever.

Mais elle trébucha et retomba sur le canapé.

M. de Gonidec ronflait déjà comme une toupie hollandaise.

Et bientôt Mousseline dormait à son tour.

. . . .

Et quand Mousseline s'éveilla, elle sentit un mouvement rapide, un bruit de roues, de grelots, de sabots de cheval frappant une route sonore, de fouets claquant comme des détonations d'armes à feu.

— Voilà un drôle de rêve que je fais! se dit-elle.

Et elle ouvrit les yeux.

Mousseline ne rêvait pas.

Elle était bien dans une voiture,

Dans une voiture fermée, qui roulait un train d'enfer.

Elle entendait bien le fouet assourdissant des postillons et les grelots sonores des chevaux.

Et elle sentait quelqu'un auprès d'elle.

Et, muette de saisissement, elle regarda.

Le comte Paul était assis à sa gauche.

— Vous! vous! dit-elle.

— Ma chère amie, répondit tranquillement le gentilhomme russe, comme je n'étais pas certain que vous consentiriez à me suivre, je vous ai enlevée.

— Ah! misérable!.. A moi! au secours!

Et elle voulut ouvrir la portière.

Le comte se mit à rire.

Puis il tira un pistolet de sa poche et dit froidement :

— Je vous aime, mais si vous tentiez de m'échapper, je vous brûlerais la cervelle!

Mousseline poussa un nouveau cri.

— Ma chère, lui dit le comte, toujours calme, nous sommes de l'autre côté du Rhin, en pleine forêt Noire. Il y a quarante-huit heures que vous dormez...

Ne criez pas, c'est inutile; d'ailleurs, il n'y a aucune habitation sur la route, et il est deux heures du matin.

Mousseline le regarda avec stupeur.

— Ah! dit-elle, vous êtes un scélérat! Vous avez assassiné mon pauvre Gonidec!

Le comte ne répondit pas.

XXX

Que s'était-il donc passé?

C'est ce que nous allons vous dire en nous

reportant au moment où le comte Paul sortit de chez Mousseline.

Le comte reprit le chemin de la rue de la Pépinière et rentra chez lui.

Un homme l'y attendait, Mériadec.

— Tout est prêt, lui dit ce dernier.

— La chaise de poste...

— Attend tout attelée au coin de l'avenue de la Reine-Hortense.

— Et le Vautour?

— Le Vautour est arrivé et prêt à repartir.

— Bien, dit le comte.

Et il fit une toilette de voyage.

Quant à Mériadec, il avait endossé déjà un manteau à capuchon et il était coiffé d'une casquette.

A minuit et demi, le comte dit à Mériadec :

— Mousseline a dû souper avec Gonidec, d'autant mieux que j'ai dîné avec elle et qu'elle a mangé du bout des dents.

— Alors vous croyez...

— Je crois qu'ils dorment tous les deux à cette heure-ci.

— Donc, c'est le moment?

— Oui, partons.

Et le comte Paul et Mériadec prirent le chemin du parc Monceaux.

Le parc est fermé à minuit au public; mais chaque habitation qui l'entoure a une porte de jardin sur lui, et les propriétaires riverains ont la faculté d'y pénétrer à toute heure.

Le comte avait pris ses précautions.

Le concierge d'une maison voisine de celle de Mousseline avait, en échange de vingt-cinq louis, promis de faire entrer le comte dans le parc.

Le comte Paul et Mériadec y pénétrèrent donc ensemble.

Puis ils allèrent tout droit à la grille du jardin de Mousseline.

Le cocher était dans le jardin.

En voyant le comte et Mériadec, il ouvrit.

— Est-ce fait? dit tout bas le comte.

— Oui, monsieur.

— La cuisinière est partie?

— Elle est partie. Le groom est au bal et le valet de chambre découche.

— Tu es seul?

— Oui, monsieur.

— Et... madame?

— Ah! madame est couchée depuis longtemps.

— C'est bien. Tu vas descendre à l'office et tu vas attendre.

Le cocher s'inclina.

— Si tu entendais quelque bruit, tu ne te dérangerais pas, du reste.

— Bien, monsieur.

— A moins que nous ne t'appelions...

Et le comte entra dans la maison.

La fenêtre du cabinet de toilette donnait sur le jardin, ainsi que celle de la chambre à coucher.

Il n'y avait pas de lumière, parce que Mousseline était descendue chez M. de Gonidec.

Le soir, quand Aglaé était partie, Mousseline fermait la porte de l'antichambre du premier étage, puis celle de la chambre à coucher, et enfin elle poussait le verrou de son cabinet de toilette.

Aussi, en montant l'escalier, le comte Paul dit-il à Mériadec :

— Nous avons trois portes à ouvrir.

Il y en a deux qui ne m'inquiètent pas. Le cocher a pris, hier matin, les empreintes à la cire, et j'ai fait faire des doubles clefs.

— Ah!

— Mais quant à la troisième, il faut y renoncer.

— Alors, comment ferons-nous?

— Nous tournerons la place, ne pouvant l'emporter d'assaut.

— Je ne comprends pas.

— La porte est fermée au verrou.

— Bon !

— Il faut la briser pour entrer.

— Eh bien?

— Mais le cabinet de toilette a sur l'antichambre un carreau dépoli, une glace plutôt, qui a un mètre de haut sur cinquante centimètres de large, et qui est destiné à donner du jour.

Seulement, le verre étant dépoli, on ne peut voir au travers.

— Vous allez briser la glace?

— Non, à quoi bon faire du bruit?

Et le comte montra un énorme diamant qu'il avait au doigt.

— Voyons d'abord, dit-il encore, si Mousseline n'est pas dans sa chambre.

Et il approcha de la serrure de l'antichambre le flambeau que lui avait remis le cocher et introduisit une des deux clefs qu'il avait apportées.

La porte s'ouvrit.

— Voilà le carreau, dit encore le comte.

Puis il alla droit à la chambre à coucher de Mousseline, qu'il ouvrit aussi facilement.

La chambre était déserte, le lit non foulé.

La porte du cabinet de toilette fermée ne laissait plus aucun doute aux deux visiteurs nocturnes.

Ils arrivèrent dans l'antichambre.

Alors, avec l'habileté d'un vitrier de profession, le comte Paul coupa le carreau.

A peine Mériadec entendit-il un léger craquement qui suivit le crépitement du diamant coupant le carreau.

Le carreau se détacha et tomba sur l'épais tapis du cabinet de toilette.

— Prenez garde de vous couper, dit le comte.

Et il passa le premier par cette brèche improvisée.

Mériadec le suivit.

— Ah! fit le comte en posant son flambeau sur le marbre de la toilette, dom Pedro n'a pas volé les mille dollars; voyez plutôt.

Et il étendit la main.

Mériadec vit alors la bibliothèque toute grande ouverte et démasquant une porte.

— Prenons nos précautions, dit-il.

Il tira un poignard de son sein, reprit le

flambeau et s'engagea le premier dans l'étroit corridor.

Mériadec le suivit encore.

Au bout du corridor, ils trouvèrent le petit escalier,

Puis, au bas de l'escalier, la porte qui les séparait de la chambre de M. de Gonidec.

— Ah! je n'ai pas la clef de cette porte, comme bien vous pensez, dit le comte.

Et il frappa.

Aucun bruit ne lui répondit.

— Ils dorment, dit-il, et le canon des Invalides ne les réveillerait pas.

Et le comte, qui était robuste, s'arc-bouta contre la porte et donna une poussée vigoureuse.

La porte vola en éclats.

Alors le comte Paul et Mériadec se trouvèrent au seuil de cette chambre toute capitonnée, dont les volets eux-mêmes étaient soigneusement matelassés, et qui, après avoir servi de cachette à dom Pedro, était maintenant la retraite de M. de Gonidec.

La table encore servie, les reliefs du souper, tout attestait que le sommeil avait brusquement surpris M. de Gonidec et Mousseline.

En effet, ceux-ci étaient couchés presque l'un sur l'autre sur le canapé.

Ils dormaient profondément.

— Oh! dit le comte en riant, nous pourrions parler haut, ils sont en léthargie.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Mériadec.

— Laquelle?

— Comment avez-vous pu employer un narcotique, puisque la cuisinière est incorruptible?

— Ni le vin qu'ils ont bu, ni les mets auxquels ils ont touché n'étaient somnifères.

— Alors...

— Mais le cocher a substitué aux cigares et aux cigarettes qu'ils fument d'habitude ces cigares et ces cigarettes préparés par moi.

— Ah! je comprends.

Puis Mériadec s'approcha du canapé.

— Eh bien, dit-il, il me semble que nous n'allons pas moisir ici, maintenant.

— Non, certes.

— Je vais charger notre homme sur mes épaules et nous allons l'emporter jusqu'à la chaise de poste.

— Oui.

Déjà Mériadec prenait M. de Gonidec endormi à bras le corps, quand le comte Paul l'arrêta :

— Attendez! dit-il.

— Quoi donc?

— Il me vient une bien belle idée.

— Ah!

— Nous devions mettre Gonidec en chaise de poste, et il se serait réveillé de l'autre côté du Rhin tête à tête avec le *Vautour*.

— Oui. Eh bien?

— Si nous faisions le contraire...

— Comment cela?

— Si nous emportions Mousseline?

— Bon!

— Et si nous laissions Gonidec ici?

— Mais... le Vautour...

— Eh bien! le Vautour prendra la place de Mousseline. Il fera sa besogne ici aussi bien qu'il l'eût faite en Allemagne.

Cette maison semble avoir été faite exprès pour nous, du reste.

— Mais... Mousseline...

— Je m'en charge.

— Et moi?

— Vous resterez à Paris et vous suivrez mes instructions.

— Soit, dit Mériadec.

....

Ils causèrent plus d'une heure auprès des deux dormeurs, et ceux-ci ne firent pas un mouvement.

Puis Mériadec prit Mousseline et la mit sur ses épaules.

Le comte, son flambeau à la main, éclaira la marche.

— Ah! par exemple, dit-il en franchissant le seuil de la chambre, il faudra faire réparer cette porte.

— Avons-nous le temps? demanda Mériadec.

— Certainement. Gonidec dormira plus de quarante heures.

Quand ils furent revenus dans l'antichambre, le comte se pencha sur la rampe et appela le cocher.

— Vous avez bien tout compris? dit le comte.

— Oui, répondit Mériadec.

XXXI

Le cocher regardait avec un certain amour Mousseline endormie, que Mériadec avait déposée sur une banquette de l'antichambre.

Il avait cru que c'était M. de Gonidec qu'on voulait enlever.

Aussi ne comprenait-il pas.

— Jean, lui dit le comte, tu vois monsieur?

— Oui, monsieur le comte.

— Tu lui obéiras comme à moi-même.

— Oui, monsieur le comte.

— Voici du reste de quoi te donner de l'obéissance.

Et le comte Paul mit deux billets de mille francs dans la main du cocher.

Puis il ajouta :

— Tu vas ouvrir la porte qui donne sur la rue.

Le cocher s'inclina.

— Tu iras au coin de l'avenue de la Reine-Hortense et tu trouveras un briska de voyage attelé de trois chevaux de poste.

— Bien.

— Tu le feras avancer jusqu'ici.

Le cocher partit.

Mériadec reprit Mousseline endormie dans ses bras et ils descendirent dans le vestibule.

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas, Mériadec? fit encore le comte Paul.

— Parfaitement.

Cinq minutes après, le briska arriva.

Alors le comte Paul sortit et ouvrit la portière.

Il y avait une femme dans le briska,

Une femme si bien enveloppée dans une pelisse de voyage qu'on ne pouvait voir sa figure.

— Descendez, dit le comte.

— Pourquoi cela? demanda-t-elle.

— Parce que le programme est changé.

— Vraiment?

— Vous restez ici.

— Dans cette maison?

— Oui.

— Et... lui?...

— Il y est. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer votre rôle. Mériadec vous le dira.

La femme s'inclina et mit pied à terre.

Alors Mériadec déposa Mousseline, toujours endormie, sur les coussins du briska.

Puis le comte monta auprès d'elle.

— Quand reviendrez-vous? dit Mériadec.

— Dans huit jours. Je vous enverrai du reste un télégramme de Strasbourg.

Et le comte fit un signe aux postillons, et le briska partit au grand trot.

Alors Mériadec offrit la main à la femme encapuchonnée et la fit entrer dans la maison.

Puis il la conduisit à la chambre de Mousseline et lui dit :

— Vous êtes chez vous. Demain matin, nous causerons.

Après quoi il rejoignit le cocher, qui n'était pas encore revenu de sa stupeur.

— A quelle heure la cuisinière arrive-t-elle le lundi matin?

— Entre neuf et dix heures.

— Bon. Et le groom, quand rentrera-t-il?

— Oh! au petit jour.

— Et le valet de chambre?

— Un peu plus tard, entre sept et huit.

— Es-tu sûr d'eux?

— Du groom et du valet de chambre?

— Oui.

— Avec de l'argent, sans doute.

— Je te laisse carte blanche.

— Mais la cuisinière...

— Ah! celle-là, tu lui diras que madame est partie précipitamment cette nuit avec M. de Gonidec, que tu es chargé de la payer, et qu'elle peut s'en aller.

— Fort bien, dit le valet ; mais... Aglaé... quand elle reviendra...

— Aglaé arrive par le train de cinq heures.

— Ce matin?

— Oui.

— Comment faire alors?

— Conduis-moi à l'office, tu le sauras.

Et Mériadec tira de sa poche un petit flacon que le comte lui avait donné en le quittant.

Arrivé à l'office, Mériadec dit encore :

— Certainement Aglaé aura faim ou soif en arrivant.

— C'est probable.

— Où y a-t-il du vin?

Le cocher ouvrit un bahut et en retira une bouteille entamée.

— Il n'y en a pas d'autre?

— Non; c'est la cuisinière qui a les clefs de la cave.

Mériadec versa dans la bouteille le contenu de la petite fiole. Puis il fit quelques recom-

mandations au cocher, et remonta au premier étage de l'hôtel.

La femme mystérieuse dont Jean n'avait pu voir le visage l'attendait.

. . . .

A six heures moins un quart, un fiacre s'arrêta à la porte du petit hôtel de Mousseline.

Une femme descendit du fiacre.

C'était Aglaé.

Ce fut le cocher qui vint lui ouvrir.

Comment! dit-il, vous êtes déjà de retour?

— Oui, comme vous voyez...

— Votre père va donc mieux?

— Oh! beaucoup mieux, répondit la soubrette, qui gardait ses affaires pour elle.

Elle paya le cocher, prit son petit paquet et entra.

— Il n'y a rien de nouveau ici? dit-elle.

— Absolument rien.

— Madame...

— Madame est couchée.

Aglaé monta et frappa doucement à la porte de l'antichambre.

Mais cette porte ne s'ouvrit point.

Aglaé n'insista pas.

— Madame est descendue chez monsieur, pensa-t-elle, et elle y a passé la nuit.

Elle redescendit.

— J'ai faim, dit-elle au cocher; y a-t-il de quoi manger ici?

— Dame! voyez...

Aglaé ouvrit les armoires et en tira successivement les restes d'un poulet, un morceau de pâté, du pain et la bouteille de vin entamée.

Puis elle se mit à manger et à boire.

Le cocher l'avait laissée seule et il était allé donner l'avoine à ses chevaux.

Il passa environ un quart d'heure dans l'écurie.

Quand il revint à l'office, il s'arrêta sur le seuil et vit Aglaé renversée sur sa chaise et dormant profondément.

— Hé! mamzelle? fit-il.

Aglaé ne répondit pas.

Il s'approcha et la secoua.

Aglaé glissa de sa chaise et tomba sur le sol de l'office comme une masse inerte.

Mais elle ne s'éveilla point.

En même temps Mériadec parut sur le seuil.

— Tu le vois, dit-il, ce n'est pas plus malin que cela.

— Est-ce qu'elle est morte ? demanda le cocher.

— Pas le moins du monde. Elle dort.

— Quand s'éveillera-t-elle?

— Dans deux jours.

— Alors que ferons-nous?

— Oh! nous avons le temps d'aviser d'ici là.

Sur un signe de Mériadec, le cocher prit Aglaé, la chargea sur son épaule et la transporta dans sa chambre.

Mériadec rejoignit la femme mystérieuse.

Une heure plus tard — le cocher s'était trompé dans ses calculs — le groom et le valet de chambre entrèrent en même temps.

Alors Jean les emmena dans sa voiture et leur dit :

— Mes enfants, il y a du nouveau ici.

— Quoi donc?

— Madame est partie.

— Avec le comte russe?

— Oui, et nous avons une nouvelle maîtresse.

— Pas possible! dit le groom.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là? fit le valet de chambre.

— La vérité.

— Mais...

— Il y a mille francs par mois de payés pour chacun de nous.

— Ah ! c'est différent.

— A la condition que vous ferez tout ce que je vous dirai.

— Faudra-t-il voler? demanda le groom.

— Assassiner? dit à son tour le valet de chambre.

— Ni l'un, ni l'autre. Il faudra faire votre service purement et simplement.

— Mais... cette nouvelle maitresse...

— Vous la verrez.

— Comment est-elle?

— Je ne sais pas.

— Elle n'est donc pas encore venue ?

— Si, elle est là-haut.

— Alors tu l'as vue ?

— Mais je l'ai entrevue à peine et n'ai pas vu son équipage.

— Tout cela est drôle tout de même, murmura le groom.

— Ce qu'il y a de plus drôle, répondit le cocher, c'est les mille francs par mois.

. . . .

Quand la cuisinière arriva, elle trouva le groom et le valet de chambre qui faisaient leurs malles.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-elle.

— Il y a que madame est partie.

— Partie ?

— Avec monsieur.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Je les ai conduits au chemin de fer, dit Jean.

— Et nous avons notre compte, dit le groom.

— Et vous aussi, dit Jean.

— Pas possible !

— Voilà cinq cents francs que madame m'a chargé de vous remettre.

— Mais.....

— J'ai ordre de fermer l'hôtel et de porter les clefs chez le notaire.

— Pour quoi faire ?

— Mais, dame, dit le cocher, c'est que probablement l'hôtel est à vendre.

— Mais... Aglaé.

— Eh bien, Aglaé est dans son pays. Madame lui a écrit.

La cuisinière monta à sa chambre, fit un paquet de ses hardes, prit les cinq cents francs et s'en alla, disant :

— Madame fait bien les choses, elle me paye une année de gages.

Il n'y avait pas un mois que Mousseline l'avait payée.

Et quand elle fut partie, Jean dit aux deux domestiques :

— Nous sommes chez nous, maintenant.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— Tiens, dit le valet de chambre, c'est notre nouvelle maîtresse qui sonne.

Allons faire connaissance avec elle.

Et il monta.

XXXII

M. de Gonidec sortit de son lourd et long sommeil; cependant des bougies brûlaient toujours sur la cheminée, et on eût pu croire qu'elles n'avaient point été renouvelées.

La table avait disparu.

Disparus aussi les restes du souper.

M. de Gonidec regarda autour de lui.

Il était seul.

Son lit, qui n'avait pas été foulé, lui prouvait qu'il s'était endormi en sortant de table.

Où était Mousseline?

Mousseline, pensa-t-il, avait respecté son sommeil et était remontée chez elle.

La pendule marquait quatre heures.

Etaient-ce quatre heures du matin ou bien quatre heures du soir?

Le prisonnier pencha pour la première hypothèse et supposa qu'il avait dormi deux heures à peine.

Cependant cette opinion eut bientôt un démenti formel.

M. de Gonidec, s'étant levé, éprouva un tiraillement d'estomac épouvantable.

Il avait faim.

Il lui fallait donc supposer qu'il était quatre heures du soir.

— Evidemment, pensait-il encore, Mousseline est venue me voir ce matin.

Pourquoi donc ne m'a-t-elle pas réveillé?

La porte qui donnait sur le corridor était fermée.

Il y avait même un secret pour l'ouvrir que Mousseline avait indiqué à M. de Gonidec, et dont il ne se souvenait plus sans doute.

Car il eut beau palper en tous sens, appuyer sur toutes les aspérités, il ne put parvenir à trouver le ressort mystérieux. D'ailleurs, quand cette porte eût été ouverte, cela n'eût pas avancé M. de Gonidec à grand'chose.

Aurait-il pu monter l'escalier, enfiler le cor-

ridor, et aller frapper à la porte de la bibliothèque?

C'était peu probable.

Mousseline pouvait être sortie, ou bien encore n'être pas seule, et enfin, perspective terrible, se trouver en tête-à-tête avec le comte Paul.

M. de Gonidec mit donc une sourdine à son estomac et attendit.

Une heure s'écoula.

Au bout de cette heure, il se produisit un étrange phénomène. Les quatre bougies qui se trouvaient sur la cheminée s'éteignirent toutes à la fois.

M. de Gonidec se trouva alors dans une obscurité profonde.

Et il eut peur...

Pendant quatre ou cinq minutes, le Breton superstieux crut à un événement surnaturel qui lui pronostiquait sa fin prochaine.

En même temps, il lui sembla qu'un léger bruit se faisait tout près de lui.

— Mousseline! cria-t-il d'une voix étranglée, Mousseline, est-ce toi?

Ce bruit cessa.

Alors M. de Gonidec eut un accès de courage, il se dirigea vers la cheminée, en tâton-

nant, se maintint aux meubles, et il finit par trouver sur la tablette une boite d'allumettes.

Il en enflamma une et s'approcha d'une des bougies.

La bougie se ralluma.

Alors M. de Gonidec jeta un cri d'étonnement, et il vit au milieu de la chambre la table toute dressée, couverte d'une nappe :

Une bouteille de vin, du pain, un morceau de pâté de foie gras, une aile de poulet, des confitures et des fruits, un repas complet enfin.

Tout cela expliquait le bruit que M. de Gonidec avait entendu.

On était entré dans la chambre tandis qu'elle était plongée dans les ténèbres, et on y avait apporté une table toute servie.

Car cette table n'était point celle qui servait ordinairement à ses repas.

Et M. de Gonidec se dit :

— Mousseline se moque de moi!

Puis, comme il avait une faim canine, il se mit à table.

Les mets qu'on lui avait servis d'une si étrange façon étaient exquis, du reste.

M. de Gonidec dévora.

Sa première faim apaisée, il essaya de com-

prendre la plaisanterie qu'il attribuait à Mousseline.

L'œil tourné sur cette porte, il s'attendait, à chaque instant, à la voir s'ouvrir et livrer passage à Mousseline ; mais la porte ne s'ouvrit point.

Comme on était en été, il n'y avait pas de feu dans la cheminée.

Mousseline avait eu la galanterie de faire garnir l'intérieur de mousse et de roses sans odeur.

Tout à coup il sembla à M. de Gonidec qu'une légère vapeur s'élevait au-dessus de cette mousse.

On eût dit la fumée d'une cigarette.

En même temps, il sentit un parfum bizarre, âcre et voluptueux à la fois, se répandre dans la chambre.

La vapeur augmenta de volume.

Le parfum devint plus pénétrant et monta à la tête de M. de Gonidec comme une subite ivresse.

Il était assis sur ce canapé où il avait dormi si longtemps sans s'en douter.

Il voulut se lever.

Mais la tête lui tourna, ses jambes fléchirent et il fut contraint de se rasseoir.

La vapeur qui sortait de la cheminée, brouillard odorant et tiède, envahissait peu à peu la chambre tout entière.

Bientôt M. de Gonidec ne vit plus les objets environnants qu'à travers un nuage blanc.

En même temps, son corps s'engourdissait, sa tête devenait pesante, et c'était avec une âpre volupté qu'il aspirait ce parfum mystérieux de plus en plus âcre et pénétrant.

Et cependant il ne cria pas, il n'appela pas Mousseline à son aide.

Il ne fut même pas repris de cette épouvante qui le tenait depuis que les bougies étaient éteintes.

Le corps s'alanguissait dans une volupté indéfinissable, les yeux semblaient vouloir se fermer.

Mais l'esprit veillait et demeurait d'une lucidité merveilleuse.

M. de Gonidec se disait :

— Maintenant, je comprends tout; mes ennemis ont découvert ma retraite; ils ont fait disparaître Mousseline ; je suis en leurs mains.

Et pourtant il n'avait plus peur. La délicieuse torpeur qui étreignait son corps calmait les tortures de son esprit.

Il s'enivrait de ce parfum; il sentait venir en lui des frissons de volupté.

Et il murmura encore :

— On dirait que j'ai fumé de l'opium.

Et comme si les parfums n'eussent pas suffi pour faire pénétrer dans sa chair l'aiguillon féroce du désir, d'autant plus féroce qu'il était inassouvi, la musique s'en mêla.

Tout à coup des sons harmonieux parvinrent à son oreille.

D'où venaient-ils?

M. de Gonidec crut qu'il y avait dans la chambre quelque instrument habilement dissimulé.

Ce n'était certes ni le piano moderne, ni le romantique clavecin, ni le violon, ce roi des instruments.

Ce devait être une harpe.

Et sur cette harpe invisible, une main invisible aussi jouait une mélodie bizarre qui rappelait vaguement les chants patriotiques de la Hongrie chevaleresque et de la Bohême aux châteaux merveilleux et aux sombres forêts.

Puis une voix humaine se fit entendre.

On pourrait dire une voix céleste :

Une voix jeune, sympathique, ardente, passionnée, chantant, dans une langue inconnue,

quelque chant d'amour sans doute, car chaque note retentissait au cœur de M. de Gonidec, dont la tête, l'âme et le corps étaient en feu...

Et il écoutait fasciné, ravi, à demi pâmé, et tout à coup il s'écria :

— Oh ! que cette femme doit être belle !

Soudain les bougies s'éteignirent de nouveau.

La chambre demeura pendant quelques secondes plongée dans les ténèbres.

Mais la voix continua à chanter, accompagnée par le mystérieux et divin instrument.

— S'ils veulent me tuer ainsi, pensait M. de Gonidec, je suis prêt à mourir.

Et comme il faisait ce vœu insensé, une clarté se fit à l'autre extrémité de la chambre.

Clarté étrange, inexplicable, comme tout le reste.

Le brouillard parfumé qui enveloppait la chambre s'éclaira peu à peu.

On eût dit un rayon de lune perçant les brumes du soir.

Puis cette clarté grandit, grandit encore...

Au milieu s'agita une forme confuse d'abord, puis plus nettement accusée.

Et M. de Gonidec jeta un cri d'admiration.

Une femme était sortie du sein de ce brouil-

lard lumineux, comme les poëtes antiques représentaient Vénus sortant de l'onde.

Cette femme était à demi nue et dansait en chantant.

C'était elle dont M. de Gonidec entendait la voix depuis dix minutes.

Elle chantait et dansait :

Une danse bizarre, passionnée, qui faisait saillir la merveilleuse beauté de son corps à peine couvert de voiles transparents; et son pied nu foulait le tapis avec une furie harmonieuse, une cadence lascive et sauvage...

Et cette femme était si belle que M. de Gonidec, mordu par un désir insensé, brûlé par une fièvre de luxure inouïe, s'écria :

— Viens! oh, viens! je t'aime!...

XXXIII

L'étrange et belle créature chantait et dansait toujours.

M. de Gonidec la regardait avec un enthousiasme qui tenait du délire.

Enivré de musique et de parfums, ivre de volupté, il voulut se lever.

Mais il retomba sans forces sur le canapé.

— Viens ! ah ! viens !

Alors sa voix s'éteignit, la musique mystérieuse cessa de se faire entendre.

La danseuse s'arrêta.

Puis elle fit un pas vers M. de Gonidec et lui dit avec un sourire à damner un saint :

— Tu me trouves donc bien belle?

— Oui, répondit-il fasciné.

— Et tu m'aimes ?

— Je t'aime, dit-il.

— Tu ne sais donc pas qui je suis?

Et elle eut un rire homérique.

Rien ne ressemble plus à un acteur de mélodrame qu'un homme qui a la tête et le cœur bouleversés par une passion subite.

M. de Gonidec répondit donc par ce vieux cliché de l'Ambigu-Comique :

— Qui que tu sois, ange ou démon, je t'aime.

— Je ne suis pas un ange ! dit-elle.

Et elle continua à rire.

— Démon, alors...

Et il la contemplait avec une sauvage extase.

— Je ne suis pas un démon non plus, je crois même que j'ai été une femme...

Et elle riait toujours.

— Qu'es-tu donc maintenant? fit-il.

— Je suis un être qui tue tous ceux qui l'aiment.

— Eh bien! tue-moi!...

— Je me nomme le Vautour.

— Ah! ah!

— Et M. de Gonidec riait aussi.

— Il riait comme rient les damnés, comme rient ceux qui sont mordus au cœur par un de ces amours grégeois que rien ne peut éteindre.

— Ah! tu m'aimes! dit-elle, j'en étais sûre; mais tu en mourras, je te préviens.

— La mort dans tes bras, c'est la vie.

— Ah! tu crois?

— Ecoute, reprit-il en tendant les bras vers elle, j'ai un ennemi mortel.

— Je le sais, dit-elle.

— Pour échapper à cet ennemi, je me suis réfugié ici.

Et c'est ici que je te trouve.

C'est lui qui t'envoie, n'est-ce pas?

— Oui, c'est lui.

— Et tu viens pour me tuer?

— Je viens pour te dire que mon amour donne la mort.

— Eh bien! je consens à mourir.

— Prends garde!

— Oh! que m'importe la vie, si je te possède, ne fût-ce qu'une heure?

Et tout en parlant, M. de Gonidec, épuisé, faisait de vains efforts pour se lever.

Tout son corps était anéanti; par contre, son âme était en feu.

Le *Vautour*, puisque tel était le nom de cette créature, le Vautour cessa de rire.

Sa physionomie devint tout à coup mélancolique et presque sombre.

— A ton tour, dit-elle, écoute-moi.

Et elle s'assit tout près de lui.

Il voulait se précipiter vers elle et lui prendre les mains.

— Arrière! dit-elle en reculant vivement, arrière! tu veux donc mourir tout de suite?

Mais M. de Gonidec était fou, fou d'amour, et il répétait avec l'accent du délire :

— Je veux bien mourir, si tu m'aimes!

— Mais écoute-moi donc, fit-elle.

— Parle.

Et M. de Gonidec parut alors se suspendre à ses lèvres.

— Je vais te dire mon histoire, poursuivit le Vautour.

— Ah! tu as... une histoire...

— Oui. Je suis une fille du Caucase, une Géorgienne.

— C'est Cartahut qui t'a amenée, n'est-ce pas?

— Non. J'ai vingt ans, et il y a déjà douze hommes qui sont morts de moi et par moi. Veux-tu donc faire le treizième?

— Oui, oui, dit M. de Gonidec éperdu.

Elle haussa les épaules et un sourire triste lui revint aux lèvres.

— Je suis esclave, poursuivit-elle.

— Esclave, toi!

— Oui, esclave.

— Esclave quand tu peux être reine?

Elle continua à sourire :

— Esclave parce que je veux vivre.

— Et de qui es-tu l'esclave? de Cartahut ou de Catherine?

— De tous les deux.

—Alors, c'est eux qui t'ont envoyée vers moi?

— Oui.

— Pour que je meure de ton amour?

— Je suis tout esclave et il faut que j'obéisse, mais... je me suis réservé un droit.

— Lequel?

— Celui de te prévenir. On meurt de l'amour qu'on a pour moi.

— Puisque je consens à mourir...

Et il tendait toujours les bras vers elle.

— Mais, malheureux, dit-elle, si tu savais de quelle mort hideuse tu mourras...

— Puissé-je mourir dans les tortures, je t'aime...

Il avait fini par rompre le charme terrible qui le paralysait et il s'était peu à peu rapproché d'elle.

Tout à coup il parvint à lui prendre la main, puis il l'attira à lui.

Elle jeta un cri.

— Non, dit-elle, non... pas encore, pas aujourd'hui.

Et elle se dégagea de son étreinte, et se réfugia à l'autre bout de la chambre.

Il voulut la poursuivre, mais les forces lui manquèrent.

— Ah! viens! répéta-t-il, viens! Et puisque tu donnes la mort, tue-moi donc avec des baisers...

Alors elle revint vers lui et prit tout à coup sa tête à deux mains.

— Tu le veux? dit-elle.

Et elle lui mit un baiser sur les lèvres.

M. de Gonidec jeta un cri.

Ce n'était pas un baiser qu'il avait reçu; c'était le contact d'un fer rouge qu'il avait éprouvé.

En même temps, le Vautour murmura :

— Pauvre fou!

Et elle le repoussa, disant :

— A demain!...

Alors les bougies s'éteignirent de nouveau, et quand elles se rallumèrent, le Vautour avait disparu...

M. de Gonidec, épuisé, haletant, brûlé par ce baiser qu'il avait reçu, était étendu sans mouvement et presque sans vie sur le sol de la chambre.

. . . .

Quelques heures après, le Vautour revint.

M. de Gonidec parut sortir de son anéantissement et la regarda.

— Veux-tu toujours mourir? dit-elle.

Il eut un accès de rage voluptueuse.

— Toujours! dit-il.

Il se traîna vers elle.

— Tu ne diras pas que je ne t'ai point prévenu, fit-elle encore.

— Je t'aime... oh! je t'aime...

Et il la prit dans ses bras et lui rendit son baiser :

Un baiser furibond, ardent; le baiser du sauvage qui vient de conquérir une femme et foule du pied le corps encore chaud de son rival.

Elle se dégagea encore :

— Prends garde! dit-elle.

— Non, non, dit-il, je veux t'aimer!

— Il en est temps encore...

— Non, il n'est plus temps, répondit-il; mon corps est en feu, ma tête bout... j'ai un incendie dans le cœur...

Et il s'avançait toujours vers elle.

Et pour l'éviter, elle tournait autour de la table.

C'était avec une furie étrange, une énergie féroce qu'il la poursuivait.

C'était avec des sanglots dans la voix qu'elle lui parlait et lui disait :

— Ne m'aime pas... mon amour donne la mort...

Enfin il finit par l'atteindre, il la saisit à bras le corps, mit un baiser furibond sur son épaule nue, et dit avec un accent de triomphe :

— Maintenant, je veux mourir!

Et il jeta un dernier cri :

Le cri d'un être qu'une longue lutte a réduit à mourir, et qui se résigne à la défaite.

— Je te tiens! dit-elle en levant les yeux au ciel...

Les yeux pleins de larmes.

Je t'aime... je t'aime! répétait M. de Gonidec affolé.

Alors cette musique mystérieuse qu'il avait entendue déjà se fit entendre encore, la cheminée s'emplit d'un nuage imprégné de cet âcre parfum qui troublait la raison, et l'enveloppa comme la robe de Nessus.

Et le Vautour lui dit :

— Puisque tu veux mourir, meurs donc, insensé!...



FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Paris. — Typ. A. Pougin, quai Voltaire, 13.

